



# L'ÉCRITURE DE PRESSE



Violette Naville-Morin

*Réédition dirigée par*  
Lise Chartier



Presses de l'Université du Québec



**L'ÉCRITURE  
DE PRESSE**

*DANS LA MÊME COLLECTION*

**Les relations publiques dans une société en mouvance**, 3<sup>e</sup> édition

*Danielle Maisonneuve, Jean-François Lamarche et Yves St-Amand*

2003, ISBN 2-7605-1217-7, 428 pages

**Mesurer l'insaisissable**

Méthode d'analyse du discours de presse pour les communicateurs

*Lise Chartier*

2003, ISBN 2-7605-1220-7, 280 pages

**Un monde sans fil**

Les promesses des mobiles à l'ère de la convergence

*Magda Fusaro*

2002, ISBN 2-7605-1183-9, 258 pages

**Comme on fait son lead, on écrit**

*Antoine Char*

2002, ISBN 2-7605-1155-3, 218 pages

**Le commerce électronique**

Y a-t-il un modèle québécois ?

*Jean-Paul Lafrance et Pierre Brouillard*

2002, ISBN 2-7605-1154-5, 310 pages

**Communications en temps de crise**

*Sous la direction de Danielle Maisonneuve, Catherine Saouter et Antoine Char*

1999, ISBN 2-7605-1028-X, 410 pages

**La guerre mondiale de l'information**

*Antoine Char*

1999, ISBN 2-7605-1029-8, 168 pages

PRESSES DE L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

Le Delta I, 2875, boulevard Laurier, bureau 450

Sainte-Foy (Québec) G1V 2M2

Téléphone : (418) 657-4399 • Télécopieur : (418) 657-2096

Courriel : puq@puq.quebec.ca • Internet : www.puq.quebec.ca

Distribution :

**CANADA et autres pays**

DISTRIBUTION DE LIVRES UNIVERS S.E.N.C.

845, rue Marie-Victorin, Saint-Nicolas (Québec) G7A 3S8

Téléphone : (418) 831-7474 / 1-800-859-7474 • Télécopieur : (418) 831-4021

**FRANCE**

DIFFUSION DE L'ÉDITION QUÉBÉCOISE

30, rue Gay-Lussac, 75005 Paris, France

Téléphone : 33 1 43 54 49 02

Télécopieur : 33 1 43 54 39 15

**SUISSE**

SERVIDIS SA

5, rue des Chaudronniers, CH-1211 Genève 3, Suisse

Téléphone : 022 960 95 25

Télécopieur : 022 776 35 27



La Loi sur le droit d'auteur interdit la reproduction des œuvres sans autorisation des titulaires de droits. Or, la photocopie non autorisée – le « photocopillage » – s'est généralisée, provoquant une baisse des ventes de livres et compromettant la rédaction et la production de nouveaux ouvrages par des professionnels.

L'objet du logo apparaissant ci-contre est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit le développement massif du « photocopillage ».

# L'ÉCRITURE DE PRESSE

**Violette Naville-Morin**

*Rédition dirigée par*  
**Lise Chartier**

**2003**



**Presses de l'Université du Québec**  
Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bur. 450  
Sainte-Foy (Québec) Canada G1V 2M2

*Données de catalogage avant publication (Canada)*

Naville-Morin, Violette

L'écriture de presse

(Collection Communication et relations publiques)

ISBN 2-7605-1211-8

1. Journalisme. 2. Journaux français – France – Paris. 3. Analyse de contenu (Communication). 4. Khrouchtchev, Nikita Sergheïevitch, 1894-1971 – Voyages – France. 5. Visites officielles dans la presse – France. I. Titre. II. Collection.

PN4775.N38 2003

070.4

C2003-940840-7

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour nos activités d'édition.

Composition typographique : PRESSES DE L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

Conception graphique : RICHARD HODGSON

1 2 3 4 5 6 7 8 9 PUQ 2003 9 8 7 6 5 4 3 2 1

*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés*

© 1969 Mouton, Paris et La Haye

© 2003 Presses de l'Université du Québec

Dépôt légal – 3<sup>e</sup> trimestre 2003

Bibliothèque nationale du Québec / Bibliothèque nationale du Canada

Imprimé au Canada

D'aucuns se demanderont pourquoi cette réédition de *L'écriture de presse* au Québec et non pas en France et dans quel contexte? Pour y répondre, il faut retourner en 1980, année de ma première rencontre avec Violette Naville-Morin.

Je dirigeais alors une société de *monitoring* des médias et nous venions de découvrir l'ouvrage. Ayant à notre disposition toutes les nouvelles radio-télévisées, mon associé et conjoint, Gilles-L. Caisse, me convainquit d'en appliquer la méthode aux nouvelles traitant du référendum québécois de 1980. Certaines précisions méthodologiques nous échappaient, nous avons besoin d'obtenir des clarifications. Que faire d'autre que de poser des questions à l'auteure?

Violette me reçut à quelques jours d'avis, en avril 1980, et me consacra le temps nécessaire pour clarifier le découpage de ses «unités d'information» et en préciser le mode d'évaluation. Je revins à Montréal et notre équipe acheva l'analyse de la couverture télévisée du référendum dont les résultats s'avérèrent plus près de ceux du scrutin que les sondages réalisés pendant la campagne.

Nous avons subséquemment effectué des centaines d'autres analyses dans le cadre de travaux réalisés au sein de l'entreprise, apportant au fil des ans quelques ajouts et modifications à la méthode inventée par Naville-Morin. En 2001, Caisse, Chartier remit à l'Université du Québec à Montréal – en quelque sorte au monde universitaire – l'ensemble des travaux d'analyse de presse que nous avons exécutés entre 1980 et 2001 dans le but d'en favoriser la dissémination, l'épanouissement et le développement. Ainsi naquit le Laboratoire d'analyse de presse Caisse, Chartier, relevant de la Chaire en relations publiques de l'UQAM.

La lecture de *L'écriture de presse* de Violette Naville-Morin est un prérequis pour comprendre les principes fondamentaux qui ont présidé à la création de la méthode d'analyse dont nous avons poursuivi le développement et ultérieurement précisé le mode d'utilisation pour les relationnistes, les communicateurs et les chercheurs, dans un ouvrage faisant suite au travail de Naville-Morin<sup>1</sup>.

---

1. Lise Chartier, *Mesurer l'insaisissable. Méthode d'analyse du discours de presse*, Presses de l'Université du Québec, Québec, 2003, 326 p.

L'original de *L'écriture de presse*, signé par Violette Morin en 1969 chez Mouton, à Paris, est épuisé depuis fort longtemps et les quelques rares exemplaires dont disposent les bibliothèques ne peuvent, dans certains cas, être consultés que sur place ou photocopiés. Grâce à la complicité entre Danielle Maisonneuve, titulaire de la Chaire en relations publiques à l'UQAM, Solange Cormier, professeure à l'UQAM, toutes deux codirectrices de la collection *Communication* aux Presses de l'Université du Québec, et Angèle Tremblay, directrice générale de cette maison d'édition, j'obtins le consentement à une réédition de Violette Morin dit Naville<sup>2</sup> à l'automne 2002.

Au cours d'un subséquent voyage à Paris, Violette me donna accès à ses archives personnelles ainsi qu'une autorisation de consulter son dossier personnel à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS) à Paris.

Les recherches menées par Violette Naville-Morin touchent à plusieurs aspects de la communication médiatique, que ce soit le format, la manière, le sens ou le contenu. La sociologue s'est intéressée à la presse écrite, à la caricature, à la publicité et à l'information télévisée. En tant que philosophe, elle s'est interrogée sur ce nouveau mode d'écriture qui, dans les années 1960, faisait l'objet de discussions passionnantes à travers le monde. Elle en a observé les effets notamment à propos de la médiatisation de l'érotisme, de l'essor du cinéma et de la télévision et du phénomène du « rire ». Ce dernier thème d'étude se sera d'ailleurs prolongé tout au long de ses années de retraite.

Les travaux de Naville-Morin sur les médias ont débuté en 1959 au sein du Centre d'étude des communications de masse (CECMAS) sous la direction de Georges Friedman, qui écrit en 1959<sup>3</sup>:

Parmi tous les problèmes nouveaux qui ont été posés aux sciences sociales depuis un quart de siècle, celui des communications de masse est un des plus importants et, en France, des moins explorés.

Les communications de masse (« *mass media* »: radio, télévision, cinéma, grande presse et magazines, etc.) ne sont pas seulement des

- 
2. Violette Morin est née Violette Chapellaubeau en 1917 à Hautefort en Dordogne. Elle a épousé en 1945 Edgar Morin (son vrai nom est Edgar Nahoum) dont elle a divorcé en 1970. La même année, elle s'est remariée au philosophe Pierre Naville, décédé en 1993.
  3. *Centre d'étude des communications de masse (CECMAS) – Exposé des motifs*. Document signé par Georges Friedman le 28 juin 1959 et provenant des Archives de l'EHESS, Paris.



moyens d'information à l'échelle de la civilisation technicienne. Ils diffusent des contenus spécifiques dont l'ensemble constitue ce qu'on appelle désormais la « culture de masse », « *mass culture* ».

Ces aspects fondamentaux de l'histoire et de la société du XX<sup>e</sup> siècle sont désormais étudiés de manière méthodique, non seulement aux États-Unis, mais en Europe où l'Angleterre, l'Allemagne occidentale, l'Italie ont organisé, sous des noms variés, des Centres d'études des communications de masse.

Rien d'équivalent n'existe en France où s'impose, aujourd'hui, la création du CECMAS. Celle-ci, d'une part, comblerait une grave lacune scientifique et, d'autre part, bénéficierait de l'expérience acquise à l'étranger en faisant appliquer par des chercheurs qualifiés des moyens d'investigation éprouvés. Le CECMAS étudierait tout particulièrement les attitudes de consommation des « *mass media* », différenciées selon les couches socio-professionnelles de la population française : attitudes dont les répercussions sur certains comportements familiaux, économiques, politiques, syndicaux apparaissent établies mais qui exigent des observations systématiques.

La création du CECMAS suscitera, nous en sommes convaincu, un grand intérêt en France et à l'étranger. Ajoutons que, par-delà le besoin d'une connaissance objective de ces faits essentiels, elle servirait l'humanisme traditionnel de notre pays en lui permettant de prendre conscience des forces de plus en plus puissantes dont il est entouré et qu'il doit, pour survivre, dominer.

Violette Naville-Morin sera l'un des piliers du CECMAS où elle assure le secrétariat général, la gestion financière et la mise à jour de la bibliographie en plus de participer aux travaux collectifs. Outre Violette, le Centre compte Georges Friedman, Roland Barthes et Edgar Morin ; il donnera naissance à la revue *Communications* dont le premier numéro sortira de presse en 1961. Violette Naville-Morin y est encore, à ce jour (juillet 2003), membre du comité de rédaction.

En tant que chef de travaux à l'EHESS, Violette se spécialise dans l'analyse de contenu des médias. Dès 1960, elle publie une première étude : *La presse française et la naissance d'un enfant royal à la cour d'Angleterre*<sup>4</sup> où s'ébauchent les premiers éléments de la méthode d'analyse qui conduira neuf ans plus tard à la publication de *L'écriture de presse*. En parallèle, elle poursuit des travaux sur « le retentissement dans la presse quotidienne française du premier vol spatial de l'astronaute Gagarine », sur « l'analyse des réactions de la presse française au voyage de Nikita Krouchtchev en France » et une étude portant sur

---

4. Plaquette publiée par le CECMAS en 1960.

« les fonctions du comique dans les communications de masse ». Les deux champs d'études, l'information et le comique, lui aideront à clarifier l'élaboration de la méthode d'analyse comme elle l'expliquera lors de notre rencontre de l'automne 2002.

Dans son compte rendu annuel d'activité du 27 septembre 1961, Violette précise que sa thèse en vue d'un doctorat de 3<sup>e</sup> cycle portera sur le voyage de Krouchtchev et « qu'il comporte : 1) l'établissement d'une méthode générale d'analyse des contenus de presse par unités informatives ; 2) une analyse de contenu par thèmes ; 3) une analyse sociologique des différents journaux en fonction des résultats de l'analyse thématique ».

En 1961, l'un des chapitres de sa thèse portant sur la méthodologie est publié dans le premier numéro de la revue *Communications* : Le voyage de Krouchtchev en France. Cette première publication pose les jalons du présent ouvrage. La thèse sera déposée en 1965, année où son auteure obtient son doctorat en sociologie de l'EHESS. Des travaux de sa thèse, Violette Naville-Morin tire un essai, *L'écriture de presse*, qui sera publié en France en 1969, puis traduit et publié en espagnol, quelques années plus tard.

Au cours des entretiens que nous avons eus à l'automne 2002, Violette Naville-Morin revient sur la mesure utilisée pour découper et évaluer le contenu de la presse, « l'unité d'information », et précise quelques points qui aident à comprendre et situer son travail de recherche sur l'information dans le cadre plus général de l'ensemble de ses travaux.

C'est mon analyse sur le rire qui me ramène à celle du contenu de l'information. Cette méthode d'analyse que j'ai fabriquée moi-même, toute seule et isolée au Centre d'étude des communications de masse, ne vise pas dans la presse l'événement transmis mais la manière de le transmettre. Cela ne dit pas ce que ça devrait vraiment dire ; dans la manière, je veux dire la distance entre l'événement transmis et la manière de le transmettre. C'est un peu approximatif dans la mesure où j'entendais autre chose. Ce que j'entendais c'est une distance plus ferme, plus contraignante, plutôt le pile ou face entre l'événement lui-même et la façon de le narrer. Cette différence est entre le « ce que je vous ai déjà dit », entre le « quoi », le média ou le journaliste veut dire « quoi », et « le pourquoi et le comment », le média ou le journaliste le dit « comment » et pourquoi il écrit l'information.

Pourquoi il y a des informations de presse ? Ce qu'on vous raconte, ce qu'on vous rapporte, ce ne sont pas des romans. On vous rapporte des événements qui portent sur l'organisation générale des hommes entre eux dans le monde.

Toute information de presse a deux sens, deux mouvements. En premier : elle dit « quoi » pour quelles raisons ? Elle le dit selon ce qu'on voudrait qui arrive. Donc d'un côté, vous avez le rêve, c'est-à-dire vous avez le « quoi ». Les rêves, c'est ce qu'on veut ou ce qu'on ne veut pas. De l'autre côté, il y a le « comment », et ce comment est constitué de contraintes. Bref d'un côté, tout ce qui est sans limite, et de l'autre côté, tout ce qui est un obstacle<sup>5</sup>. Et l'information de presse a ceci de particulier qu'elle repose aussi sur l'harmonisation de ces deux faces.

Si j'insiste, c'est que ma soi-disant originalité a été de prendre dans les unités d'information exactement ces deux faces. D'un côté, les sémiologues insistent sur la logistique et sur la linguistique – les sémiologues sont toujours un peu spécialisés. Barthes insiste volontiers en tant que sémiologue sur les unités du romanesque en délaissant le côté mécanique, il laisse de côté l'angle obligatoire, l'aspect présentant des contraintes.

Moi, dans l'unité d'information, j'ai tout pris, j'ai tout encaissé, et c'est en étudiant le rire que je m'en suis aperçue. Dans mon étude des unités d'information, je n'ai pas eu l'idée, si je puis dire, de dégager cette performance. C'est en étudiant le rire que je me suis aperçue qu'en effet, ce que je cherchais dans les discours comiques, c'étaient des discours informateurs. En étudiant le rire, j'ai eu une révélation de la contradiction que recèle le discours de presse<sup>6</sup>.

Naville-Morin en déduit d'ailleurs dans le présent ouvrage que : « Dire spectaculairement tout à tous finit par encourager chacun au plaisir de vivre dans le spectacle. »

Innovatrice et précurseuse dans ses recherches, Violette Naville-Morin, cette dame qui a maintenant 86 ans, révèle dans *L'écriture de presse* une clairvoyance et un avant-gardisme qui m'ont toujours impressionnée et que je vous invite à découvrir.

Lise Chartier  
Juillet 2003

- 
5. Par obstacle, Naville-Morin signifie les contraintes qu'impose le mode de transmission : format, longueur, technique, etc.
  6. Violette Naville-Morin a exploré cette contradiction dans une étude publiée en 1978, « L'information télévisée : un discours contrarié », *Communications* 28, EHESS, Seuil, Paris, 1978, p. 187-201.



Un certain nombre d'analyses de presse, parues dans la revue *Communications*, m'ont permis de me préparer à ce travail. À leur suite, je me suis éloignée, cette fois systématiquement, des méthodes qualitatives et quantitatives traditionnelles, tout en m'efforçant de tirer profit des unes et des autres, ou des unes par les autres. À leur suite, j'ai voulu vérifier cette intuition que le journal moderne ne devient pas seulement une « masse » de nouvelles désordonnées, mais aussi et dans le même temps, un récit où l'information d'un événement apparaît comme quelque chose de plus que les informations qui la constituent.

Quoi qu'il en soit de la réalisation de ce projet, je remercie mes amis du Centre d'études des communications de masse, qui n'ont cessé de m'encourager et de me conseiller. Je remercie surtout Andrée Pouget qui a décodé avec moi ces 8532 unités d'information, et sans le talent, la ténacité et l'affection de qui ce travail n'aurait jamais vu son terme.



Préface .....	VII
Avant-propos .....	XIII
Introduction .....	1
 <b>PARTIE I</b>	
<b>L'ÉCRITURE DE PRESSE</b>	
<b>ET L'UNITÉ D'INFORMATION .....</b>	<b>5</b>
 <b>CHAPITRE 1</b>	
<i>Les tendances de la presse .....</i>	<i>7</i>
 <b>CHAPITRE 2</b>	
<i>L'unité d'information – La fréquence .....</i>	<i>15</i>
L'ensemble et le détail .....	16
L'unité de signification traditionnelle .....	18
L'unité d'information .....	23
Taille et typographie de l'unité d'information .....	25
 <b>CHAPITRE 3</b>	
<i>L'unité d'information – Le politique</i> <i>et le spectaculaire .....</i>	<i>31</i>
Le coefficient de spectacularisation .....	36
 <b>PARTIE II</b>	
<b>L'ENSEMBLE DES UNITÉS D'INFORMATION</b>	
<b>CHAPITRE 4</b>	
<i>Les résultats du décodage .....</i>	<i>47</i>
 <b>CHAPITRE 5</b>	
<i>Les unités majeures de l'information .....</i>	<i>51</i>
L'ensemble de la liste .....	53
Quelques unités mineures .....	58

**CHAPITRE 6**

<i>Les thèmes d'information : quotidiens et hebdomadaires .....</i>	61
---	----

**PARTIE III**

<b>LES QUOTIDIENS : L'AURORE, LE FIGARO, LE PARISIEN LIBÉRÉ, L'HUMANITÉ, LE MONDE .....</b>	71
---	----

**CHAPITRE 7**

<i>Les diagrammes indiciels .....</i>	73
Les moyennes indicielles et leurs écarts .....	76
Les thèmes majeurs et les unités majeures .....	78

**CHAPITRE 8**

<i>Les unités charnières et les récits rémanents .....</i>	81
<i>L'Aurore .....</i>	82
<i>Le Figaro .....</i>	83
<i>Le Parisien Libéré .....</i>	85
<i>L'Humanité .....</i>	86
<i>Le Monde .....</i>	88

**CHAPITRE 9**

<i>Le Tour de France .....</i>	91
<i>L'Aurore .....</i>	92
<i>Le Figaro .....</i>	94
<i>Le Parisien Libéré .....</i>	99
<i>L'Humanité .....</i>	102
<i>Le Monde .....</i>	106

**CHAPITRE 10**

<i>Khrouttchev – de Gaulle et les problèmes politiques .....</i>	111
<i>L'Aurore .....</i>	112
<i>Le Figaro .....</i>	117
<i>Le Parisien Libéré .....</i>	123
<i>L'Humanité .....</i>	126
<i>Le Monde .....</i>	135



**CHAPITRE 11**

<i>Le reportage comme mythe réaliste</i> .....	143
--	-----

**CONCLUSION**

<i>L'écriture en mouvement</i> .....	147
--------------------------------------	-----

Le oui et le non .....	148
------------------------	-----

L'ici et l'ailleurs .....	151
---------------------------	-----

Le manifeste et le latent .....	154
---------------------------------	-----

L'informateur et l'informé .....	155
----------------------------------	-----

L'infléchi et le réfléchi .....	158
---------------------------------	-----

L'information et la connaissance .....	160
--	-----

<b>L'AUTEURE</b> .....	163
------------------------	-----



# I N T R O D U C T I O N

---

Cette analyse n'est pas ce qu'on appelle ordinairement une *analyse de contenu* bien que, pour la mener, il ait fallu analyser le contenu d'un certain nombre de journaux. Elle ne vise pas, dans la presse, l'événement transmis mais la manière de le transmettre. Comme les actualités filmées, la presse moderne s'efforce chaque jour de donner au lecteur l'illusion qu'il découvre l'événement au moment même où il se produit. Elle témoigne chaque jour davantage d'une telle volonté dans l'art de transformer la durée narrative d'un événement en spectacles instantanés, qu'on est en droit de se demander si elle n'innove pas une certaine forme d'expression. Peut-on lire, comprendre, étudier cette écriture en quelque sorte *filmique* comme une écriture ordinaire ? Ne peut-on pas la considérer comme capable de transmettre des significations supplémentaires, voire différentes de celles que transmettent les écritures ordinaires ? C'est pour tenter de répondre à l'intérêt soulevé par de semblables questions que cette analyse a été entreprise ; elle porte sur l'étude d'un certain nombre de journaux parisiens relatant un événement précis et limité : le voyage que Nikita Khrouchtchev fit en France, sur l'invitation du général de Gaulle, du 21 mars au 4 avril 1960.

Ce voyage reste historiquement l'un des grands reportages de la presse française : la France recevait pour la première fois le président de l'Union soviétique. Devant une telle visite, les journaux parisiens ont dû affronter deux exigences contradictoires : d'une part, plaire, expliquer, provoquer l'adhésion du public au spectacle qui était présenté et, d'autre part, observer sans défaillance un certain retrait politique ; en un mot, faire fonctionner pour le mieux la communication « de masse » et respecter la méfiance individuelle. Devant un événement aussi spectaculaire, chaque journal se devait de « tout » dire et de le dire spectaculairement. Devant un événement aussi politique, chaque journal se devait de ne dire que « ce qu'il voulait dire » et de le dire politiquement. Dire « tout » spectaculairement et dire « ce que l'on veut dire » politiquement entraîne un conflit de logique à l'intérieur même de l'écriture. Ce conflit ne pouvait que contraindre la presse à mobiliser intégralement son système de transmission, ce dont l'analyse devait profiter.

L'analyse a respecté les modes de lecture imposés par le système de transmission lui-même. Tout journal invite le lecteur à fragmenter sa lecture en nouvelles « indépendantes », au gré des déplacements de l'œil. Voulant rester au plus près de ce mode de parcours, nous avons installé en nous un lecteur « innocent » et l'avons chargé de fragmenter l'information recueillie en unités « indépendantes » que nous avons appelées des *unités d'information*. Les unités sont relevées, comptées et groupées de façon à mettre en évidence les significations de leurs

divers ensembles. Si ces significations sont en mesure de proposer, au niveau de tous les journaux puis de chaque journal, une sélection efficace de leurs nouvelles, si elles sont en mesure de prouver que la quantité des nouvelles débitées exprime une qualité propre à chacune d'entre elles, ou, si l'on préfère, modifie *tout compte fait* la qualité de chacune d'entre elles, une réflexion s'impose sur l'écriture de presse moderne. Une réflexion s'impose même, et plus généralement, sur la nature et les effets *des masses* de nouvelles que cette écriture contribue à répandre.

Face à des systèmes audiovisuels de transmission comme la télévision ou le cinéma, la presse écrite a acquis une puissance et une impuissance spécifiques qui ne sont plus à démontrer. La diversité, aujourd'hui extrême, des nouvelles transmises par le journal recèle sans doute les vices de dispersion que tous les analystes décrivent. Cependant, après ce travail, les effets négatifs ne semblent pas seuls évidents. Il semble que l'écriture de presse, dans son mouvement moderne, recèle quelque « vertu » dont l'ampleur encore mal définie pourrait un jour rivaliser avec celle déjà très reconnue de ses « vices ». C'est, dans tous les cas, le sentiment que ce travail contribue à suggérer.



PARTIE

---

I

*L'ÉCRITURE DE  
PRESSE ET L'UNITÉ  
D'INFORMATION*





C H A P I T R E

---

# 1

*LES TENDANCES DE LA PRESSE*

Chaque lecteur est invité dans la plupart des journaux à suivre certains modes de parcours dont il convient de comprendre et de respecter le sens avant toute tentative d'analyse. À tous les niveaux de la mise en page et de l'écriture, ces modes s'imposent par trois tendances explicites : la tendance à *l'exhaustivité* qui est la promesse de « tout » dire ; la tendance à *la variété* qui est la promesse « de tout » ; et enfin, la tendance à *l'actualisation* qui est la promesse non seulement de dire tout sur tout, mais de le dire au moment – presque – où il se produit ; de le dire « comme si vous y étiez »<sup>1</sup>. Ces trois tendances sont trop générales pour ne pas avoir été signalées séparément ou sous divers synonymes dans la plupart des analyses de presse<sup>2</sup>. Mais l'homogénéité originale de cette triple présence ne semble pas avoir été en général valorisée, ni même suffisamment dégagée.

Ces trois tendances sont évidentes sur toutes les pages des journaux. Dans l'événement qui fait l'objet de ce travail, la première des trois, l'exhaustivité, relève de l'obsession : l'information veut toujours être complète. *L'Aurore*, en tête de rubrique, résume chaque jour l'ampleur de son projet : « Tout sur le lundi de K ». Ses confrères, créant des rubriques du genre « Vous ne savez pas tout » ou « Ce qu'on ne vous a pas encore dit », confirment que le lecteur a peu de chance d'ignorer quelque chose. Cette volonté de dire « tout » oblige la presse à le dire vite et clairement, c'est-à-dire à décrire plutôt qu'à analyser, et, comme au cinéma, à montrer plutôt qu'à décrire. Transmettant les faits

- 
1. Tout élément entre guillemets est une citation de presse. L'absence de référence désigne un élément commun à la plupart des journaux.
  2. B. VOYENNE (dans *La presse dans la société contemporaine*, A. Colin, Paris, 1962, p. 21-23) attribue à la presse écrite des caractères qu'il oppose fort pertinemment à la presse audiovisuelle. Il la dit *illimitée, diversifiée et permanente* ; illimitée dans son pouvoir de contenance par rapport à celui des informations parlées ; permanente puisqu'on peut relire le journal ; diversifiée puisqu'elle peut s'adresser à des catégories diverses de lecteurs. Ces trois caractères la distinguent en effet de la presse audiovisuelle. Mais ils désignent par là même une frontière au-delà de laquelle aucun des deux modes de transmission ne peut rejoindre l'autre sans se détruire. Cependant, on peut réduire l'imperméabilité de cette frontière si l'on songe que les variables des pôles opposés peuvent se rapprocher à l'infini : on peut imaginer que tout le monde lise les mêmes journaux, même si chacun, les ayant *achetés*, les considère comme *siens* (ces progrès sont amorcés et constatés par B. VOYENNE, *ibid.*, p. 50-54, ou J. BONIFACE, disant qu'un seul quotidien dans toute la France « n'est plus impensable », dans *Art de masse et grand public*, Éditions Ouvrières, Paris, 1963, p. 63), et ne les lit qu'une seule fois ; on peut imaginer d'autre part que les actualités audiovisuelles répètent très souvent la même information (progrès en voie évidente de réalisation)... L'écriture de presse va vers *une mise en mouvement* du spectacle rapporté qui provoque des mutations dans ses caractères mêmes, à savoir précisément dans l'illimité, le diversifié, et le permanent.

« comme si on y était » (*L'Aurore*), « les yeux ouverts » (dessin-rubrique de *L'Humanité*), à l'éclairage du « rayon Z » (titre-rubrique de *L'Aurore*) qui chasse l'ombre de l'écriture et transforme la page du journal en une sorte de mondorama (il y a le Parisjourama de *Paris-Jour*), la presse moderne subordonne, autant que faire se peut, le pouvoir « explicatif » propre à la transmission verbale de quelques faits, au pouvoir « éclairant » propre à l'exhibition de la « totalité » des faits.

Ce mondorama est plus manifeste encore lorsqu'on envisage la tendance **à la diversité**. Celle-ci est à double infini, comme dans Pascal : la macrocosmique et la microcosmique. La dimension macrocosmique est sensible dans les pages d'un journal comme *France-Soir* qui comportent entre 16 et 25 titres d'informations diverses. Si nous prenons la première page du premier *France-Soir* de la série, celle du 21 mars 1960, nous comptons 21 informations diverses avec 5 photos et leurs légendes. Si nous résumons la page en éliminant les annonces régulières<sup>3</sup>, nous trouvons : une jeune femme perdue sur l'océan Indien, la photo d'un accident d'avion, le voyage de K, l'explosion de la deuxième bombe française, les revendications des syndicats agricoles, une mutinerie à la prison des Baumettes...<sup>4</sup>

Cette diversité n'est pas du désordre. Elle n'est même pas seulement le reflet d'un désordre propre à l'événement. Elle est organisée pour apporter un supplément de sens à chaque signe. Dans cette page, l'arrivée de K, en gros titre, voit son éclat terni par : une catastrophe aérienne (K va arriver en avion), une détresse humaine, une crise de foie, une mutinerie de prison, l'homme spatial américain... et enfin par « les nuages » de la météo. Même si le lecteur « impatient » parcourt « distraitemment » cette page pour arriver à l'information de son choix, il enregistre néanmoins l'ensemble ; il n'a pas vu ce jour-là les mêmes événements que le lecteur de la première page de *L'Humanité* : ici, il n'y a ni nuages à la météo, ni catastrophe aérienne, ni Américain dans

3. Nom du journal, date, prix du numéro...

4. Suite des informations : l'envoi d'un homme dans l'espace par Eisenhower, un drame à Montceau-Les-Mines, André Darrigade et une crise de foie, le « oui » non télévisé au mariage de Margaret, les photos de Lino Ventura et de Belmondo, les potins de la Commère, des publicités pour frigidaire et cognac, enfin des nuages annoncés par la météo. 97% de la surface de la page sont des photos ou des titres. La page ne comporte pratiquement pas (3%) de zones d'explication susceptibles de ralentir la lecture en forçant l'attention ; elle peut donc être parcourue à la vitesse d'un visionnement. Autrement dit, en un temps mesurable qui varie entre une et deux minutes, le lecteur moyennement exercé ou « voyeurisé » peut saisir de la journée du 21 mars 1960, un drame humain, une catastrophe collective, des problèmes sociaux, les sciences cosmique et météorologique, etc.

l'espace... À défaut d'appareil permettant de mesurer l'importance des connotations par contiguïté propres à la mise en page du journal, au moins peut-on dire que la lecture d'une information est conditionnée par l'ensemble ou la masse des informations de la page et, de page en page, par celle du journal entier<sup>5</sup>.

La diversité dans sa dimension microcosmique, apparaît à l'intérieur de l'événement lui-même. Elle n'est ni plus organisée ni moins riche en significations que la précédente. *Paris-Jour*, technicien du microcosme, est le journal qui peut atteindre à surface égale le double des informations de *France-Soir*. De gauche à droite, dans une double page du 25 mars, on peut lire des titres et des légendes de photographies représentant vingt-neuf informations: « 13 h: À la réception de Matignon, M<sup>me</sup> Debré a invité K à s'asseoir » – « 16 h 30: Il y avait 1950 personnes pour entendre K à l'hôtel de ville » – « 17 h 30: À la Chambre de commerce, K a parlé des échanges franco-soviétiques » – « 20 h: Les plats sont passés au détecteur de poison, depuis les zakouskis jusqu'aux desserts » – « 20 h 30: Lors du repas offert par K en l'honneur du président de la République et de M<sup>me</sup> de Gaulle, la cordialité la plus détendue n'a cessé de régner » – « K spécial voyage » – « On ne vous a pas tout dit sur cette deuxième journée: K et le soviétique M. Devraigne » (K a appelé M. Devraigne: « Le président du soviet municipal ») – « Zakouskis à toute heure » (K et Nina en mangent à 10 heures du matin)...<sup>6</sup>

5. Les connotations par contiguïté sont d'autant moins cernables que le journal peut être lu dans n'importe quel ordre. La masse des informations est au contraire toujours récupérable quel que soit l'ordre de parcours; le lecteur, avec les articles « à suivre » échelonnés le long du journal, finit par avoir tout lu... au passage.
6. Suite des citations: « C'est un ménage uni » (Nina est malade si K est malade) – « Galeries Lafayette: "Krassivo" ("Très beau") ont dit les dames soviétiques » – « Une souris pour les photographes » (au lycée Claude-Monet, une souris s'échappe de sa cage) – « Je ne fais que signer » (c'est Kossyguine le patron) – « Sombre tête-à-tête » (le lustre est resté allumé pendant le premier entretien parce qu'il faisait trop sombre) – « Les avertisseurs ont joué » (parce que le cortège avait du retard) – « Au déjeuner de la presse diplomatique » (250 convives se sont donné rendez-vous) – « Les cadeaux de Paris » – « Les graffiti de Toulouse » (« Boucher de Budapest ») – Puis, revenant à gauche, on a: « K parle de détente à de Gaulle et à Debré » – « K propose des pactes » – « Hôtel de ville: il a lancé son premier proverbe » – « Un Festival communiste » – « Drôles de titres » (commentaires de la presse internationale, Londres, Washington, Bonn, Moscou) – « K dernière: la Pravda fait l'éloge de la presse parisienne » – « M. Kossyguine » (a un entretien avec M. Baumgartner) – « M. Joukov » (et M. Seydou ont commencé les entretiens culturels) – « M. Terrenoire » (donne une réception dans un grand hôtel de la rive droite) – « La météo n'avait pas pris garde aux petits nuages » – « Ces deux Français piloteront K: Marylène Vanier, 28 ans, célibataire, et Jean Forest, 38 ans, marié et père de deux enfants » – « Un drapeau hongrois face à Matignon ».

La diversité systématique de ces titres et légendes amenuise l'importance de chaque information. De l'entretien politique aux zakouskis et de la souris blanche aux pilotes mariés de la Caravelle, que choisir ? Où s'attarder ? K « propose-t-il des pactes » avec autorité ou ne « fait-il que signer » ? Parle-t-il sérieusement ou lance-t-il des proverbes ? Reçoit-il officiellement des cadeaux, ou officieusement des injures ? Que comprendre si l'on entend ces aphorismes au détail ? À quel détail se vouer ? On comprend parce qu'on lit vite. L'infiniment petit serait aussi insondable que le grand si la conscience ne reconstituait très vite un ensemble à sa mesure comme elle fait des images déroulées sur la pellicule ; l'harmonie sourd de la vitesse même de la perception : la page lue et refermée, une vaste réception s'organise où les personnalités importantes se mélangent aux maîtres d'hôtel et au personnel d'avion, avec une courtoisie tout aérienne, quoique nuancée de quelques risques, et une considérable disponibilité gustative pour affronter les buffets... Où sont les points d'impact qui dirigent et provoquent cette impression générale ? Peut-être dans la **double** présence de ces « zakouskis » qui frappent les yeux et font saliver ; peut-être dans les **multiples** présences de termes relevant d'une même signification mondaine : déjeuner, entretien, buffets, cadeaux... C'est, dans tous les cas, après le parcours de l'ensemble que les détails prennent leur poids et que la galanterie savoureuse finit par donner le ton à la coopération pacifiée : c'est par un chuchotis de salon que K « parle de détente » à de Gaulle, comme s'il parlait d'amour, et « propose des pactes » comme des petits fours.

Bref, il faut entrer dans le tourbillon de ces poussières d'information pour qu'un champ magnétique se dessine. Les journaux veulent qu'on retienne « quelque chose », mais pas n'importe quoi, ni tout. « En un clin d'œil » dit une rubrique de *L'Aurore*. Regarder, oui, mais sans s'attarder. D'ailleurs s'attarder comment ? Tous les titres tendent à être si complets, si limpides dans leurs raccourcis informatifs que « le clin d'œil » suffit. On sait tout avant d'avoir compris. On vit un suspense de Série noire, mais en sens contraire : on a le « quoi » ou le « qui » avant le « comment », le dénouement avant l'explication... que l'on ne lit qu'après, quelques lignes ou quelques pages plus loin. Avec ce titre : « Une jeune femme (35 ans) a dérivé pendant cinq semaines sur l'océan Indien : douze de ses compagnons sont morts de soif sous ses yeux », on sait l'essentiel. En revanche, il reste la jouissance des « plus amples informations » hâtivement récupérées à travers le journal. Ces titres ne captent pas, ils n'immobilisent pas, ils propulsent. Ils font courir le long des pages, vers l'article choisi. Ils établissent une scission dans l'information : d'un côté, la prise de conscience quasi télégraphique d'un fait, de l'autre, la jouissance de ce fait. Et cette scission est rentable puisqu'elle

donne au lecteur la possibilité de prendre connaissance d'un maximum de faits et d'accroître par là ses chances de trouver celui qu'il savourera au maximum.

Cette mobilité intensifiée et généralisée est d'autant mieux perçue que la troisième tendance vient s'ajouter aux deux autres : la tendance à actualiser l'information. La presse tend de plus en plus à présenter l'événement à chaud, comme s'il se passait au moment où on le lit dans le journal. Pour rivaliser avec les actualités filmées, la radio ou la télévision, la presse tend à identifier le journal à un film et le lecteur à un spectateur. D'où son acharnement à créer l'illusion filmique<sup>7</sup>, à faire lire l'événement au moment même où il se déroule. Le Parisjourama de *Paris-Jour* fait concurrence au « Petit écran » de *L'Aurore*, au « Film K heure par heure » du *Figaro* et au « Film de la semaine » un peu partout. Le décalage chronologique est presque résorbé : le « Au jour le jour » ne sert plus guère qu'aux rubriques régulières. On a partout les nouvelles « heure par heure », de plus en plus « en dernière minute », et l'on atteint parfois le cap de la seconde comme dans le « K der... K der... K der... » de *Paris-Jour* qui tourne comme une bande stroboscopique autour du journal. Cette valorisation de l'instant vécu se fait, comme on le sait depuis Bergson, au détriment de l'instant connu, c'est-à-dire figé ou isolé. Aussitôt dissout dans l'instant suivant, il ne tient que par celui qui précède ; mais la durée résultante n'est pas pour autant bergsonienne. Elle serait plutôt une durée événementielle ou syncopée, une juxtaposition d'instantanés vécus. Elle brasse dans le panorama d'une journée la variété exhaustive de ses éléments.

Ainsi les nouvelles s'étirent-elles, sur l'écran des actualités écrites, comme des nuages par temps calme. L'anonymat de la plupart des articles les rend plus maniables, plus immédiatement comestibles, plus légères à colporter. Mis à part les journaux nettement politisés et dans ces journaux les signatures connues des articles de fond, c'est dans l'anonymat que la masse des informations atteint le lecteur. L'information de presse est manifestement de moins en moins rattachée à un écrit littéraire construit et signé. Elle dépend certes de l'écriture qui la transmet. Mais elle en dépend non comme la lumière de la lampe ; plutôt comme la bulle de la paille et de la solution savonneuse. La bulle sera plus ou moins grosse, plus ou moins colorée selon la présentation et le style du journal. Mais son anonymat la rendra inconditionnellement ronde, légère et décrochable du texte : elle s'envolera. Si

---

7. On fait aujourd'hui des photos en relief, des images qui *vivent*.

« Zakouskis à toute heure » était signé par François Mauriac ou Maurice Thorez, l'annonce serait consommée moins vite. Une homogénéisation s'opérerait de la « nouvelle » à la signature. Les zakouskis rentreraient dans un système logique de pensée politique où l'écriture exprimerait l'opinion d'un homme. Les zakouskis s'alourdiraient, si l'on peut dire. Pour en parler, il faudrait « tout » expliquer. Au contraire, sans signature, les zakouskis deviennent légers et digestes, pour l'esprit des lecteurs comme pour l'appétit des visiteurs. Ainsi se répandent les « nouvelles de presse ». Elles s'additionnent, se soustraient, fusionnent et s'amplifient comme la calomnie dans Beaumarchais. Finalement, chacun sait « tout », même s'il ne sait pas comment il sait.

Il convenait, pour trahir le moins possible cette écriture, de mettre en valeur son dessein explicite. Elle n'a pas la prétention didactique d'une écriture normale ; elle n'impose pas ses détails comme objets d'analyses *littérales*. Le poids de « toutes » les informations pèse trop dynamiquement sur chacune d'entre elles pour ne pas modifier sa présence individuelle. C'est pourquoi l'analyse commence par recueillir *l'ensemble des informations* en adoptant, pour les hiérarchiser, le principe quantitatif de leurs fréquences. L'unité d'information a été découpée en fonction de ce principe.





# 2

*L'UNITÉ D'INFORMATION  
LA FRÉQUENCE*

## L'ENSEMBLE ET LE DÉTAIL

Devant l'essor des techniques d'information, les analyses généralement dites de contenu ne cessent de s'appliquer à comprendre « qui » dit « quoi » « à qui » et « comment », selon la formule toujours valable de Lasswell<sup>1</sup>. Quelles que soient les évolutions de chacun des termes, le problème de la non-communication entre les deux « qui » demeure : comment mesurer l'efficacité de « son » information écrite ou parlée, et de la propagande qui éventuellement la justifie, lorsque le lecteur-auditeur est en mesure de capter celle des autres, aussi bien celle de l'ennemi à abattre, de l'adversaire à convaincre, que du concurrent à évincer. Comment s'assurer, pour un journal qui dit « tout »<sup>2</sup>, de dire quelque chose, et comment s'assurer, disant « tout » ce que disent ses confrères, de ne pas dire la même chose ? Comment s'assurer enfin de dire « ce » que l'on veut dire lorsque des effets de fascination propres au caractère visuel des informations modernes (images de presse ou de film) peuvent se révéler diamétralement contraires aux intentions de l'émetteur ; lorsque, par exemple, une description de hold-up transforme, à force d'images, le coupable en héros ?<sup>3</sup> Devant les pages de journal qui viennent d'être relevées, comme devant l'ensemble des nouvelles diffusées, les méthodes d'analyse sont encore, quoique avec réticence, quantitatives sur de plus ou moins longs parcours parce que le seul moyen jusqu'à ce jour d'en dominer l'incohérence systématique reste encore de tenter de la découper et d'en compter les éléments.

Des quantités d'éléments comparées à d'autres quantités peuvent en effet « dévoiler la stratégie adverse » comme dit Lasswell<sup>4</sup>, c'est-à-dire plus modestement ici, permettre de *mieux* comprendre ce qui est écrit. Donner beaucoup d'information sur les mesures de sécurité pendant le voyage de K peut signifier qu'on l'aime et qu'on veut le protéger d'un agresseur éventuel. Mais lorsque ces *nombreuses* mesures de sécurité

- 
1. LASSWELL réduisait à l'anonymat indéfini les pronoms relatifs de sa formule (« Why be quantitative ? », dans *Language of Politics*, The Policy Science Foundation, London, 1949). Aujourd'hui, comme le disait fort justement Leo Bogart (au Centre d'études des communications de masse de Paris, le 24 février 1967), le *you* des langages émetteurs, en publicité par exemple, s'individualise progressivement à mesure que le nombre des transistors (radio et télévision), donc des auditeurs-spectateurs *solitaires*, augmente ; mais inversement, une efficacité et une imprévisibilité des effets se révèle dans la mesure où le *you* perd en extension (dans l'ensemble du public) ce qu'il gagne en compréhension (sur chaque individu).
  2. L'écriture de presse a renversé le sens des angoisses ; il n'y a plus de choses *qu'on ne peut pas dire*, mais des choses *qu'on ne peut pas ne pas dire*.
  3. Effets de boomerang relevés aujourd'hui par tous les analystes.
  4. *Op. cit.*

s'accompagnent de « pavoisements » ou d'« acclamations » *rare*s, il semble soudain que l'agresseur change de camp et que l'invité menacé se métamorphose en intrus menaçant. Dans l'ensemble, certains ont-ils parlé de tout parce que tout les intéressait ou au contraire parce que *rien* ne les intéressait, ou parce qu'ils voulaient gommer l'essentiel ? Ce n'est pas le hasard qui a raréfié les informations sur les menus gastronomiques dans *Le Parisien Libéré* ou à la une de *L'Humanité* ; ce manque d'appétit a ses significations propres en fonction d'autres répétitions... En parlant *beaucoup* du printemps dans les premiers numéros de son reportage, *L'Humanité* féconde une rencontre que *Le Figaro* noie sous *beaucoup* de pluie quelques jours plus tard.

La seule répétition d'un mot peut infléchir son sens, dans plusieurs directions. Prenons l'exemple des mots « Tour de France » employés au moins une fois dans tous les journaux. Chaque phrase contenant ces trois mots désigne, dans chaque journal, il va de soi, une information précise sur le Tour, conçu comme une compétition cycliste à grand spectacle. Mais cette information ne suffit pas à désigner la couleur que prend définitivement le Tour à travers les répétitions successives qui en sont faites. Il faut avoir suivi tous les Tours du journal pour savoir comment on y tourne. Dans *L'Humanité*, on ne tourne guère : la compétition cycliste disparaît vite au profit du « voyage à travers les provinces françaises ». Au contraire, dans les journaux comme *L'Aurore*, *France-Soir* ou *Le Parisien Libéré*, on tourne « beaucoup ». Chaque tour est accéléré par les tours précédents. Tous les tournants pris, on a fait avec K soit une promenade à travers la France, soit un voyage d'étude, soit une kermesse. On peut aussi avoir suivi une caravane de romanichels. Il arrive même, lorsque le mot est répété seul dans des contextes neutres, qu'on ait tourné tristement, mais subtilement, en rond.

Il en est de certains mots comme de virus : ils peuvent se « répandre » dans les journaux à la vitesse d'une épidémie. Ils se répètent jusqu'à perdre leurs significations premières, comme le « bateau » du lac de Rambouillet sur lequel K et G firent une dernière promenade. Ce bateau, qui fut de rares fois une « barque », s'est soudain mis, sous le poids de sa présence obsessionnelle, à provoquer certains flottements : tantôt c'est G qui « a mené K en bateau », tantôt ce sont les deux qui « se sont menés en bateau ». Ce bateau s'est mis à flotter entre deux ruses et, finalement, à devenir lui-même une ruse. Quelques journaux du lendemain ont reflété l'opinion publique, comme on dit. Ils ont contesté la promenade en bateau, à cause du mauvais temps, et se sont interrogés : mais alors qu'ont-ils fait ? « Qui l'emportera des deux ? » « Que se sont-ils dit ? » Et s'ils « nous avaient monté un bateau... ? » Mais

« le secret sera bien gardé ». « Le python » de Mikoyan a lui aussi fait son chemin : racontant au cours d'un repas que Mikoyan avait goûté du python en Chine, K concluait dans *L'Humanité* par ces mots : « mais il est vrai que Mikoyan mange n'importe quoi » et dans *Paris-Match* par ceux-ci : « Il est vrai qu'il avale n'importe quoi. » Loin de ces deux phrases, il s'est créé entre les mots « python », « avaler » et « n'importe quoi », une sorte de syntagme errant qu'aucun souci de vraie traduction n'a pu troubler : une allusion à l'un ou l'autre des trois mots a compromis ironiquement pendant un jour ou deux la cordialité des rapports Mikoyan-Khrouchtchev : Mikoyan mange-t-il des pythons ou avale-t-il des couleuvres ? Humour russe ou humour rosse ? Humour rouge ou humour noir ?

Le python aurait pu ne jamais devenir une couleuvre et le bateau ne jamais faire de vagues, si l'idée n'avait pas été reprise ou répétée sous des formes différentes. Il y a dans la répétition d'une information, et précisément à travers les variantes de chacun de ses univers sémantiques, un rapport associatif neuf, une mise en place de significations *nouvelles*. Si l'on veut bien considérer comme déterminante l'idée de Lasswell que le contenu des communications actuelles dépend de plus en plus « de l'attention que le public prête aux répétitions », ces significations nouvelles seront celles que le public retiendra, l'événement terminé, les journaux oubliés ; ce seront les significations *rémanentes* de l'information. Si l'on veut également considérer, toujours avec Lasswell, qu'elles ne peuvent être saisies que « dans un tout et quantitativement », l'analyse se doit de les rassembler *toutes* pour saisir dans chacune sa signification rémanente. Mais les rassembler toutes, c'est définir l'unité qui permettra de les dénombrer. C'est donc cette définition qu'il convient maintenant d'élaborer.

## L'UNITÉ DE SIGNIFICATION TRADITIONNELLE

Les analyses de contenu traditionnelles ont commencé en tâtonnant, mais avec succès (l'absence de rigueur scientifique n'étant pas un obstacle à la fécondité), par découper en unités égales les messages transmis par la presse, par la radio, par les brochures. De l'aveu des analystes eux-mêmes, les difficultés posées par le découpage de ces unités ne sont pas résolues. Comment trouver la scissure qui fractionnera un ensemble défini de messages, un corpus, comme on dit si bien, sans le détruire ? On sait que toute information est une succession de séquences à deux dimensions : l'une, syntaxique, qui représente les agencements du discours émetteur, l'autre, lexicale, qui représente

les agencements des significations émises. L'analyse de contenu vise ces significations; elle ne s'intéresse à la dimension syntaxique que dans la mesure où elle ne peut la séparer de la lexicale. L'effort méthodologique de Berelson, codificateur sinon promoteur de ces découpages<sup>5</sup>, consiste à la fois à conserver et à réduire la duplicité de l'unité, c'est-à-dire « à garder en tête la double réalité » en faisant coïncider les séquences du syntaxique (le « contenant » en analyse de contenu) avec celles du lexical (le « contenu »). On sait combien furent nombreuses et nuancées les catégories de « contenant » et de « contenu » proposées à cet effet par Berelson et son équipe<sup>6</sup>. Le message, doublement cloisonné par d'innombrables catégories, offrait moins de prise à l'erreur d'interprétation; la stabilité et la richesse des unités devenaient plus objectives. Mais, à travers ces progrès, quelques régressions pouvaient apparaître. Le message, étroitement « qualifié » par la mise en place de tant de catégories, ne risquait-il pas de donner des unités à contenu finalement « subjectif » donc inquantifiable? Autrement dit, à force d'être « de qualité », l'analyse quantitative risquait de redevenir « qualitative ». Si, de l'aveu même de Berelson, les « quantités de contenu relevées ne sont pas forcément en parallélisme avec les quantités que perçoit le public » et si, pour les mêmes raisons, elles ne sont pas davantage en parallélisme avec les quantités de contenu transmises par l'Émetteur, on peut atteindre le sommet de la mésaventure quantitative.

Les chercheurs qui succédèrent à l'équipe bérelsonienne se mirent dès lors à rêver « de plus verts pâturages », comme dit Ithiel de Sola Pool. Encouragés par Berelson, organisés par Sola Pool<sup>7</sup>, ils tentèrent de se référer<sup>8</sup> aux Émetteurs et aux Récepteurs des messages et de découper des « unités » conformes à celles que les premiers avaient émises et les deuxièmes reçoivent. Ils revinrent aux méthodes pratiquées par des disciplines plus anciennes et plus rigoureuses: aux règles des sociologues et des psychosociologues pour codifier le contexte d'un

---

5. Dans *Content Analysis in Communication Research*, The Free Press, Glencoe, Illinois, 1952, p. 15-18.

6. La variété s'impose, même en ne citant que les plus élémentaires. On peut découper le Contenant: mot, phrases, paragraphes, articles... pour mieux découper le Contenu; et découper le Contenu: unité-thème/unité-contexte, unité de classement/unité d'énumération..., pour mieux découper le Contenant; on ajoute à ces catégories objectives des catégories plus subjectives d'ordre politique (favorable/défavorable, positif/négatif), éthique (moral/immoral, fort/faible); on les « améliore » en les encadrant de caractères désignant la source, le but, le genre de l'émission... (*op. cit.*, p. 145 ss.).

7. Dans *Trends in Content Analysis*, University of Illinois Press, Urbana, 1959.

8. Problème de l'« inférence » posé par Ithiel de Sola Pool.

message<sup>9</sup>; aux règles psychologiques de la perception et de l'attention<sup>10</sup>; à des règles psycholinguistiques destinées à structurer scientifiquement l'écriture elle-même en vue d'une analyse précisément quantitative<sup>11</sup>; à des règles relevant de la logique distributive et grâce auxquelles Charles Osgood a élaboré ses critères de « contingence » ou « coprésence » de mots, de symboles, de thèmes. Ces règles socio-psycholinguistiques de lecture et d'écriture contribuent d'autant plus efficacement à la fécondité de l'analyse quantitative, qu'elles sont aujourd'hui encadrées par des règles de découpage de texte plus rationnelles ou plus mécaniques : il y a les chercheurs-arpen-teurs qui mesurent les surfaces de presse par des coefficients de mise en valeur<sup>12</sup>; les chercheurs-mécanographes qui mesurent le « coût » informatif des langages de

- 
9. Pour mesurer la richesse des analyses, il suffit d'évoquer quelques noms : E. SPAIR, qui a une conception des « petites » sociétés intégrées dans les « grandes » et à l'intérieur desquelles la communication d'un mot n'est pas « le transport d'une brique », mais dépend de la taille de chacun (« Communication », dans B. BERELSON et M. JANOWITZ, *Reader in Public Opinion and Communication*, The Free Press, Glencoe, Illinois, 1950, p. 160 ss.) ; K. LEWIN et les modèles topologiques où jouent là aussi des problèmes de « flux et de reflux » d'une société ou d'une région à l'autre (« Group decision and social change », dans T. NEWCOMB et E. HARTLEY (dir.), *Readings in Social Psychology*, Holt, New York, 1947) ; R.K. MERTON, qui, par les analyses fonctionnelles, encourage les mesures sélectives de contenu et la mise en place de « structures internes » des phénomènes, de « patterns » sociaux comptabilisables (*Éléments de méthode sociologique*, Plon, Paris, 1959, chap. « L'analyse fonctionnelle en sociologie »).
  10. Par exemple, C. OSGOOD distingue les AO (*Attitude Object*), mots évalués différemment par chaque récepteur, des CM (*Common Meaning Material*), mots évalués par tout le monde de la même manière. Les AO n'auront pas les mêmes coefficients de présence que les CM dans l'addition terminale, puisqu'ils n'ont pas le même poids informatif... Les phénomènes de répétition se soumettent ainsi à des hiérarchies linguistiques préalables, comme les structures syntaxiques, les attributs de la voix. Par ailleurs, une échelle d'évaluation de sept degrés d'intensité entre deux catégories opposées est mise en place pour en nuancer le décodage... (« Modèles représentatifs et méthodes de recherche », dans *Trends in Content Analysis*, op. cit., p. 33-39, et C. OSGOOD, G. SUCI et P. TANNENBAUM, *The Measurement of Meaning*, University of Illinois Press, Urbana, 1957).
  11. A. GEORGE ajoute à l'indice de fréquence propre aux analyses quantitatives l'indice de non-fréquence propre aux analyses qualitatives ou structurales. Réduisant ainsi opportunément l'opposition linguistique présence/absence en élément de base quantifiable, il peut démarquer l'unité avec plus de rigueur et de nuances... (« Quantitative and qualitative approaches », dans *Trends in Content Analysis*, op. cit., p. 7-39).
  12. Systématisé en France pour la presse par J. KAYSER (*Le quotidien français*, A. Colin, Paris, 1963, 2<sup>e</sup> partie, p. 79 ss.).

communication<sup>13</sup>; les mathématiciens enfin dont la logique propre resserre toutes les articulations du système. On pourrait presque dire que l'analyse quantitative de contenu s'est enrichie au-delà de ses espérances : chaque science traditionnelle mise à contribution impose à l'unité découpée ses propres catégories ; elle la marque concrètement de sigles numériques, algébriques, alphabétiques... L'ensemble des unités ainsi décodées apparaît comme une forteresse d'articulations que seul, parfois, l'ordinateur est en mesure de traiter.

La question n'est pas ici d'insister sur la richesse de ces analyses aussi scientifiquement élaborées au départ que mathématiquement imposées (ou « ibéémisées ») à la fin ; ni inversement de se demander si la prodigieuse infaillibilité de ces machines ordinatrices tend à transformer l'aptitude quantifiante des analystes en « quantophrénie » pure et simple, comme le suggère Sorokin. Il convient seulement de souligner qu'une difficulté fondamentale demeure : l'impossibilité de définir l'unité de signification découpée. Les progrès réalisés n'ont pas, jusqu'à ce jour, résolu le dilemme de l'unité de signification comme segment unique de deux dimensions distinctes : la dimension lexicale et la dimension syntaxique. Pour utiliser le vocabulaire saussurien, ces unités représentent des significations qui ne s'appuient que difficilement sur des valeurs<sup>14</sup>. Rien ne sert de compter, il faut couper à point. Dans la mesure où elle n'est concernée que par la langue, la linguistique structurale propose de couper, mais refuse de compter. Elle refuse d'enregistrer la parole et le poids signifiant de ses répétitions. Les ordinateurs, eux, savent compter mais ne savent pas couper, c'est-à-dire désarticuler scientifiquement les significations des signes.

Cependant, ces deux exigences commencent à s'assouplir et à converger. La linguistique, trop « fine », comme le précise Osgood<sup>15</sup>, pour la masse des informations modernes, essaie d'allonger son tir et

- 
13. Les travaux de P. GUIRAUD témoignent de l'ampleur des perspectives dans ce domaine, avec l'évaluation du coût de la communication résultant d'une triple corrélation : la fréquence, la longueur et la charge informatrice d'un mot (« Langage et communication. Le substrat informationnel de la sémantisation », *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, 1954, p. 119-133 ; également « Langage, connaissance et information », *Journal de psychologie normale et pathologique*, 1958, p. 302-318).
  14. F. DE SAUSSURE, *Cours de linguistique générale*, chap. IV sur la « signification » et la « valeur », p. 155-169.
  15. Elle est reconnue trop fine non seulement par les analystes de contenu mais aussi par des linguistes : R. JAKOBSON, par exemple, pense que les linguistes « s'aident de la théorie de l'Information » et « en attendent des lumières » sur le phénomène de « bruit sémantique » et « les méthodes destinées à le surmonter » (dans *Essai de linguistique générale*, Éditions de Minuit, coll. Argument, Paris, 1963, p. 94-96).

de viser des « signes » de contenance plus vaste<sup>16</sup>; voire d'annexer un jour la dimension diachronique des paroles avec « leur caractère de *nature naturante* dont on s'autorise à tort, peut-être, pour y voir quelque chose qui se fait de façon imprévisible et contingente », dit Lévi-Strauss<sup>17</sup>. Elle peut aussi utiliser des systèmes de cumul quantitatif et devenir une macrolinguistique capable d'assimiler une macro-information. Bref, dans l'air puriste de la linguistique, les masses d'informations commencent à s'infiltrer. Inversement, la statistique la plus féconde et la plus vigoureuse est logiquement celle qui tient compte des données de l'analyse structurale pour ne pas additionner n'importe quel mot ou coprésence de mots. Un analyste américain moderne comme Sol Saporta, qui distingue strictement le linguistique du quantitatif, affirme néanmoins que des études de structure doivent précéder, et non exclure, les considérations quantitatives<sup>18</sup>.

Les deux tendances cherchent donc à échanger leurs *bons* procédés. Elles ont déjà des problèmes communs comme celui du *feed-back*, ou de l'aller-retour des informations entre l'émetteur et le récepteur, et de leurs modifications par réfraction; ou celui de la « redondance » qui est le corollaire, en même temps que l'antidote, des « bruits » de l'appareil téléphonique<sup>19</sup>. Surplus de matériel signifiant qui n'apporte aucune quantité d'informations nouvelles par rapport à ce qui a déjà été dit dans le même message, la redondance prend une importance capitale dans le réseau des communications de masse. Jakobson, loin de la trouver superflue, lui donne une « fonction ». Il

---

16. Des signes au second degré en quelque sorte; des « mots de mots », comme le dit LÉVI-STRAUSS des « mythes qui fonctionnent simultanément sur deux plans, celui du langage où ils continuent de signifier chacun pour soi, et celui du métalangage, où ils interviennent comme éléments d'une super-signification qui ne peut naître que de leur union » (« La structure et la forme », *Cahiers de l'Institut des sciences économiques appliquées*, mars 1960, série M, n° 7, p. 35). JAKOBSON envisage la possibilité « d'ensembles » supérieurs à la phrase (*op. cit.*, p. 3); GREIMAS, de son côté, cherchant les « conditions d'une sémantique scientifique » ne rejette pas la considération des sens ou des contenus de langue, et parle d'« ensembles signifiants naturels » (les langages) (*Cours de sémantique à l'Institut H.-Poincaré*, février 1964).

17. « La structure et la forme », *op. cit.*, p. 35.

18. « Linguistics and Content Analysis », dans *Trends in Content Analysis*, *op. cit.*, p. 131-150.

19. C.E. SHANNON et W. WEAVER, dans *The Mathematical Theory of Communication*, University of Illinois Press, Urbana, 1949.



considère que « les traits redondants », au même titre que les « traits distinctifs », font partie des « traits pertinents »<sup>20</sup>. P. Guiraud fait de cette fonction une condition *sine qua non* de la bonne réception du message<sup>21</sup>.

Ces rapprochements offrent aux analyses modernes des perspectives extrêmement fécondes. Mais ils n'éclaircissent pas, jusqu'à plus amples réalisations, l'ambiguïté propre aux découpages de leurs unités de signification.

### L'UNITÉ D'INFORMATION

Il semble que cette ambiguïté doive rester insurmontable, en analyse quantitative traditionnelle, aussi longtemps que le texte sera respecté à la lettre, c'est-à-dire que sera découpé un « contenant » lié au « contenu », un syntaxique au lexical. Si l'on se reporte aux quelques répétitions relevées plus haut et à l'idée que celles-ci se font et s'enrichissent précisément à travers les variantes de leurs univers lexico-syntaxiques, on est encouragé à se demander si en découpant « la double réalité » bérelsonienne, pour en évaluer les répétitions, on ne découpe pas exactement *ce qui ne se répète pas*. Ne convient-il pas, pour découper ce qui se répète, d'ignorer au contraire résolument l'univers lexico-syntaxique ? La tentative serait d'autant plus opportune, bien qu'elle aille à l'encontre des progrès réalisés par les analyses modernes, que l'écriture de presse n'est pas, comme il a été dit, une *écriture normale* et que son pouvoir de transmission devient chaque jour plus étranger aux modes traditionnels du discours. En somme, ne convient-il pas d'être plus bérelsonien que Berelson lui-même, et de découper un « contenu » résolument isolé de ses modes lexico-syntaxiques d'insertion ; un contenu dont on puisse s'assurer qu'il se répète dans les informations du journal à travers l'infinie mobilité de son écriture. C'est à l'élaboration de cette unité de « contenu » pur, ou d'information, qu'il convient de s'appliquer.

Cette unité ne désigne pas le sens d'un signe (signifiant + signifié) puisqu'il est linguistiquement impossible de considérer l'un sans l'autre. Elle désigne le niveau de l'information où les éléments dénotants et connotants des signes qui la transmettent perdent leur sens ; elle est un « type » d'information. Plus exactement, elle est le *sujet*

20. *Op. cit.*, p. 81 ss.

21. Il y a une moitié de redondance dans la langue, autrement dit, 50 % des éléments phonétiques qui doivent être inutiles pour que les 50 % restants soient utiles.

des prédicats de l'information<sup>22</sup>. Le même sujet peut être commun à plusieurs systèmes de prédicats : lorsque la foule est « dense et agite des drapeaux » devant Khrouchtchev dans un journal, et « éparse et silencieuse » dans un autre à la même heure et au même endroit, les deux informations, pour distinctes qu'elles soient dans leurs prédicats, relèvent d'un même sujet que nous pouvons désigner par le terme « accueil parisien » : cette appellation constitue l'unité commune aux deux informations. Dans un ensemble de prédicats, le *sujet* est toujours pris à son degré le plus faible possible d'extension (par exemple ici « accueil parisien » et « accueil provincial », au lieu de l'unique « accueil français »). Ce qui permet de doter l'unité d'un plus haut degré de compréhension. Plus l'extension de l'unité est faible, donc la compréhension forte, plus l'ensemble des unités est conforme à la variété et à la densité des informations étudiées.

Ce degré de « compréhension » est le bulletin de présence de l'unité. Il est sa connotation première due au seul fait d'avoir été choisie et d'être là. Il y a, sur les horaires de la visite de Nikita Khrouchtchev, une série de nouvelles transmises avec une complète neutralité de style. Et cependant le seul fait de les transmettre témoigne d'une tendance du journal à reconnaître la présence de Khrouchtchev en France plutôt qu'à l'ignorer ; il y a des journaux dans lesquels ni l'heure ni l'endroit où Khrouchtchev apparaît ne sont mentionnés. Il en est de même pour la « gastronomie » : certains journaux ne font que signaler les menus gastronomiques sans préciser les noms des convives et leurs appétits

22. Elle est comparable à ce que les premiers analystes de contenu appelaient *meaning unit*, *thought unit* ou *topic*, ou en français plus généralement, « le thème ». Bien que Berelson et Lasswell répètent que « plus grande est l'attention » à un thème, « plus fréquente est sa présence sous diverses formes » et dans diverses informations, ils n'ont ni l'un ni l'autre posé ce *topic* comme unité exclusivement quantifiable. Berelson précise que cette unité « doit être complétée de repères physiques les plus larges possibles » : mots, phrases, paragraphes, chapitres, dont la taille est signalée par un coefficient (*op. cit.*, p. 145 ss.). Mises à part les nombreuses études où les thèmes sont confrontés sociologiquement sans souci quantitatif de systématisation, l'unité-thème n'a jamais, à notre connaissance, été considérée comme unité quantifiable. Signalons toutefois une étude de R. CLAUSSE (« La presse dans la campagne électorale de mars 1960 », dans *Techniques de diffusion collective*, Bruxelles, 1963, n° 7 et 8) où les thèmes sont traités dans le sens proposé ici. Reconnaisant lui aussi que l'« intérêt s'accroît lorsqu'on arrive à la comparaison des nombres de thèmes », il a cependant « compliqué » son analyse de subdivisions qui embarrassent, de son propre aveu, la logique du découpage. Par exemple, il appelle « thèmes principaux », les « sujets des articles de fond », et « thèmes secondaires », les « arguments » des articles de fond et des diverses autres informations. Il est évident qu'on peut se demander si les « thèmes principaux » coïncident avec les articles de fond, si les « arguments » des thèmes secondaires ne sont pas « fondamentaux », si les sujets des « thèmes principaux » ne sont pas dans les articles secondaires, etc.

respectifs. Cette unité, par son seul coefficient plus ou moins fort de fréquence, connote une tendance du journal à nourrir plus ou moins bien K: il y a des journaux où K ne voit jamais passer un plat devant lui. La connotation de fréquence est encore plus sensible avec des unités de nature politique comme « l'Allemagne », « la politique franco-russe », « les partis et les syndicats français », etc. Le seul fait d'en parler coïncide avec le fait de prendre parti.

Ainsi fixée, l'unité d'information s'adapte au mode de lecture évoqué plus haut. Les nouvelles, réduites spatialement à un minimum de mots (puisque dans une surface donnée il faut en caser le plus possible), finissent notamment à la une, par former, répétons-le, une sorte d'écran sur lequel l'œil du lecteur *ne peut que* glisser de bout en bout: chaque nouvelle est trop visible pour ne pas l'attirer et trop brève pour le retenir. Sur cette pente, le lecteur cumule les nouvelles avant de les sélectionner et les simplifie avant de les concrétiser. C'est cette simplification initiale que l'unité d'information, dépouillée de ses prédicats, tente de retrouver.

### TAILLE ET TYPOGRAPHIE DE L'UNITÉ D'INFORMATION

L'unité démarquée n'a pas de mesure spatiale puisqu'elle est découpée en esprit et non à la lettre. Cette absence de mesure coïncide avec l'impossibilité de quadriller une page de presse dans laquelle les signes – titres, photos, dessins, articles... – n'ont entre eux aucune commune mesure de surface. Cependant, l'unité d'information n'a pas une surface démesurée. L'énonciation d'un fait ou d'une idée a en effet des limites dans les grandes tailles comme dans les petites. Dans les premières, un article de fond par exemple, il peut arriver qu'une seule idée soit longuement développée. Il suffit alors d'additionner toutes les unités de la page, de calculer leur surface moyenne, puis d'enregistrer dans l'article autant d'unités d'information que l'article contient d'unités de surface. Mais ces cas sont aujourd'hui rares dans la mesure où un article de type monogène risque, s'il est trop long, d'apparaître monotone<sup>23</sup>. En fait, tout éditorial, ou article dit de fond, pose un problème, donc confronte nécessairement *au moins* deux solutions, c'est-à-dire deux idées fondamentales qui seront deux unités d'information, si le tableau des catégories d'unités est complet.

23. Ce système de découpage a été utile avec certains articles de description (comme on en trouve dans *Le Monde*) ou certaines présentations du Programme en une série de dessins qui peuvent occuper le quart d'une page (comme on en trouve dans *L'Humanité*).

Inversement, l'unité a ses limites dans les petites tailles. Elle peut aller jusqu'à la phrase nominale comme dans beaucoup de titres, c'est-à-dire se réduire à quelques mots. Mais elle ne peut se réduire au mot seul. « K sera reçu demain à l'hôtel de ville » pourrait être divisé en trois ou quatre éléments : « K », « hôtel de ville », « demain » et « réception ». Il y aurait 30 000 « K », 1000 « hôtels de ville »... Mais aucun de ces mots ne représente un sujet d'information au sens assertif où nous l'entendons. Un mot ne pose que son propre être ; il présente le degré zéro de l'information. En revanche, plusieurs unités peuvent être décodées dans une affirmation aussi brève que celle-ci : « K a fait honneur à la cuisine française, il a repris de cinq à six fromages. » Cet énoncé peut contenir deux unités selon l'échelle de catégories établies : l'une sur l'homme, bon vivant qu'on pourrait appeler « K-l'homme », l'autre sur la consommation des fromages qu'on pourrait appeler « Gastronomie ».

L'unité d'information, indépendante des prédicats et des « longueurs » de l'écriture, est également indépendante de la mise en page. Son décodage permet en effet de se placer en deçà et au-delà de la composition graphique du journal. Il permet de ne pas tenir compte des variétés de typographie et d'encadrement destinées à accentuer la diversité des informations plutôt qu'à les valoriser. Pour des informations secondaires, comme la boue sur les voitures du cortège ou l'âge des filles d'un préfet, les caractères gras ou encadrés sont des éléments constants de divertissement visuel. L'indépendance de l'unité vis-à-vis de la mise en page implique notamment son indépendance vis-à-vis du gros titre de la une. Le gros titre de la une n'a, pour ce travail, ni l'importance ni l'autonomie que sa taille laisserait supposer<sup>24</sup>. Sa contenance en informations ne dépend pas quantitativement de cette dernière, mais de la longueur de l'article qui doit logiquement le suivre : plus le titre est gros, plus les développements annoncés sont supposés riches ; la *qualité* d'appât du gros titre est donc récupérée par la *quantité* des unités qui le justifient. Les gros titres appuyés sur des articles justificatifs, comme il en existe par exemple dans *Le Monde*, ont un pouvoir informatif élevé mais décodable puisque l'unité qu'ils représentent est la première d'une chaîne à suivre. Aujourd'hui, les gros titres ont de moins en moins cette logique informative. Il en est, dans certains journaux à gros tirage comme *France-Soir*, qui ne sont suivis

24. Il va sans dire que dans la perspective d'études sur *toutes* les informations du journal, comme l'étaient celles de J. KAYSER par exemple, la valeur typographique du gros titre (sur un certain sujet) par rapport aux autres titres (sur d'autres sujets) est au contraire très suggestive (*cf. op. cit.*).

au contraire d'aucun article précis et justificatif, parce qu'ils n'ont rien de précis à justifier. Il semble que leur taille typographique soit inversement proportionnelle à leur pouvoir informatif. Il semble même que la grosseur des titres devienne diplomatiquement proportionnelle à un certain pouvoir d'hermétisme. Leur puissance d'attraction et de suggestion se renforce dans la mesure où leur puissance d'information et d'orientation s'affaiblit. Par exemple, *L'Aurore* titre en gros : « Il s'étonne que nous ne soyons pas communistes » et ajoute, en petit et au-dessous, cette phrase de K : « C'est en France et en Allemagne que les Russes ont appris ces idées, mais vous n'avez pas su en tirer profit. » Le gros titre, isolé, annonce, avec une légère ironie, un étonnement inattendu de K sur le régime politique français ; son contenu politique tend à assombrir le ton souriant de sa forme : y aurait-il sous « l'étonnement » trop candide de K une niaiserie désarmante ? Et même, et pire, y aurait-il un retrait face aux Français, voire une agressivité prête à sourdre ? À peine entrevu, ce « gros » nuage s'éloigne avec la citation suivante ; la bonne humeur de K, gentille et flatteuse pour les Français, y est évidente. Du gros titre au petit, l'étonnement est presque expliqué, l'hermétisme presque clarifié, le sentiment d'hostilité presque résorbé. À défaut d'appareil permettant de mesurer ce *presque*, dans la sensibilité et la mémoire du lecteur, on peut se risquer à l'identifier à un *presque rien*. Le gros titre n'a finalement presque rien dit. Le journal en a tellement conscience qu'il ne lui laisse jamais le soin de supporter seul l'orientation latente dont il le charge. Pour plus de sûreté, il organise son information en conséquence : *L'Aurore*, dans le numéro qui précisément porte ce gros titre, multiplie les signes de retrait, voire d'hostilité, dans l'attitude de K en France. On lit, à la une et dans le journal, des titres, ou des phrases en relief, comme ceux-ci : « Son visage s'est refermé en passant devant le palais de l'OTAN » ; « Regrettant hier soir qu'un accord franco-soviétique n'ait pas été conclu en 39, N.K. oubliait sans doute le pacte Molotov-Ribbentrop » ; K dit d'un côté : « Ici, nous avons un champ d'activités immenses [...] », et de l'autre : « Ce n'est pas dans un but touristique que nous sommes là [...] », etc. Ainsi le lecteur, son journal parcouru, se demandera pourquoi K est là et comprendra, *à l'ombre* du gros titre, mais *à la lumière* du journal entier, que K-communiste n'est pas venu en France pour applaudir les Français ou admirer la Joconde.

Avec *Le Figaro*, la neutralité des gros titres peut devenir beaucoup plus radicale ; on peut lire et relire certains d'entre eux sans y découvrir autre chose qu'une simple relation des événements. Par exemple, *Le Figaro* titre en gros : « Khrouchtchev sera reçu par le général de Gaulle. » Cette unité d'information sur le *programme* est complétée au-dessus par les précisions suivantes : « Demain à 11 heures à Orly »,

et au-dessous par cette unité sur les *mesures de sécurité* : « Précautions extraordinaires pour assurer la sécurité de l'homme d'État soviétique. » La neutralité de cette écriture est aussi évidente que le sera rétrospectivement, après lecture du journal, l'homogénéité de son orientation. Ce titre-pilule plonge nécessairement dans un état d'esprit, mais lequel ? Quelles sont ses composantes ? Sans trop anticiper sur les analyses qui suivent, disons que cinq gros titres du *Figaro* sur treize associent nominalement de Gaulle (G) à K. Cette proportion peut fixer des lignes d'orientation que le journal confirmera : les rencontres K-G ont la priorité sur les autres. G seul peut et doit assumer la charge de la visite. À la lumière du journal entier, on comprend pourquoi G recevra K en gros titre ; K est venu pour discuter sérieusement avec G et non pour s'amuser avec les Français ; le voyage de K n'est pas la visite d'un ami de la France. La tendance développée par *Le Figaro* permet d'orienter à retardement cette neutralité sur mesure et d'orienter du même coup la neutralité des petits titres qui entourent le gros et le soutiennent comme des frères : les petits caractères de l'heure d'arrivée à Orly ne sont pas le signal typographique d'une ruée populaire vers l'aéroport, signal là aussi confirmé par le fait qu'ils ne sont pas répétés dans le journal. Par contre, l'intérêt accordé aux précautions policières, de l'autre côté du gros titre, suggère que l'accueil de K pourrait ne pas être la fête promise par certains confrères parce que ces « précautions » se dresseront comme des barrières sur toutes les pages du *Figaro*. Il faut donc lire le journal entier et ses répétitions pour comprendre le signe de ces trois titres, le gros comme les petits.

Avec *Le Parisien Libéré*, exemple plus frappant encore, la neutralité des gros titres peut atteindre le point limite de l'inertie. Titrer sur un fait plutôt que sur un autre, comme dans le cas précédent, témoigne d'un choix ou d'une prise de position que *Le Parisien Libéré* ne veut même pas assumer ; il n'est question, pour lui, que de titrer avec la plus petite quantité d'informations possible. Dans l'art du minimum titrable, un gros titre comme « K ce matin à Paris », est une performance. K est à Paris comment, depuis quand, à quelle heure, où, avec qui... ? Ce gros titre est neutralisé par le vide. Il donne une unité sur le *programme* aussi limpide et peu nutritive qu'une goutte d'eau. Mais là aussi il convient de regarder l'ensemble de la série : neuf *Parisien Libéré* sur treize titrent sur le programme et sur un programme en beaucoup de points aussi imprécis et peu attractif que celui de la matinée proposée. Tant de gouttes d'eau finissent par dessiner un courant et ce courant sera inscrit au cœur du journal : s'appesantir sur le déroulement officiel ou formel de l'événement, en résorbant au maximum ses significations psychologiques ou politiques, provoquera dans

l'esprit du lecteur une sorte d'anesthésie salubre de la curiosité... Le gros titre, sous son panache typographique, ne brille que par le vide. Les masses d'unités contenues dans le journal se chargeront de le combler, si l'on peut dire.

L'unité d'information est donc extraite de l'écriture pour désigner les éléments persistants d'une information à l'autre et objectiver le dénombrement de *ce qui se répète* à travers *ce qui change*. L'indice de fréquence dont chaque unité est dotée et qui servira de point de départ à toutes les analyses, ne porte pas sur « ce » qui a été écrit par l'émetteur-journaliste, ou « lu » par le récepteur-lecteur, mais sur le *sujet* de ce qui a été écrit et lu, quels que soient les modes prédicatifs d'écriture ou de lecture. Il n'est assujéti à aucune dépendance relevant de la condition propre à un journaliste ou à un lecteur. Il repose sur une quantité d'informations objectivement présentes. Toutefois, cette présence objective comporte d'elle-même, comme il a été dit, une connotation. Un sujet d'information n'est pas transmis gratuitement ou innocemment, surtout dans un événement aussi politique que le voyage de Nikita Khrouchtchev en France. Il recèle, par sa seule présence, deux orientations qui peuvent se compléter ou se contrarier : l'une, politique, qui pousse le lecteur dans la même direction que le journal, l'autre, spectaculaire, qui pousse le lecteur à acheter le journal. Ces deux orientations doivent être décodées en même temps que l'unité pour graduer au plus près la valeur propre à sa seule présence.





*L'UNITÉ D'INFORMATION  
LE POLITIQUE  
ET LE SPECTACULAIRE*

L'information d'un journal exprime, dans ce reportage, une orientation politique qu'il convient d'apprécier et de relever en même temps que l'unité. Pour y parvenir, sans rajouter à l'unité les prédicats éliminés lors de son décodage, il faut trouver un couple d'attributs à la fois précis et indéterminé : précis pour suggérer la tendance spécifique de chaque unité, et indéterminé pour suggérer celle de toutes les unités. Le couple positif/négatif peut répondre à cette exigence dans la mesure où sa présence n'impose à la tendance désignée aucune qualité d'ordre subjectif ou idéologique (comme favorable/défavorable, droite/gauche, bon/mauvais). Il désigne dans son abstraction une tendance dont les coordonnées de repérage présentent certains caractères de stabilité. L'événement étudié est la visite officielle en France d'un chef d'État soviétique. Par cette invitation, le chef d'État français reconnaît et renforce les relations entre les deux pays. On peut considérer comme *neutre*, toute information qui reconnaît la rencontre à la fois politique et cordiale des gouvernements russe et français. Devient *positive* toute information qui les encourage à se rencontrer, soit en rendant surmontables les oppositions politiques, soit en renforçant la cordialité de la fête. Devient *négative* toute information qui les empêche de se rencontrer, soit en rendant irréductible l'opposition politique, soit en transformant la cordialité en agressivité. Entre ces deux oppositions, aucune nuance intermédiaire n'est envisagée<sup>1</sup>. Seule la troisième tonalité, la tonalité neutre, sert de degré limite aux deux premières ; elle est le degré zéro de leur intensité. Le caractère abstrait de ces catégories, et la réduction de leur opposition à un degré de neutralité limite, autorise à penser que l'orientation ainsi décodée reste conforme dans sa moyenne à l'orientation immédiatement perçue par le lecteur. Chaque écriture porte, outre l'éventuelle argumentation politique qui lui est propre, une prise de position élémentaire que le lecteur capte comme le signe original du journal, sa raison d'être face à l'événement. Ce signe peut *énoncer*, *suggérer* ou *effleurer* la tendance du journal, mais non la *déguiser* ou même l'*obscurcir*, car il risquerait de la perdre. Pour être rapidement lu, le journal doit être clairement écrit<sup>2</sup>. Il a été remarqué plus haut, avec quelques titres, gros et petits juxtaposés, combien le journal s'appliquait à confirmer ses connotations fines (comme le sont à la une les connotations par contiguïté), en les reprenant explicitement dans le corps du journal. Ce souci de confirmation

- 
1. Entre les mêmes oppositions positif-négatif, Kaplan et Goldsen proposent de distinguer trois degrés : « plus », « moins » et « balancé ». Des chercheurs comme Osgood ou Gerbner utilisent, d'un pôle à l'autre de toute opposition, une échelle d'évaluation de sept degrés...
  2. Sur le manifeste et le latent de l'écriture dans la presse moderne, cf. *infra*, p. 154.

par répétition ne se dément jamais; si l'on fait partir le cosmonaute américain dans l'espace le jour où K arrive, des unités doivent suivre, valorisant la force atomique américaine face à la force soviétique; si la CGT lance un mot d'ordre à côté de la photo de K, des unités doivent suivre, valorisant l'importance de ce syndicat face à la politique de K. Autant dire que l'on ne perd rien en décodant l'orientation immédiate et élémentaire de l'unité sans tenir compte des finesses de connotation propres à la mise en page ou à l'agencement spécial des unités entre elles: plus ces finesses sont imperceptibles à l'œil nu, plus elles seront claires au niveau de la répétition des unités. Le procédé a en outre l'avantage d'éviter les erreurs que pourrait entraîner l'évaluation subjective de telles nuances.

L'orientation politique de l'unité est donc décodée directement aux trois niveaux d'assertion évoqués ci-dessus: celui de l'**énonciatif** où le journal affirme explicitement sa tendance; celui du **suggestif** où il l'affirme implicitement; et enfin, celui de l'**allusif** où il ne fait que l'effleurer. Le premier degré est le plus fréquent des trois; il est aussi le plus rapidement décodable: lorsque *L'Aurore* écrit que les Français « sont les adversaires irréductibles du communisme [...] ce régime inhabitable que nous abhorrons »<sup>3</sup>, il radicalise l'opposition politique et refroidit la cordialité de la visite; son information est explicitement négative. On a l'unité **Communisme-russe-négatif**. Lorsque *L'Humanité* écrit que « L'Union Soviétique [...] grand et puissant pays où personne ne peut profiter de la guerre, est résolument attachée à la paix [...] et au bonheur des hommes », il pulvérise l'opposition politique et réchauffe la cordialité de la visite; son information est explicitement positive. On a l'unité **Communisme-russe-positif**. L'orientation peut ne pas entrer aussi directement dans le vif du sujet, mais contribuer tout aussi explicitement à l'orienter: lorsque *L'Humanité* prévoit en ces termes l'accueil réservé à K: « La Porte d'Orléans sera grande ouverte comme les bras de ceux qui, par milliers et milliers, trottoir après trottoir, applaudiront le messager de la paix », il donne à l'enthousiasme populaire une orientation explicitement prometteuse pour la suite de la visite. On peut décoder **Accueil-positif** sans risque d'erreur. Au contraire, lorsque *Le Figaro* explique que les Français ont été « dignes » (sans dire de quoi) et « silencieux » (ces deux mots sont souvent associés), il décrit, aussi réservés que soient les mots, un accueil beaucoup moins que cordial, disons frais, et décodons: **Accueil-négatif**. Le plus grand nombre des informations se situe à ce degré d'explicité où le positif et le négatif sont immédiatement perçus.

---

3. Les points de suspension sont placés dans les citations par nous, V.M.

Au degré du *suggestif*, deux formes d'orientation implicite s'imposent : l'une directe, l'autre indirecte. L'orientation directe est suggérée par le journal ; si *Paris-Match*, devant le voyage de K, retardé pour raison de santé, précise à propos des difficultés du programme : « Maladie diplomatique est aussi une formule qui passe les frontières », il suggère directement qu'une certaine duperie est à l'origine de ce voyage et met en doute la cordialité de la rencontre. On décode **Programme-négatif**. Si *Le Monde*, regardant K le jour de son arrivée à Orly, précise : « La grippe de Khrouchtchev n'était décidément pas diplomatique ; c'est ce que se sont dit tous ceux qui ont vu sur les écrans [...] », la confiance en K revient puisque ceux qui étaient là, y compris le journal, l'ont vu convalescent. On décode **K-l'homme-positif**. L'orientation devient indirecte, lorsque le journal ne la suggère pas, lorsqu'il n'en prend pas la responsabilité. Elle se manifeste alors par des relais pseudo-objectifs de modes divers. Celui du fait accompli est d'un usage orienteur élémentaire : c'est un fait que « le visage de K s'est refermé en passant devant l'OTAN ». K serait-il venu en France pour saper les bases de l'Alliance Atlantique ? Le journal ne le dit pas dans ce titre. Seul, le fait énoncé comme objectif suggère l'agressivité de K et en porte la responsabilité<sup>4</sup>. On décode **K-communiste-négatif**. La même orientation indirecte se retrouve dans ce titre : « Khrouchtchev approuve le pacte germano-soviétique. » Le fait d'approuver Staline sur le fameux pacte atteste de lui-même, sans l'aide du journal, que K pourrait l'égaliser en trahison ; on décode **K-communiste-négatif**.

C'est à ce niveau, celui de l'implicite-indirect, que le journal fait montre de sa plus grande ruse. C'est ici qu'il oriente son information avec le plus d'innocence apparente et d'efficacité réelle : l'objectivité obtenue par le détour du fait accompli est la résultante artificieuse d'une série de sélections et de réfections éclectiques très minutieusement organisées. L'approbation du pacte germano-soviétique par K a subi par exemple, dans d'autres journaux, et avec une égale fortune d'objectivité, des modifications qui ont résolument contrarié la tonalité précédente ; K « s'était demandé », presque avec angoisse, « ce que Staline pouvait faire en 39 ». Cette unité ne dit pas que K a « approuvé » Staline ; elle ne reprend surtout pas le cliché traumatisant de « pacte germano-soviétique de 39 ». Elle plonge K dans une perplexité qui transforme le faux-frère du journal précédent en un vrai. La pseudo-objectivité peut se manifester également

4. Il va sans dire que l'identité du journal pro-OTAN accroît ici la négativité de l'information. Mais cette identité n'entre pas en ligne de compte dans le décodage : un visiteur ne doit pas « refermer » son visage sur ce qu'il voit chez les amis qu'il visite. « Pro » ou « anti » otaniens ne voient pas de K « refermé » si le voyage les enthousiasme.

par le biais de l'arbitrage. La « Revue de presse étrangère » est sélectionnée avec une égale **objectivité** dans tous les journaux, puisqu'on y rapporte des opinions effectivement écrites. On s'y efface volontiers devant les citations relevées chez les confrères de Londres, de Bonn, de Moscou, de Washington... Mais chaque citation suggère infailliblement une orientation dosée en fonction du journal ; *Le Figaro* et *L'Humanité*, dans leur courtoisie attentive à l'égard de « la presse étrangère », ne se sont jamais rencontrés sur une citation. Il existe également la pseudo-objectivité de l'histoire reconstruite avec les précisions d'un manuel scolaire. Les « épurations » organisées par K en Ukraine ne sont pas destinées à instruire le lecteur français sur l'histoire de l'Ukraine, mais à le rendre méfiant à l'égard de K. Les **vérités** historiques ont été innombrables dans les reportages de cet événement, et elles ont toutes servi, les unes à favoriser la rencontre, les autres à la détruire. Disons en résumé que l'implicite, direct ou indirect, est aussi évident que l'explicite. La prise de position, décalée par les relais d'une objectivité aux mille ruses, n'en est que plus distincte, ou, dans les deux sens du terme, distinguée.

Au dernier degré, celui de **l'allusif**, les unités sont moins nombreuses, à cause du caractère précisément douteux de leurs orientations. Positives ou négatives, celles-ci sont très peu éloignées les unes des autres, c'est-à-dire de la neutralité. Si « tout laisse prévoir dans cette rencontre plus de bonnes paroles que d'actions concrètes », la **politique franco-russe** pourrait être décodée à la limite du **négatif** à cause du sens péjoratif de « bonnes paroles » ; mais à l'encontre de ce négatif, le journal ne refuse pas, dans cette information, l'idée que des « actions concrètes » entre les deux pays auraient été possibles ou souhaitables : cette unité est donc décodée neutre. Dans l'information : « de Gaulle ne cédera pas sur Berlin [...] », le problème de **l'Allemagne** pourrait être décodé à la limite du négatif parce que le rapprochement est sur ce point presque agressivement refusé. Mais à l'encontre de ce négatif, le rapprochement franco-russe, en général, n'y est pas explicitement compromis et il n'y est pas interdit de penser que de Gaulle puisse céder sur autre chose : l'unité est encore décodée neutre. En lisant que « de Gaulle et Khrouchtchev sont deux interlocuteurs de taille », on peut dépasser la neutralité explicite pour apprécier la mise en valeur laudative des « deux interlocuteurs de taille » et attendre avec un intérêt accru les scores de leurs confrontations. Mais à l'encontre de ce positif, le « de taille » annoncerait avec plus de précision la tempête que le beau temps : l'unité est donc décodée **Khrouchtchev-de Gaulle-neutre**.

Dans l'indécision, c'est l'orientation neutre qui l'emporte. Il est en effet des informations où aucun des critères respectés jusqu'ici (rapprochement ou éloignement des deux pôles politiques par un ou

plusieurs signes d'écriture) ne peut justifier le sentiment pourtant net qu'une orientation prévaut sur l'autre : lorsque « la foule clairsemée a fait de longues ovations », l'orientation est prudemment décodée *Accueil-neutre* par crainte de départager trop brutalement le « clairsemé » spatial du « long » chronologique ; on a cependant le sentiment que c'est le clairsemé, donc le négatif, qui oriente cette unité. En lisant « L'avenir dira si, dans la conjoncture actuelle, de Gaulle a eu raison de provoquer ce voyage [...] », on décode *Coexistence pacifique-neutre*, bien que l'alternative ici proposée s'infléchisse naturellement vers l'échec.

À ce degré très faible d'orientation, la neutralité joue un rôle régulateur important. Elle peut n'être que partielle et laisser percevoir, sans support lisible, une orientation tendancieuse aux mille variantes : on peut avoir une neutralité inclinée vers le négatif avec : « Bilan politique : néant » ou « aucun accord en vue sur le problème de Berlin » ; et une autre vers le positif avec : « Prochaine signature d'un accord financier franco-soviétique [...] » pour une « [...] coopération dans le domaine de l'utilisation pacifique de l'énergie atomique » ou « la vente d'équipements français à l'URSS va plus que doubler ». D'autre part, à neutralité égale, les entretiens peuvent s'annoncer difficiles jusqu'au négatif si le journal répète une orientation sous cette forme : « Il ne faut pas se faire d'illusions sur les difficultés qui attendent les deux chefs d'État », ou optimistes jusqu'au positif, s'il la répète sous cette autre : « À ne considérer que les problèmes européens, nous avons entre nous un champ de coopération immense » (extrait d'un discours de K, utilisé comme titre). De partielle, enfin et surtout, la neutralité peut devenir totale. Compte tenu du fait, remarqué plus haut et vérifié plus loin, qu'une répétition d'unités neutres finit par accuser une orientation, la neutralité totale de chacune d'entre elles n'offre aucune difficulté de décodage : « demain, visite de la station de Pichegu », ou « les entretiens au cours desquels le problème de Berlin a été évoqué se sont déroulés en présence de [...] », ou « la municipalité de X a offert un vin d'honneur à K et à son entourage », etc.

Cette neutralité, partielle ou totale, est une marge de sécurité entre les orientations extrêmes. Nuançant le passage de l'une à l'autre, elle réduit, voire élimine, les erreurs de décodage de l'une par l'autre. Elle est l'élément de pondération des orientations extrêmes.

### LE COEFFICIENT DE SPECTACULARISATION

Enfin, il convient d'ajouter à l'unité décodée un dernier indice, celui que tout lecteur capte par le regard, en premier et immédiatement, l'indice de spectacularisation. Un événement rapporté a, dans l'*actualité* de presse, une valeur spectaculaire plus ou moins grande selon certains

modes de présentation. Lire un événement « comme si on y était », c'est être absorbé par un spectacle plus ou moins **vivant**, c'est-à-dire plus ou moins **vu et vécu**. De ces deux modes, le premier l'emporte sur le second puisqu'on est obligé de voir l'événement pour le vivre, et non de le vivre pour le voir. Mais à son tour le **vu**, c'est-à-dire le dessin-caricature et la photographie, impose de lui-même certaines hiérarchies. Sans être plus spectaculaire que la photographie, **le dessin** a l'avantage de rendre visibles les éléments invisibles de la réalité et de traduire plus fidèlement l'option du journal à son égard. Il arrive que l'enthousiasme (par exemple, les unités d'**accueil** pour *L'Humanité*) ou la méfiance (par exemple, les unités **K-communiste** pour *Le Figaro*) soient tels que l'objectivité de la photo finisse par être jugée fallacieuse. Le dessin apparaît dès lors, aux uns et aux autres, comme le moyen idéal de donner de la réalité une image conforme à leurs désirs. Si *L'Humanité* veut montrer que l'Arc de Triomphe est heureux de voir K, elle doit le dessiner pour le faire sourire. Si *Le Figaro* veut montrer la sournoiserie de K, il ne peut pas la photographier, puisque la pellicule est insensible à la sournoiserie (d'autant que K est visiblement d'un naturel avenant) ; il est obligé de la dessiner. Le dessin est donc situé au plus haut degré des indices de spectacularisation, parce qu'il transmet par l'image la dose d'orientation rêvée par le journal.

Il est suivi, au second degré, par la **photographie**. Mode de transmission idéal, la photographie donne, quels qu'en soient les montages ou les truquages, une vue objective de l'événement ; elle réchauffe l'indifférence ou accroît le plaisir de chacun, de part et d'autre de l'écriture. Comme toute vision prolongée, elle établit un contact d'intimité entre le lecteur-qui-voit et la réalité-vue ; elle est un mode de transmission idéalement euphorisant . Mais cette performance est le signe même d'une limite. Ne montrant qu'une réalité objective, elle n'est pas qualifiée pour transmettre les convictions violentes, celles qui débordent la réalité elle-même. Elle ne l'est donc même pas, il convient de le redire, pour les événements auxquels le journal est **très favorable**, à cause du grand usage qu'il en fait lorsqu'il n'est qu'indifférent. On peut donc poser *a priori*, mais vérifier plus loin, que la photographie est un mode de spectacularisation secondaire ou second, pour transmettre, d'une part, les oppositions, de l'autre, les adhésions lorsqu'elles sont violentes<sup>5</sup>.

Le troisième degré de spectacularisation, **les paroles**, fait passer du **vu** au **vécu**, des modes iconiques d'expression aux modes actifs, c'est-à-dire aux verbes. Les verbes actualisent plus ou moins l'événement ;

---

5. Les légendes peuvent évidemment modifier le message de la photo et élargir son champ d'utilisation. Mais elles ne peuvent l'empêcher d'être *vue*.

ils tentent de synchroniser le moment où l'événement s'est passé et celui où le lecteur le lit dans le journal. Les plus actualisants (ou synchronisants) sont naturellement les paroles rapportées en direct : « Nous irons ensemble dans la lune », dit K à M. Deferre, est plus **actualisé** que : « K dit à M. Deferre qu'ils iront ensemble dans la lune. » Vient enfin au quatrième degré le **présent actif**. Pour l'être, ce présent doit exprimer l'action en train de se faire à l'exclusion de toute précision chronologique susceptible de rompre sa forme progressive : « K arrive » est plus actualisé que le présent précisé : « K arrive aujourd'hui » ou « K arrive à 11 heures ». L'adverbe d'actualisation comme « maintenant » ou « en ce moment » est une précision limite ; en deçà ou au-delà, serait-ce « dans un instant », le dynamisme de l'actualité se trouve immédiatement ralenti. La grille de spectacularisation est arrêtée à ce quatrième degré. Mais il serait fécond, pour une étude dite de contenu, d'en prolonger plus avant la décroissance, jusqu'au présent précisé, puis à l'imparfait ou au futur<sup>6</sup>, puis au plus-que-parfait... On pourrait également isoler la phrase nominale si fréquemment utilisée en titres aujourd'hui. Titre à tout faire en effet, la phrase nominale alerte le lecteur dans une attente évidée de gestes ; elle le mobilise dans un temps sans spectacle, désactualisé et délocalisé. « K à Paris », ou même « K aujourd'hui à 11 heures à Paris », met en arrêt devant un néant événementiel : il est à 11 heures à Paris, mais où ? comment ? avec qui ? pour quoi faire ?... La phrase nominale donne les trois coups du spectacle, mais n'en fait pas partie. Disons que les quatre degrés de spectacularisation proposés – dessin, photographie, paroles, présent actif – sont assez riches en unités, dans l'événement choisi, pour permettre de sélectionner en fin d'analyse les significations fondamentales de chaque journal et d'enrichir par là le décodage proposé.

Les unités d'information ont donc été abstraites de l'écriture de presse. Comme des idées, ou, plus précisément, des nouvelles, elles deviennent confrontables et quantifiables sans engager ni découper les textes qui les transmettent. La hiérarchie des indices de fréquence, enrichie par celle des indices politiques et spectaculaires, permet de sélectionner les unités d'une catégorie à l'autre et à l'intérieur d'une même catégorie. Si l'on parvient à désigner dans le journal les unités **les plus répétées**, **les plus politisées** et **les plus spectaculaires**, désigne-t-on par là les unités majeures ou dominantes de son information ?

6. Le futur peut signifier le contraire d'une impatience, c'est-à-dire une régression par rapport au présent actif. *Le Figaro* ne s'y trompe pas : le 22 mars, il titre : « Demain à 11 heures [...] M. K sera reçu par le général de Gaulle » ; le 23, jour de l'arrivée, K est déjà là : « Premier tête-à-tête de Gaulle-Khrouchtchev aujourd'hui. » *Il n'arrive pas*, au présent, en gros titre.



Désigne-t-on les unités dont les prédicats sont en mesure d'ordonner dans un journal les trois tendances de presse analysées plus haut, c'est-à-dire de restreindre *son exhaustivité*, d'organiser *sa variété* et de dépasser *son actualité spectaculaire* ? Décante-t-on enfin à travers ces unités, considérées comme majeures, le sens original du journal, le sens destiné à être précisément *retenu* ? Ainsi obtiendrait-on, en respectant l'incohérence systématique d'un journal moderne et son objectivité spectaculaire, une sorte de discours souterrain et persistant qui lui serait propre, une harmonie en quelque sorte posthume, puisque le destin de cette écriture est bien, *tout compte fait*, de mourir au jour le jour.

Les analyses qui suivent tentent de répondre à ces questions. Avant de les entreprendre, il convient de concrétiser par quelques exemples la marche suivie pour découper l'information et organiser les unités obtenues. En recopiant toutes les informations de la première page de *France-Soir*, le jour (24 mars) de l'arrivée de N. Khrouchtchev, on obtient, de gauche à droite et de haut en bas, la liste suivante :

1. Depuis 11 h du matin, le président du Conseil de l'URSS est l'hôte de la capitale.
2. « K » applaudi par la foule aux Champs-Élysées et à l'Étoile.
3. Des groupes scandent « Khrouchtchev ! Vive la paix ! »
4. Au Rond-Point, des étudiants contre-manifestent en criant « Budapest ».
5. Très détendu au déjeuner de l'Élysée, le Premier soviétique a salué de la main les Parisiens massés sur son passage.
6. Au mont Valérien, il s'est recueilli gravement devant le Monument aux morts de la Résistance.
7. De Gaulle l'avait salué ce matin à Orly : « Eh bien, vous voici ! Je puis vous assurer que nous sommes très contents. »
8. Avant de répondre à cette allocution de bienvenue par un discours politique faisant allusion au problème allemand, K avait dit : « Si l'URSS et la France, les deux plus grandes puissances du continent européen, sont d'accord, aucune force agressive ne pourra troubler la paix. »
9. (Photo : image de K et G devant le Lunik.)
10. (Légende du haut) Premiers cadeaux de K à de Gaulle : un Lunik et un Spoutnik en or.
11. (Légende du bas) K souriant remet un « Lunik » en or à de Gaulle sous les yeux d'un interprète.

Les informations de cette page, comme celles du journal entier, c'est-à-dire d'un journal précisément *de masse*, sont adaptées à ce mode de décodage ; en effet, brèves et claires, elles se succèdent et se dispersent dans la page sans autre lien que la grande unité qui les englobe toutes, le grand *sujet* : le voyage de K en France. La première information (§ 1)

annonce l'heure de l'arrivée de K et sa présence à Paris; son contenu événementiel amorce le programme: il peut donc être désigné par le *sujet* ou l'*unité* « Programme ». D'autre part, aucun signe d'écriture ne rapprochant ou n'éloignant le pôle russe du pôle français, l'indice de politisation est décodé « neutre ». Enfin, l'actualisation du verbe ne dépassant pas le niveau du présent précisé (« depuis 11 h [...] »), le degré de spectacularisation n'est pas pris en considération et se trouve réduit à néant. La ligne de décodage obtenue est la suivante: unité « Programme »; politisation « neutre »; spectacularisation « néant ». La deuxième information (§ 2) annonce que K est applaudi aux Champs-Élysées; elle porte sur l'accueil et se décode comme telle: unité « Accueil parisien ». Sa politisation est signalée par un terme de rapprochement entre les deux pôles (applaudi par) et se décode « positif ». Enfin, le degré d'actualisation étant une nominale, l'indice de spectacularisation est réduit à « néant ». La ligne de décodage obtenue est la suivante: unité « Accueil parisien »; politisation « positif »; spectacularisation « néant »... D'information en information, le décodage complet de cette page de *France-Soir* se présente sous la forme suivante:

Unités d'information	Supports de politisation	Indices de politisation	Indices de spectacularisation
1. Programme	néant	neutre	néant
2. Accueil parisien	applaudi par la foule	positif	néant
3. <i>Id.</i>	« Vive la paix »	positif	paroles et présent actif
4. <i>Id.</i>	« Budapest »	négatif	<i>Id.</i>
5. K-l'homme	détendu... massés sur son...	positif	néant
6. <i>Id.</i>	néant	neutre	néant
7. G vers K <sup>7</sup>	« très contents »	positif	paroles
8. La paix	néant	neutre	parole
9. Cadeaux	néant par convention <sup>8</sup>	neutre	photo
10. Cadeaux	néant	neutre	néant
11. Cadeaux	souriant	positif	présent actif

7. G = de Gaulle; G vers K = « de Gaulle s'adresse à Khrouchtchev ».

8. L'image seule est toujours décodée neutre, son orientation étant donnée par la légende. Sa nature intimiste ou euphorisante est comprise dans la neutralité décodée.

Les indices de spectacularisation n'étant destinés qu'aux dernières sélections, les unités de cette page et leurs politisations peuvent se schématiser par ordre décroissant de fréquence de la manière suivante :

Catégories d'unités	Unités positives	Unités négatives	Unités neutres	Total de fréquence	Orientation dominante
1. Accueil parisien	2	1	0	3	+ <sup>9</sup>
2. Cadeaux	1	0	2	3	+
3. K-l'homme	1	0	1	2	+
4. Programme	0	0	1	1	neutre
5. G vers K	1	0	0	1	+
6. La paix	0	0	1	1	neutre
<b>Total</b>	<b>5</b>	<b>1</b>	<b>5</b>	<b>11</b>	

L'ensemble des unités d'information de ce reportage forme un tableau analogue à celui (ci-dessus) qui vient d'être obtenu avec la page de *France-Soir* (cf. *infra*, p. 48-50). Pour confronter les catégories d'unités entre elles, il convient de relativiser les valeurs absolues de ces chiffres par le calcul de quelques indices. Les indices proposés sont au nombre de six. Ils se définissent de la manière suivante :

1. **L'indice de fréquence** d'une catégorie d'unités, dans un groupe donné, est le pourcentage de ses répétitions par rapport aux autres catégories. Dans le tableau de la page de *France-Soir*, considéré comme un groupe autonome de catégories, la fréquence de *l'accueil parisien* est

$$\frac{3 \times 100}{11} = 27 \%$$

2. **L'indice de politisation absolue** d'une catégorie d'unités est, indépendamment de son groupe, le pourcentage de ses unités orientées quelles que soient leurs orientations. Dans l'exemple précédent, *l'accueil parisien* a une politisation absolue de

$$\frac{3 \times 100}{3} = 100 \%$$

9. + = positif; - = négatif.

3. **L'indice de politisation pondérée** d'une catégorie d'unités, dans un groupe donné, est le produit de l'indice de politisation absolue par celui de la fréquence. Cette opération permet de relativiser dans un groupe la politisation d'une catégorie d'unités par rapport aux autres. Dans l'exemple précédent, la politisation pondérée de *l'accueil parisien* est de

$$\frac{27 \times 100}{10\ 000} = 27\ \%^{10}.$$

4. **L'indice d'orientation absolue** d'une catégorie d'unités est, indépendamment de son groupe, le pourcentage des unités qui l'emportent positivement ou négativement dans l'ensemble des unités de la catégorie. Dans l'exemple précédent, l'orientation absolue de *l'accueil parisien* est de

$$\frac{1 \times 100}{3} = 33\ \%,$$

positif. Si le nombre des unités négatives est égal à celui des positives, l'orientation absolue est égale à zéro.

5. **L'indice d'orientation pondérée** d'une catégorie d'unités, dans un groupe donné, est le produit de l'orientation absolue par la fréquence. Dans l'exemple précédent, l'orientation pondérée de *l'accueil parisien* est

$$\frac{27 \times 33}{10\ 000} = 8,91\ \%.$$

6. **L'indice d'engagement**, enfin, précise la dénivellation existant entre la politisation et l'orientation : une catégorie d'unités peut être orientée sous l'effet d'une plus ou moins grande contestation : 10 unités positives, par exemple, n'ont pas le même poids d'orientation si elles sont obtenues par 210 + contre 200 – ou par 21 + contre 11 – ; l'engagement est, pour la première

$$\frac{10 \times 100}{410} ,$$

et pour la seconde

$$\frac{10 \times 100}{32} ;$$

---

10. Dans la page de *France-Soir*, *G vers K* a, comme *l'accueil parisien*, une politisation absolue égale à 100 % ; mais l'indice de fréquence n'étant que de 9 %, la politisation pondérée se trouve ramenée à 9 %.

dans l'exemple précédent, l'engagement pour *l'accueil parisien* est

$$\frac{1 \times 100}{3} = 33 \%$$

Ces six indices forment pour chaque catégorie d'unités un diagramme indiciel dont le schéma, revenant à l'exemple de *l'accueil parisien*, se présente comme suit :

Fréquence	Politisation		Orientation		Engagement
	absolue	pondérée	absolue	pondérée	
27 %	100 %	270‰	33 %+	89,1‰	33 %+

Trois d'entre eux sont considérés comme fondamentaux dans l'analyse comparée des catégories : la fréquence, la politisation pondérée et l'orientation pondérée.

En résumé, on peut faciliter l'emploi de ces indices en leur donnant, sans exclusion d'autres interprétations, des définitions plus qualitatives. On peut par exemple dire que :

- *L'indice de fréquence* est le degré de *verbalisme* d'une catégorie d'unités par rapport aux autres.
- *L'indice de politisation*, absolue ou pondérée, est le degré de *passion politique* mise à discuter une catégorie d'unités par rapport aux autres.
- *L'indice d'orientation* est le degré de *conviction* mise à orienter une catégorie d'unités par rapport aux autres.
- *L'indice d'engagement* est le degré de *dogmatisme* mis à défendre l'orientation d'une catégorie d'unités par rapport aux autres.

En conclusion, enfin, de ce système d'approche, disons que verbalismes, passions politiques, convictions et dogmatismes vont s'affronter dans l'ensemble des informations auxquelles il convient maintenant de se référer.



PARTIE

---

# II

*L'ENSEMBLE  
DES UNITÉS  
D'INFORMATION*





# 4

## *LES RÉSULTATS DU DÉCODAGE*

L'analyse a porté sur sept quotidiens parus pendant les treize jours de la visite: *L'Humanité*, *Le Monde*, *L'Aurore*, *Le Figaro*, *Le Parisien Libéré*, *Paris-Jour* et *France-Soir*, et sur neuf hebdomadaires parus pendant les quatre semaines recouvrant cette période: *Carrefour*, *L'Express*, *France-Observateur*, *Paris-Match*, *France-Dimanche*, *Point de Vue*, *Jour de France*, *Noir et Blanc*, *Elle*. L'impossibilité matérielle de prendre toute la presse imposait un certain choix: écartant la presse provinciale, il convenait de sélectionner, dans la presse du matin et celle du soir, les quotidiens ayant à la fois les tirages les plus importants, les mises en page les plus variées, les tendances politiques les plus opposées. Il convenait également, pour les hebdomadaires, de prendre des journaux de types divers: hebdomadaires d'information générale, magazines à sensation, journaux féminins<sup>1</sup>.

Le décodage de *toutes* les informations contenues dans les journaux désignés permet de relever 69 catégories d'unités comparables à celles qui ont été décodées dans la page de *France-Soir* (cf. *supra*, p. 40). Ces 69 catégories, hiérarchisées par ordre décroissant de fréquence, forment la liste suivante:

Unités d'information	Positives	Négatives	Neutres	Total	Orientation dominante
1. Programme	8	31	648	687	-
2. Décor	4	1	347	352	+
3. K-l'homme	62	18	242	322	+
4. Accueil provincial	79	74	161	314	+
5. Accueil parisien	100	73	140	313	+
6. K-heureux	15	2	286	303	+
7. Gastronomie	1	0	274	275	+
8. Nina	40	2	232	274	+
9. L'accueil des communistes français	23	54	186	263	-
10. Le désarmement et la paix	44	14	200	258	+
11. K-communiste	12	95	126	233	-
12. Les partis et les syndicats français	50	73	105	228	-
13. K-chef de l'URSS	33	17	166	216	+
14. De Gaulle et K	8	4	191	203	+

1. L'analyse terminée, il est regrettable de ne pas avoir *tout* pris; mais il était souvent regrettable, l'analyse non terminée, d'en avoir *tant* pris.

Unités d'information	Positives	Négatives	Neutres	Total	Orientation dominante
15. L'Allemagne	12	74	111	197	–
16. Les cadeaux	5	0	191	196	+
17. La politique franco-russe	62	45	87	194	+
18. Les personnalités politiques et économiques	8	2	180	190	+
19. L'amitié franco-russe	19	3	160	182	+
20. Les journalistes	25	4	153	182	+
21. Les mesures de sécurité	1	1	179	181	0
22. Le chanoine Kir	40	10	129	179	+
23. Le communisme russe	77	44	50	171	+
24. L'industrie et l'économie française	41	8	114	163	+
25. L'URSS se tourne vers la France	86	14	61	161	+
26. La France se tourne vers l'URSS	25	9	117	151	+
27. La politique atomique	35	5	76	116	+
28. Les échanges commerciaux	36	6	69	111	+
29. K-grave	2	0	98	100	+
30. K se tourne vers G	41	7	51	99	+
31. Les enfants K	8	3	86	97	+
32. K-libéral	15	3	78	96	+
33. K-paysan rusé	5	6	80	91	–
34. G se tourne vers K	16	10	60	86	+
35. L'Église	10	42	25	77	–
36. Les échanges culturels	42	0	31	73	+
37. L'attitude des pays étrangers	7	43	16	66	–
38. La couture	2	0	61	63	+
39. Les artistes	6	0	57	63	+
40. K et Nina	24	1	36	61	+
41. La coexistence pacifique	17	9	34	60	+
42. L'Algérie et les problèmes africains	13	1	45	58	+
43. Les costumes soviétiques	1	1	56	58	0
44. Le capitalisme français	15	12	28	55	+

Unités d'information	Positives	Négatives	Neutres	Total	Orientation dominante
45. De Gaulle	10	4	37	51	+
46. La famille K	6	0	43	49	+
47. L'agriculture et l'élevage	5	2	38	45	+
48. Les châteaux	0	0	42	42	0
49. K-mécontent	0	4	37	41	-
50. Les policiers	0	3	34	37	-
51. Les écoles	0	1	36	37	-
52. L'URSS	5	1	29	35	+
53. Nina et M <sup>me</sup> de Gaulle	1	0	34	35	+
54. Les Galeries Lafayette	2	0	33	35	+
55. La France	5	1	27	33	+
56. Derrière le rideau de fer	0	0	33	33	0
57. Les costumes français	0	1	31	32	-
58. L'Opéra	0	0	30	30	0
59. Le maïs	1	0	25	26	+
60. Les exilés en Corse	0	0	24	24	0
61. Les musées	0	0	22	22	0
62. La censure soviétique	1	6	12	19	-
63. Les fonds russes	0	5	12	17	-
64. Les cathédrales	0	2	13	15	-
65. Le mouton	0	0	15	15	0
66. Les savants	2	0	11	13	+
67. Les interprètes	0	0	11	11	0
68. Le Spoutnik	1	0	8	9	+
69. Les hôpitaux <sup>2</sup>	0	0	7	7	0
<b>Total</b>	<b>1215</b>	<b>850</b>	<b>6467</b>	<b>8532</b>	<b>+</b>

2. Les 69 catégories d'unités sont, dans ce décodage, mutuellement exclusives, même si leurs sujets apparaissent comme hiérarchiquement inclusifs dans une perspective différente. Par exemple, l'unité *maïs* est détachée de l'unité *agriculture et élevage* parce que le problème du maïs (ou du mouton) s'est imposé comme un sujet autonome devant l'intérêt que K lui a manifesté. Il en est de même pour la *politique atomique* ou la *coexistence pacifique* face à la *politique franco-russe*, etc. Toute information reconnue comme *sujet* d'unité ne peut être décodée qu'une fois, dans une seule unité.

*LES UNITÉS MAJEURES  
DE L'INFORMATION*

Les 69 catégories de cette liste représentent le décodage de 8532 unités d'information. Le diagramme indiciel de chaque catégorie est constitué par les six indices proposés plus haut : fréquence, politisations absolue et pondérée, orientations absolue et pondérée, et engagement (p. 43). La liste des 69 catégories présente donc six colonnes d'indices ou six échelles dont les variations constituent les éléments sélectifs de base. Dans une analyse dite de contenu et avec un corpus plus important, la conversion de ces différentes échelles en courbes rendrait plus sensible chaque variation d'indices d'une catégorie d'unités à l'autre. Pour ce travail, il est seulement fait état de la moyenne des indices dans chacune d'entre elles : les indices au-dessus de cette moyenne sont considérés comme majeurs et les autres, comme mineurs. De plus, les unités ayant un indice majeur à chacune des trois échelles posées plus haut comme fondamentales (à savoir fréquence, politisation et orientation pondérées), ou, autrement dit, ayant trois indices majeurs fondamentaux, sont les unités majeures du groupe. *Ces unités majeures sont donc en résumé et compte tenu des seuls indices proposés comme fondamentaux (fréquence, politisation et orientation pondérées) les unités répétées, politisées et orientées au-dessus de la moyenne, dans un groupe donné.* Les autres sont progressivement mineures, dans la mesure où elles n'ont que deux, un ou aucun indice majeur fondamental. L'indice d'engagement n'est calculé que pour les unités ayant au moins un indice majeur fondamental.

La liste obtenue fait l'objet d'une première sélection selon la fréquence : les indices majeurs s'arrêtent à la 26<sup>e</sup> catégorie : la France se tourne vers l'URSS. Pour sélectionner les unités majeures de l'ensemble de l'information, on peut considérer ces 26 premières catégories comme un groupe autonome et y calculer les moyennes des indices des cinq échelles suivantes : politisations et orientations (absolues et pondérées) puis engagement<sup>1</sup>. Calculs faits, unités et indices majeurs en gras italique dans chaque échelle, on obtient le tableau suivant :

---

1. Pour allonger la liste des unités majeures, la moyenne des indices de fréquence n'est pas refaite dans ce groupe : tous les indices y sont considérés comme majeurs.

Unités d'information	Fréquence	Politisation		Orientation		Engagement
		absolue	pondérée	absolue	pondérée	
	%	%	‰	%	‰	%
Moyennes :	2,84	26,2	6,69	11,91	2,89	55
1. Programme	<b>8,05</b>	5,6	4,5	3,3-	2,64-	
2. Décor	<b>4,01</b>	1,4	0,5	0,8+	0,34+	
3. <b>K-l'homme</b>	<b>3,7</b>	24,8	<b>9,2</b>	<b>13,6+</b>	<b>5,03+</b>	54+
4. Accueil provincial	<b>3,6</b>	<b>48,7</b>	<b>17,5</b>	1,5+	0,55+	3+
5. <b>Accueil parisien</b>	<b>3,6</b>	<b>55</b>	<b>19,8</b>	8,5+	<b>3,08+</b>	15+
6. K-heureux	<b>3,5</b>	6,2	2,1	4,8+	1,70+	
7. Gastronomie	<b>3,2</b>	0,3	0,1	0,3+	0,1+	
8. Nina	<b>3,2</b>	15	4,8	<b>13,5+</b>	<b>4,32+</b>	<b>90+</b>
9. <b>Les communistes français</b>	<b>3,08</b>	22,8	<b>7,0</b>	<b>18,2-</b>	<b>5,60-</b>	<b>79-</b>
10. <b>Le désarmement et la paix</b>	<b>3,02</b>	22,4	<b>6,7</b>	11,5+	<b>3,47+</b>	51+
11. Les partis et les syndicats français	2,6	<b>53,9</b>	<b>14</b>	10-	2,60-	18-
12. <b>K-communiste</b>	2,6	<b>43</b>	<b>11,1</b>	<b>33,3-</b>	<b>8,65-</b>	<b>78-</b>
13. K-chef de l'URSS	2,5	23,1	5,7	7,4+	1,84+	
14. Khrouchtchev-de Gaulle	2,3	5,9	1,3	1,9+	0,43+	
15. <b>L'Allemagne</b>	2,3	<b>43,6</b>	<b>10</b>	<b>31,3-</b>	<b>7,19-</b>	<b>71-</b>
16. Les cadeaux	2,2	2,5	0,5	2,5+	0,55+	
17. La politique franco-russe	2,2	<b>55,7</b>	<b>12,2</b>	8,7+	1,91+	15+
18. Les personnalités politiques et économiques	2,2	5,2	1,1	3,1+	0,68+	
19. Les mesures de sécurité	2,1	1,1	0,2	0	0	
20. L'amitié franco-russe	2	12,2	2,4	8,8+	1,77+	
21. Les journalistes	2	15,4	3	11,9+	2,39+	
22. <b>Le communisme russe</b>	2	<b>70,7</b>	<b>14</b>	<b>19,2+</b>	<b>3,84+</b>	27+
23. Kir	1,9	<b>29,4</b>	5,5	<b>17,6+</b>	<b>3,34+</b>	<b>59+</b>
24. L'industrie et l'économie française	1,9	<b>30</b>	5,7	<b>20,1+</b>	<b>3,81+</b>	<b>66+</b>
25. <b>L'URSS vers la France</b>	1,8	<b>60,9</b>	<b>10,9</b>	<b>43,9+</b>	<b>7,9+</b>	<b>71+</b>
26. La France vers l'URSS	1,4	<b>22,5</b>	3,1	10,5+	1,4+	44+

## L'ENSEMBLE DE LA LISTE

Avant d'isoler les unités majeures de ce groupe, il convient de considérer un instant son mouvement général et celui de la liste complète qui précède.

Les deux premières unités annoncent *le programme* et décrivent *le décor*. Elles occupent à elles seules le huitième de l'information. Dans toute la presse, cette complaisance (fréquence très forte) à l'égard du déroulement des faits, compense un certain détachement politique (politisation très faible) doublé d'une certaine mauvaise humeur (orientation faiblement négative de l'unité la plus répétée de l'information). La presse semble avoir fait contre mauvaise fortune bon cœur dans l'ensemble de son spectacle.

Les 8 premières unités, représentant le tiers de l'information, confirment et précisent le spectacle. Celui-ci s'organise peu à peu et devient même captivant puisque la positivité finit par l'emporter (44 catégories positives contre 15 négatives ; 1215 unités positives contre 850 négatives). *K-l'homme*, *K-heureux* et *Nina* ont tenu « positivement » la scène : *K-l'homme* l'a emporté sur *K-communiste* ou *K-chef d'État* ; *K-heureux* l'a emporté sur *K-grave*, *K-mécontent* ou *K-rusé*. En somme, une euphorie de bon aloi centrée sur l'aspect humain des personnages. *Nina*, en tête des personnalités, contribue par sa présence, à laquelle la presse a été unanimement favorable, à renforcer l'aspect bonhomme de K, surtout si on ajoute les 61 unités sur le couple *K-Nina* (40). Somme toute, K, Nina et les Français étaient assez contents d'être ensemble. K aurait été vu différemment, pour s'en tenir à l'interprétation des chiffres bruts, si *K-G* l'avait emporté ou si *les personnalités politiques* avaient tenu le devant de la scène. Mais il n'est rien : K humain et bien marié l'emporte sur les unités où son rang, ses discours et ses collaborateurs apparaissent. Il occupe à lui seul plus du dixième de l'information. Le président de l'URSS a été en France sinon un homme heureux (orientations positives faibles), du moins un homme doué de présence et un convive bien nourri.

Car la *gastronomie* arrive avant les unités politiques, économiques et culturelles. Même si les repas n'ont pas été spectaculairement mijotés avec amour (positivité extrêmement faible), le fait que *K-l'homme* et *K-heureux* soit toujours là pour leur faire honneur suffit à donner du relief à cette unité. K « mange », « déguste » et « boit » à longueur de déplacements. Les « dîners » et les « réceptions » articulent le plus clair du temps officiel. Il a dit « n'être pas venu en touriste »<sup>2</sup> et certains journaux l'ont répété dans l'espoir de couper l'appétit général : mais ce fut peine perdue. Patriotiquement, chaque menu cumula les spécialités d'une demi-douzaine de provinces françaises ; chaque lecteur eut le loisir de faire des rêves de grandeur devant l'homme soviétique attablé, séduit, repu, dodelinant et chantant parfois, et cherchant enfin un peu partout « un petit coin bien tranquille », « pour attendre la conférence au sommet » ; prêt en somme à jeter le Kremlin dans la Volga pour nos plats de lentilles. Pierre le Grand est un des barbares des manuels de l'histoire de France, parce qu'il consommait des substances apatrides comme l'oignon ou le quignon de pain en tordant les petites cuillers : rien de tel chez K, qui fait preuve de goût et même d'engouement tricolores. C'est devant le Champagne

2. Les citations évoquées pour renforcer le sens des unités dégagées sont des mots ou des expressions répétés dans presque tous les journaux.



que K, dont on s'est plu pourtant à décrire le naturel vantard, a été une fois modeste: il a dit qu'en hommage à la France, un vin russe avait été baptisé Champagne. En dépit d'une allusion masochiste à la « contrefaçon », cette unité a fait son chemin dans la presse et a permis à chacun de prendre connaissance d'un grand moment d'humilité soviétique. L'utile et la grandeur ont fusionné dans ces instants de grâce où le « redoutable K » digérait français. C'est une euphorie vieille comme l'histoire que cette euphorie digestive sur laquelle misa Priam lorsqu'il attendit la fin du repas d'Achille pour réclamer le corps de son fils; c'est la seule qui permette de parler beaucoup en restant au-dessus ou au-dessous des idées claires, c'est-à-dire ici des convictions politiques.

Les convictions politiques sont en effet transmises avec des prises de position très modérées lorsqu'elles sont éloignées des points litigieux de la Rencontre. *Les partis et les syndicats français* en négatif et la *politique franco-russe* en positif, par exemple, sont des unités singulières: les deux indices de politisation sont majeurs et ceux d'orientation mineurs. La presse a donc développé avec passion les « oui » et les « non » sans opter clairement pour les uns ou les autres; elle les a doublement politisés (indices absolus et pondérés également majeurs) et doublement frustrés de prise de position; autrement dit, elle a fait exactement beaucoup de bruit pour rien. Dans ce groupe de 26 unités sélectionnées, peu d'entre elles, sauf *l'accueil parisien*, accusent une aussi claire et aussi percutante dénivellation. De toute manière, la presse semble n'avoir cherché ni la concorde ni la discorde; elle n'a pas ravivé les vieilles rancunes sur la censure, le terrorisme ou la bureaucratie soviétiques aux indices très pauvres. Il semble que le plus général et le moins discordant l'aient emporté sur le plus précis et le plus discuté, le plus spectaculaire sur le plus problématique. Même de Gaulle, interlocuteur privilégié de K, disparaît pratiquement de la scène. K et G ne se rencontrent que 203 fois, dont 70 en photos. Leurs entretiens répétés « secrets » le sont restés. Ils se sont plus montrés qu'expliqués; on les a plus vus qu'entendus.

Dans ce spectacle, la raison encore une fois assume des sentiments que le cœur ne reconnaît pas, ou inversement, le cœur éprouve des sentiments que la raison ne reconnaît pas. *L'amitié franco-russe* et *les cadeaux* existent avec une certaine importance puisqu'ils sont sélectionnés par leurs répétitions sur cette liste. Mais cette importance se révèle plus souvent verbale qu'intensément ressentie puisque ces deux unités, en dépit de leur prestige affectif naturel, ont une positivité de politisation et d'orientation extrêmement faible. Dans l'ensemble de l'information, la positivité l'emporte, comme on l'a vu, dans la plupart des unités, mais les prises de position sont plus violentes lorsqu'elles sont

négatives. C'est en effet avec les unités négatives comme *les communistes français*, *K-communiste* ou *l'Allemagne* que l'orientation pondérée atteint des pourcentages maxima. Ces trois unités conduisent au groupe des unités majeures qu'il convient maintenant d'envisager.

Le groupe de 26 catégories sélectionnées par la fréquence (p. 53) comprend 8 catégories d'unités majeures : 3, 5, 9, 10, 12, 15, 22, 25. Quatre d'entre elles, les quatre dernières, sont même doublement majeures puisque leur diagramme indiciel est non seulement majeur aux niveaux pondérés requis, mais encore aux niveaux absolus. L'ensemble de l'information décodée est donc dominé par 8 unités que l'on peut isoler dans l'ordre décroissant de fréquence suivant, les indices majeurs restant en gras italique :

Unités d'information	Fréquence %	Politisation		Orientation		Engagement %
		absolue %	pondérée ‰	absolue %	pondérée ‰	
3. K-l'homme	<b>3,7</b>	24,8	<b>9,2</b>	<b>13,6+</b>	<b>5,03+</b>	54+
5. Accueil parisien	<b>3,6</b>	<b>55</b>	<b>19,8</b>	8,5+	<b>3,08+</b>	15+
9. Les communistes français	<b>3,08</b>	22,8	<b>7,05</b>	<b>18,2-</b>	<b>5,60-</b>	<b>79-</b>
10. Le désarmement et la paix	<b>3,02</b>	22,4	<b>6,76</b>	11,5+	<b>3,47+</b>	51+
12. K-communiste	2,6	<b>43</b>	<b>11,1</b>	<b>33,3-</b>	<b>8,65-</b>	<b>78-</b>
15. L'Allemagne	2,3	<b>43,6</b>	<b>10</b>	<b>31,3-</b>	<b>7,19-</b>	<b>71-</b>
22. Le communisme russe	2	<b>70,7</b>	<b>14</b>	<b>19,2+</b>	<b>3,84+</b>	27+
25. L'URSS se tourne vers la France	1,8	<b>60,9</b>	<b>10,9</b>	<b>43,9+</b>	<b>7,9 +</b>	<b>71+</b>

Cinq de ces catégories sont positives et trois négatives. La priorité du positif sur le négatif, dégagée au niveau de l'information générale, persiste et prend son sens dans ce groupe d'unités majeures : les Français, et spécialement les Parisiens, ont été chaleureux vis-à-vis de K parce qu'ils ont vu en lui *l'homme* susceptible de contribuer à *la paix et au désarmement* : seuls *les communistes français* commencent en tête de liste à faire une ombre au tableau. Très vite, en effet, les premières unités dépassées, l'euphorie générale s'amortit et la positivité se nuance. Mieux encore que précédemment, une différence nette s'impose entre les orientations positives et négatives : la presse a une prise de position et un coefficient d'engagement plus élevés lorsqu'elle réfute que lorsqu'elle adhère ; elle est plus convaincue et plus dogmatique pour réfuter *K-communiste* que pour accepter *K-l'homme* ; elle n'interrompt pas, au contraire, son monologue ronronnant sur *la paix et le désarmement* (orientation moyenne, engagement moyen), mais elle considère comme rigoureusement stérile le dialogue sur *l'Allemagne* (forte orientation et

fort engagement). Enfin, *le communisme russe* semble jouir à distance si l'on peut dire (faiblesse du coefficient d'engagement<sup>3</sup>), d'une certaine faveur, mais en revanche sur place, *les communistes français* sont attaqués sans répit et catégoriquement : le degré de dogmatisme de cette unité (son indice d'engagement) est en effet relativement plus élevé que celui de la conviction politique (son indice d'orientation pondérée). Au contraire du *communisme russe*, la presse a réfuté cette unité avec plus de dogmatisme que de conviction.

Les quatre dernières unités sont donc doublement majeures puisque tous leurs indices le sont. La presse les a informées avec des orientations particulièrement passionnées, convaincues et dogmatiques (sauf, sur ce dernier point, pour *le communisme russe*). Elle a fait montre d'une harmonie de transmission dont il importe de préciser la portée. Plus les indices sont élevés, plus ils sont représentatifs (c'est la logique même du système) de l'ensemble des journaux, quelles que soient leurs opinions : sur *l'Allemagne*, par exemple, la presse a été unanime, et avec des arguments diamétralement opposés, à juger le problème insoluble. Sur l'opposition entre *K-communiste-négatif* et *le communisme russe-positif*, il serait normal à bien des titres de pressentir que la positivité du communisme russe est due à l'apport massif de *L'Humanité*, tandis que la négativité de *K-communiste* serait plutôt imposée par l'apport massif du *Figaro*. Mais ce pressentiment ne relèverait que d'une trop grande évidence s'il n'allait pas plus loin, c'est-à-dire s'il n'accordait pas à ces indices majeurs un crédit plus général : *le communisme russe-positif* atteste que l'ensemble de la presse d'opposition n'a pas fait le poids devant *L'Humanité*. Autrement dit, *la positivité sur le communisme russe l'emporte au niveau du quantitatif global, parce qu'il existe dans tous les journaux, y compris les opposants, une positivité spécifique susceptible de contribuer à la positivité générale de cette catégorie*. En fait, la puissance atomique de « ce grand pays » n'a pas peu contribué à positiviser, peut-être pour la première fois dans la presse française, le régime qui l'a créée. De même, et inversement, l'orientation violemment négative de *K-communiste* n'est pas due à la seule presse d'opposition. Dans *L'Humanité*, pourtant très explicitement favorable à *K-communiste*, il existe une sorte de négativité susceptible de contribuer à la négativité générale de cette

---

3. La faiblesse du coefficient d'engagement, comme celle de *l'accueil parisien* dans cette liste, ou comme celle des unités sur la politique analysées plus haut, est toujours le signe d'un grand bruit pour peu d'effets, ou d'une prise de position – à la lettre – discutable.

catégorie. À l'instar de la monade leibnizienne, face aux petites qui la comblent, une structure de tendances décelée au niveau des grands ensembles d'informations peut s'enrichir ou se nuancer au niveau du journal mais non disparaître.

Le cas de la huitième et dernière catégorie, doublement majeure, *l'URSS se tourne vers la France*, est exemplaire. Elle a les plus forts indices d'orientation positive absolue et pondérée de toute l'information. Cet enthousiasme ne peut qu'être complémentaire de la tiédeur suscitée par l'unité suivante : *la France se tourne vers l'URSS*. On peut même rapprocher l'un et l'autre de ceux qu'ont suscités deux catégories placées dans la suite de la liste : *K se tourne vers G* et *G se tourne vers K*. Ces deux couples d'unités, désignant les élans fraternels de l'un des partenaires vers l'autre, témoignent d'une commune absence de réciprocité : l'URSS se tourne vers la France, l'évoque et la chante beaucoup plus souvent que la France ne se tourne vers la Russie, l'évoque et la chante. K évoque et complimente G beaucoup plus souvent que G n'évoque et ne complimente K. De plus, ces évocations respectives ont des indices d'orientation et d'engagement beaucoup plus élevés dans la direction Est-Ouest que dans la direction contraire. Il semble qu'un égocentrisme assez voluptueux ait contribué à la formation de cette brise sibérienne : la France et son président inventorient les hommages de l'URSS et du sien sans se soucier de reconnaître à l'excès leurs propres efforts de séduction. La France sait *rosir* de plaisir devant les hommages du redoutable communiste, mais ne pas céder puisque, en tout refus tout honneur, sa négativité politique est nette.

En résumé, deux tendances déjà pressenties se confirment : la presse adhère à tous les éléments marginaux ou abstraitement humains et idéalisés de la rencontre, mais réfute énergiquement les terrains précis d'entente. La presse semble transmettre plus abondamment les éléments d'adhésion, même tièdes, que les éléments d'opposition, même violents. Une positivité de surface semble se développer aux dépens de la négativité de fond, un « oui » du bout des lèvres aux dépens du « non » du fond du cœur.

#### QUELQUES UNITÉS MINEURES

Dans l'ensemble de ce groupe et de la liste entière qui précède (p. 48-50), les unités mineures prennent entre elles certains reliefs. On a vu que *la politique franco-russe* et *les partis et les syndicats* (p. 55) perdaient en cours de transmission leur poids d'orientation : les degrés de conviction et de dogmatisme (orientation pondérée et engagement)

se sont affaiblis dans ces deux unités jusqu'à atteindre les plus faibles pourcentages du groupe. Alors que leurs indices de politisation, positifs pour la première unité et négatifs pour la seconde, témoignaient de passions politiques très marquées (indices de politisation parmi les plus élevés), leurs indices d'orientation se sont progressivement amortis, comme si la presse avait perdu en cours de route, là sa foi positive, ici sa foi négative.

Inversement, il y a des unités où les indices d'orientation et d'engagement sont relativement plus élevés que les indices de politisation. Ce sont celles où une prise de position à la fois convaincue (orientation forte) et dogmatique (engagement fort) s'imposent sans discussion ou sans passion politique (politisation faible). Ces orientations recouvrent dès lors diverses réalités que les indices peuvent dévoiler : il y a les unités comme celles de *Nina* où l'absence totale de passion politique (indices mineurs à la politisation absolue et pondérée) est l'expression d'une absence de mobile politique : la positivité s'y développe avec des arguments dépassionnalisés ou incontestables. Inversement, il y a des unités comme celles de *Kir* où la prise de position positive est également convaincue et dogmatique (orientation et engagement au-dessus de la moyenne), mais où les indices de politisation ne sont pas uniformément mineurs : lorsque la politisation absolue majeure est pondérée par la fréquence jusqu'à devenir mineure, comme c'est le cas dans cette unité, la presse semble avoir étouffé des controverses réelles et abondantes (puisque la politisation absolue est majeure) non pas en s'abstenant de prendre parti quand elle les aborde (puisque l'orientation et l'engagement sont majeurs), mais en les abordant relativement peu. Dans ces cas, la position convaincue et dogmatique apparaît comme contractée ou barrée par une gêne souterraine.

Ces derniers cas encouragent à envisager d'autres sélections. Il y a par exemple les unités où précisément les indices absolus (politisation et orientation) sont forts et les indices pondérés (politisation et orientation) faibles. Autrement dit, il y a des unités peu répétées que la presse a politisées ou orientées au maximum. Par exemple, *les échanges culturels-positifs* et *l'attitude des pays étrangers-négatifs* sont celles où la passion des controverses et la fureur d'orientation atteignent des maxima dans l'ensemble de l'information. La presse a fait l'unanimité pour les politiser et pour les orienter dans la même direction. La rareté de leur débit atteste qu'elles ne véhiculent pas un poids dominant d'information, mais leur harmonie informante est suffisamment majeure pour que, tel un filon, on soit tenté d'en suivre la trace. La presse a été unanime sur la nécessité d'établir entre la France et l'URSS des échanges culturels. Le culturel est un domaine où la France

a un rôle prépondérant à jouer, comme seuls les Français savent le dire. Même si quelques profits « culturels », en matière de science spatiale (par exemple), pouvaient être prosaïquement tirés de ces échanges, même si quelques pertes « culturelles », en matière de science politique (par exemple), pouvaient être redoutées, tous, « pro » et « anti »-communistes, se croisent victorieusement sur le culturel. C'est héréditaire : le Français est patriote et invincible sur le singulier de la chose. Parler « culture », c'est parler français ; échanger de la culture, c'est semer du français, c'est agrandir la France.

*L'attitude des pays étrangers* est au contraire une unité négative dont la fortune est due à l'apport exclusif des quotidiens. Ces derniers semblent avoir trouvé en elle une voie d'expression commune à leurs diverses oppositions. Ils témoignent, grâce à elle, de leur volonté de ne pas s'éloigner de l'OTAN, de prouver aux Français qu'au-delà de cette rencontre festoyante à deux, le problème de fond est, ou n'est pas (selon les vœux), réglé puisqu'il doit se régler à plusieurs. L'unanimité de cette orientation confirme sans doute l'opinion générale qu'il ne peut y avoir aujourd'hui de conflits ou d'accords politiques à deux. Mais elle confirme peut-être et en même temps un besoin plus technique de renforcer une négativité dont l'aspect *fondamental* est apparu plus haut comme déséquilibré ou étouffé par la positivité répandue sur l'ensemble de l'information. La « Revue de presse étrangère » où sont rapportés les propos de Bonn, Londres ou Washington, contribue à renforcer avec un égal bonheur, dans chaque journal, les prises de position les plus opposées. Autant dire qu'il y a peut-être au cœur de l'écriture des quotidiens (puisque'ils sont seuls mis en cause) une sorte de détresse : dans leur impatience de dire *tout* et *vite*<sup>4</sup>, ils craignent peut-être de ne pas dire assez et, surtout, de ne pas *s'opposer* assez. À l'image de ces conflits insolubles, où le recours à l'arbitre s'impose, les quotidiens demandent à l'étranger de consacrer leurs refus et éventuellement leurs adhésions.

L'analyse des informations pourrait être prolongée d'une échelle d'indices à l'autre, sur toutes les unités. Elle pourrait limiter et définir les significations les plus générales et les plus rémanentes de l'ensemble des journaux décodés. Mais le dessein étant ici de se rapprocher au plus vite de l'écriture du journal, l'analyse de l'ensemble le cède à celle du détail, en regroupant sans plus attendre les unités d'information par thèmes et par séries de journaux.

---

4. Cf. tendances générales de la presse, *supra*, p. 7 à 13.

# 6

## *LES THÈMES D'INFORMATION QUOTIDIENS ET HEBDOMADAIRES*

Les 69 catégories d'unités d'information ont été réparties en six grands thèmes dont la composition repose sur l'affinité des sujets entre eux. **Sujet** de sujet ou **unité** de plusieurs unités d'information, chacun d'entre eux n'est pas destiné à introduire une analyse thématique des contenus, mais seulement à faciliter, comme les unités qu'ils rassemblent, la mise en place de l'analyse de leurs diverses répartitions. Les unités décodées dans les quotidiens et dans les hebdomadaires se hiérarchisent pour les six thèmes de la manière suivante :

	Quotidiens	Hebdomadaires
<b>– 1<sup>er</sup> thème : Le Tour de France</b>		
<i>Unités</i>		
Le programme	645	42
Le décor	320	32
L'accueil provincial	298	16
L'accueil parisien	266	47
L'accueil des communistes français	234	29
Les mesures de sécurité	160	21
Les costumes soviétiques	56	2
Les costumes français	31	2
Total	2010 dont 185 + et 197 –	191 dont 31 + et 39 –
Indice de fréquence	28 %	15 %
<b>– 2<sup>e</sup> thème : Khrouchtchev-de Gaulle</b>		
<i>Unités</i>		
K-heureux	258	45
K-l'homme	252	70
K-communiste	187	46
K-chef de gouvernement	175	41
K-G	164	39
K-libéral	85	11
K s'adresse à G	83	16
K-grave	78	22
K-paysan et rusé	68	23
G s'adresse à K	60	26
K-mécontent	35	6
G	33	18
Total	1478 dont 167 + et 117 –	363 dont 53 + et 53 –
Indice de fréquence	20 %	28 %



	Quotidiens	Hebdomadaires
<b>– 3<sup>e</sup> thème : Problèmes politiques</b>		
<i>Unités</i>		
Le désarmement et la paix	241	17
Les partis et les syndicats français	201	27
L'Allemagne	179	18
La politique franco-russe	167	27
Le communisme russe	120	51
La politique atomique	109	7
Attitude des pays étrangers	66	0
L'Église	59	18
L'Algérie et les problèmes africains	53	5
La coexistence pacifique	49	11
Le capitalisme français	38	17
Derrière le rideau de fer	23	10
Les exilés en Corse	18	6
La censure soviétique	11	8
Total	1334 dont 308 – et 298 +	222 dont 45 + et 60 –
Indice de fréquence	18%	17%
<b>– 4<sup>e</sup> thème : L'entourage</b>		
<i>Unités</i>		
Nina	206	68
Les journalistes	170	12
Politiques et économistes	161	29
Kir	156	23
Les enfants K	84	13
K et Nina	38	23
Les policiers	36	1
La famille K	35	14
Nina et M <sup>me</sup> de G	32	3
Les artistes	20	43
Les savants	13	0
Les interprètes	10	1
Total	961 dont 120 + et 21 –	230 dont 40 + et 4 –
Indice de fréquence	13%	18%

	Quotidiens	Hebdomadaires
<b>– 5<sup>e</sup> thème : Affinités « naturelles » des deux pays</b>		
<i>Unités</i>		
L'amitié franco-russe	167	15
L'URSS se tourne vers la France	140	21
Industrie et économie françaises	137	26
Échanges commerciaux	99	12
Échanges culturels	68	5
La France se tourne vers l'URSS	60	91
Agriculture et élevage	44	1
La France	20	13
L'URSS	18	17
Les fonds russes	15	17
Le Spoutnik	9	0
Total	777 dont 217 + et 27 –	203 dont 48 + et 21 –
Indice de fréquence	10%	16%
<b>– 6<sup>e</sup> thème : Les relais</b>		
<i>Unités</i>		
La gastronomie	257	18
Les cadeaux	191	5
Les châteaux	40	2
La couture	37	26
Les écoles	37	0
L'Opéra	30	0
Les Galeries Lafayette	29	6
Le maïs	22	4
Les musées	20	2
Les cathédrales	13	2
Le mouton	13	2
Les hôpitaux	7	0
Total	696 dont 5 + et 2 –	67 dont 5 + et 1 –
Indice de fréquence	9%	5%
TOTAL <sup>1</sup>	7256 dont 992 + et 672 –	1276 dont 223 + et 178 –

1. L'analyse n'étant pas thématique, l'organisation de ces thèmes a été plus empirique qu'idéologique. Le projet n'étant pas ici d'étudier directement chacun de ces groupes, mais les indices majeurs de leurs unités, ces dernières sont nécessairement confrontables et confrontées à leurs niveaux absolus, quel que soit leur encadrement thématique.

Chacun de ces six thèmes peut se résumer par un diagramme indiciel analogue à ceux qui ont été obtenus pour chaque catégorie d'unités (p. 52-53). Les diagrammes, hiérarchisés par ordre de fréquence dans chaque série et leurs indices majeurs (indices au-dessus de la moyenne dans chaque échelle), toujours en gras italique, on obtient les tableaux suivants :

Série des quotidiens						
Unités d'information	Fréquence	Politisation		Orientation		Engagement
		absolue	pondérée	absolue	pondérée	
	%	%	‰	%	‰	%
Moyennes :	16,5	21,6	37,2	6,5	7,9	33,4
1. Le Tour	<b>28</b>	19	<b>53,2</b>	0,59-	1,6-	3-
2. K-G	<b>20</b>	19	<b>38</b>	3,4+	6,8+	17,8+
3. Problèmes politiques	<b>18</b>	<b>45</b>	<b>81</b>	0,7-	1,3-	1,6-
4. Entourage	13	14,6	18,9	<b>10,3+</b>	13,3+	<b>70+</b>
5. Affinités « naturelles »	10	<b>31,4</b>	31,4	<b>24,4+</b>	<b>24,4+</b>	<b>77+</b>
6. Relais	9	1	0,9	0,4	0,3+	<b>33+</b>

  

Série des hebdomadaires						
Unités d'information	Fréquence	Politisation		Orientation		Engagement
		absolue	pondérée	absolue	pondérée	
	%	%	‰	%	‰	%
Moyennes :	16,5	29,3	51,7	7,8	11,7	36
1. K-G	<b>28</b>	<b>29,2</b>	<b>81,7</b>	0	0	0
2. Entourage	<b>18</b>	19	34,2	<b>15,6+</b>	<b>28+</b>	<b>81+</b>
3. Problèmes politiques	<b>17</b>	<b>47,2</b>	<b>80,2</b>	6,7-	<b>11,6-</b>	14-
4. Affinités « naturelles »	<b>16</b>	<b>33,9</b>	<b>54,2</b>	<b>13,3+</b>	<b>21,2+</b>	<b>39+</b>
5. Le Tour	15	<b>36,6</b>	<b>54,9</b>	4,1-	6,1-	11,1-
6. Relais	5	10,4	5,2	7,4+	3,7+	<b>71+</b>

De l'une à l'autre série, les diagrammes indiciels expriment des divergences et des analogies dans l'art de transmettre les faits. Les hiérarchies des indices de fréquence s'opposent entre elles puisque l'une commence par où l'autre se termine, c'est-à-dire par *le Tour*. Bien que les deux pivotent autour d'un même noyau central sur *les problèmes politiques* (troisième position dans les deux listes), les reportages qu'elles transmettent tournent en sens contraire : les quotidiens, commençant par *le Tour*, obéissent aux règles d'un mouvement à grand spectacle ; ils ordonnent les éléments du voyage d'une escale à l'autre et non entre les deux ; ils évitent en cours d'écriture ces articulations de freinage que sont en général les éléments de réflexion ou les motivations de l'événement rapporté. Les motivations politiques évitent en effet de s'orienter trop *visiblement* dans une direction puisque *les problèmes politiques*,

aux indices de politisation *majeurs*, ont des indices d'orientation et d'engagement très faibles; quant aux motivations économiques et affectives qui font l'objet des *affinités «naturelles»*, elles ont au contraire été orientées avec un engagement catégorique (indices fortement majeurs) mais avec une passion politique si modérée (indice de politisation pondérée mineur) que le cours du spectacle ne pouvait pas en être perturbé; le quotidien semble les avoir utilisées comme des éléments discrets (fréquences faibles) de lubrification plutôt que comme des éléments moteurs d'orientation. Avec les hebdomadaires, *Khrouchtchev-de Gaulle* ainsi que *l'entourage* arrivent en tête. Ils proposent une information moins dynamisée, puisque *le Tour* est mineur, mais plus personnalisée et subjectivée. Les motivations des faits semblent se développer à l'intérieur même des personnages et devenir ainsi plus homogènes et plus percutantes puisque *les problèmes politiques* et *les affinités «naturelles»* sont les seuls thèmes des deux séries à avoir leurs trois indices fondamentaux (fréquence, politisation pondérée et orientation pondérée) majeurs. Ces divergences du quotidien à l'hebdomadaire apparaissent dans l'ensemble du reportage, comme des signes non pas d'opposition, mais de complémentarité. Elles tendraient à se répartir les normes d'un récit total: l'une monopolise, en pleine recherche de vitesse et fuite des temps morts, la chronologie spectaculairement vécue de l'action; l'autre, en quête de psychologie humaine et de vies intérieures, monopolise la stabilité réflexive des raisons psychologiques ou politiques de l'action.

Ces divergences fondamentales peuvent être vérifiées dans l'emploi que chaque série fait de la photographie. *Paris-Match* et *Paris-Jour* sont les journaux qui ont les plus forts pourcentages de surface photographiée. Les considérant, si l'on veut bien, comme représentants de leur série dans l'art d'utiliser la pellicule, on peut confronter les légendes que l'un et l'autre donnent à une même photographie. Prenons par exemple celle de la famille Khrouchtchev au complet. Par son contenu, cette photographie est destinée à l'hebdomadaire. Les signes ralentisseurs s'y accumulent: personnages assis, sédentarité d'album de famille, dynamisation impossible par montage. Le quotidien *Paris-Jour*, face à ces obstacles, commence par situer les personnages en leur épinglant sur le corps des cartes de visite portant leur nom. Ces carrés blancs remplissent, entre autres, deux fonctions: d'un côté, ils réduisent le mystère des personnages en désacralisant la pureté muette de leur attitude; de l'autre, ils relativisent leurs existences, en rendant sensibles les liens de parenté qui les unissent; ils empêchent par là de les immobiliser et même de les momifier séparément. Enfin la légende complète cet effort de mobilisation par un raccourci *filmogène* dont les quotidiens ont le secret: «Tous ces Khrouchtchev seront demain à Paris.»

Ainsi ces personnages assis deviennent soudain ambulants; ils sont **à la fois** assis et en marche, puisqu'ils arriveront demain<sup>2</sup>. Dans *Paris-Match*, les mêmes sont arrivés; ils sont assis au point de ne plus pouvoir repartir; guidé par la légende, le regard s'assoupit sur eux comme au terme d'un long trajet: « Inconnus il y a 6 mois, voici les K. Le monde ignorant tout de leur intimité, c'est notre photographe [...] (ci-dessus tenant la photo) qui le premier a réalisé pour l'Occident cette photo qui a fait le tour du monde. Ces inconnus ont commencé d'entrer dans notre mythologie quotidienne. » Cette famille a perdu ici les cartes de visite du quotidien. Elle se présente comme un portrait. La légende opère un double repli sur le moment photographié: un repli spatial avec « leur intimité » et temporel avec « Inconnus il y a 6 mois, voici les K ». L'espace et le temps convergent dans l'instant photographié et mobilisent l'attention sur son épaisseur psychologique, au point de la faire déborder oniriquement sur l'éternité. Quelques mots mettent sur la voie, la voie du mystère: « Inconnus il y a 6 mois [...] »; celle de l'espace: « elle a fait le tour du monde »; celle de la légende: « mythologie quotidienne ». La pensée reste en arrêt devant cette famille connue-inconnue, intime-spatiale, lointaine-présente, rêvée-réelle; c'est bien le terminus de l'action. L'hebdomadaire y arrive d'instinct, et quel que soit l'obstacle, c'est-à-dire la vie même ou le mouvement du sujet photographié; ainsi celui de Nina faisant ici le nœud de cravate de K. L'hebdomadaire, d'un trait de légende, arrête l'élan de ce geste, ou suspend son vol: « Depuis 36 ans, elle arrange ses cravates et veille sur sa santé. » Non seulement le lecteur-spectateur est immobilisé sur le geste mais il s'y éternise, car si Nina arrange les cravates de K depuis 36 ans, c'est qu'elle les lui arrange depuis **toujours**. L'éternel quotidien l'emporte sur le devenir quotidien. Il en fige les instants. La photo dite « vivante » ou « d'actualité », par ailleurs **également** recherchée par les hebdomadaires et par les quotidiens, se trouve ainsi enrichie d'une sorte de double dimension ou de double emploi: le quotidien en pulvérise les instants en accélérant le mouvement objectif du sujet photographié, tandis que l'hebdomadaire, par un mouvement inverse, retrouve la durée de ce mouvement et en éternise subjectivement les instants. Les deux visions, loin de s'exclure, se complètent pour rendre l'information globale doublement vivante.

- 
2. D'une seule légende, le journal rectifie selon son goût l'optimisme euphorisant des photos: cette image est subjectivement attrayante, voire sympathique. Si la légende avait voulu prolonger l'euphorie émanant de cette famille nombreuse et souriante, elle aurait pu par exemple exalter l'art d'être grand-père... Elle n'en a rien fait: « Tous ces Khrouchtchev » s'étaient comme une portée de lapins. Ils deviennent une substance proliférante qui va être lâchée sur Paris et se répandre. Le mouvement de sympathie va se diluer, devenir questionnant, peut devenir angoissant.

Du quotidien à l'hebdomadaire, la complémentarité du style coïncide, dans ce reportage, avec une complémentarité des nouvelles. Le fait que les deux thèmes majeurs des hebdomadaires portent précisément sur *les problèmes politiques* et *les affinités « naturelles »* semble doter leur série d'une plus grande harmonie de transmission entre le débit de certaines unités, la passion politique déployée à leur sujet (politisation pondérée) et l'orientation politique qu'elles ont provoquée (orientation pondérée). Autrement dit, l'hebdomadaire a exprimé son opposition avec une plus grande conséquence d'écriture que le quotidien. Il semble qu'il prenne ici une revanche sur le dynamisme événementiel des quotidiens : lorsque la subjectivité relève généralement de la réflexion politique, et plus précisément oppositionnelle, l'écriture hebdomadaire est plus efficace que l'écriture quotidienne.

Mais ces divergences globalement heureuses n'excluent pas certaines convergences dans de communes difficultés d'expression. De l'une à l'autre série, les sentiments ne varient guère : *les problèmes politiques* et *le Tour* restent dans les deux cas négatifs alors que les autres thèmes sont positifs. De plus, et au cœur même de leurs divergences, une commune et double corrélation les articule : les indices de fréquence et de politisation varient dans les deux séries en sens inverse de ceux de l'orientation. Les thèmes que la presse a le plus fortement développés et politisés sont ceux sur lesquels l'orientation, ou la prise de position, a été très faible, voire nulle, comme dans le cas de Khrouchtchev avec les hebdomadaires. Inversement, là où le débit et la politisation ont été réduits<sup>3</sup>, l'orientation et l'engagement se sont affirmés avec force. Autrement dit, une décélération s'opère au niveau de la prise de position lorsque le nombre et la charge politique des unités se renforcent tandis que, inversement, une accélération de la prise de position est enregistrée lorsque le nombre et la charge politique des unités s'affaiblissent. À cette première corrélation, s'ajoute une deuxième qui la nuance : la décélération semble être particulièrement sensible en orientation négative et inversement, l'une commandant l'autre, l'accélération particulièrement évidente en orientation positive. Tout se passe comme si l'écriture de presse quotidienne ou hebdomadaire avançait à contre-courant de son propre système lorsqu'elle est dans l'opposition, et le suivait en revanche jusqu'à la dérive lorsqu'elle est dans l'adhésion. Du quotidien à l'hebdomadaire, et compte tenu de l'efficacité supérieure de ces derniers sur le plan de l'argumentation, cette double corrélation se précise au premier thème de l'une et l'autre

3. Dans la série hebdomadaire, *l'entourage*, au débit élevé mais à la politisation extrêmement faible, offre une variante qui enrichit la règle.

série : le premier thème des quotidiens, **le Tour** (maximum de fréquence et, presque, de politisation pondérée), présente un minimum d'orientation ; le premier thème des hebdomadaires, **K et G** (maximum de fréquence et de politisation pondérée), présente un néant d'orientation. **Dans chaque série, et à des degrés divers, la capacité de débit et de politisation des unités semble inversement proportionnelle à la capacité d'en maîtriser l'orientation.**

Dépassant l'analyse générale des grands ensembles d'information puis des deux séries de journaux, les unités peuvent être organisées en groupes de plus en plus réduits. Cette progression contraint d'abandonner les hebdomadaires dont l'apport quantitatif est peu marquant dans l'ensemble de ce reportage puisqu'ils ne représentent que 1276 unités sur 8532. Leur analyse détaillée serait d'autant plus encombrante que les indices de spectacularisation définis précédemment en fonction des caractères dominants du reportage (p. 36 ss.) et destinés à être utilisés comme dernière grille de sélection (p. 79) ne leur sont pas entièrement adaptés : le **vu** et le **vécu** n'y reposent plus sur les critères d'actualisation propres aux quotidiens, mais bifurquent vers des critères, encore à déterminer, de médiation et de subjectivisme propres à l'existence de leurs personnages. La même progression vers les groupes de plus en plus restreints d'unités contraint enfin, pour ne pas surcharger le travail, à sélectionner à leur tour les quotidiens eux-mêmes. Cinq d'entre eux seulement sont retenus : *L'Aurore*, *Le Figaro*, *Le Parisien Libéré*, *L'Humanité* et *Le Monde*. *France-Soir* et *Paris-Jour*, pris en exemple au départ, ne sont justement pas conservés ; la trop grande facilité de décodage, due à leur écriture idéalement morcelée en titres, rendrait la sélection des unités particulièrement efficace. La difficulté de l'analyse s'accroît au contraire avec des journaux plus politisés ou plus discursifs ; la sélection quantitative des unités ou des sujets traités y suggère des significations d'autant plus menacées que la qualité propre aux prédicats qui les traitent peut explicitement les démentir. Mais inversement, si ces prédicats vérifient et renforcent, dans certaines conditions de lecture, ces mêmes significations, la sélection quantitative s'impose avec plus d'évidence.

En conclusion, les groupes d'unités les plus restreints, sur lesquels l'analyse se termine, sont les groupes formés par les 13 parutions de chacun des cinq quotidiens proposés. La mise en place de leurs diagrammes indiciels respectifs offre des éléments de comparaison sur le sens général des cinq reportages. Elle permet ensuite, par une conversion systématique sur l'écriture du journal, de voir si les **sujets** d'information sélectionnés désignent dans l'écriture du journal une signification commune à tous ses prédicats, une sorte de sens général qui serait le sens dernier du journal, son sens qualifié de posthume.





PARTIE

---

# III

*LES QUOTIDIENS*

L'AURORE, LE FIGARO,  
LE PARISIEN LIBÉRÉ,  
L'HUMANITÉ,  
LE MONDE



# 7

## *LES DIAGRAMMES INDICIELS*

Les treize parutions de chacun des cinq quotidiens proposés, *L'Aurore*, *Le Figaro*, *Le Parisien Libéré*, *L'Humanité* et *Le Monde*, sont représentées par un groupe d'unités dont on peut, comme pour les groupes précédents, calculer par catégories les diagrammes indiciels. On obtient pour chaque quotidien un tableau de six échelles dont les résultats, indices majeurs en gras italique se présentent comme suit :

	Fréquence	Politisation		Orientation		Engagement
	%	absolue %	pondérée ‰	absolue %	pondérée ‰	%
<b>L'AURORE</b>						
<b>Moyennes</b>	17	27	45,5	14	22,5	41
915 unités (dont 90 + 171 -)						
Indice général <sup>1</sup>		28		8,8-		31-
<b>Thèmes</b>						
Le Tour: 217 unités (7+; 42-)	<b>23</b>	22,5	<b>51,7</b>	<b>16-</b>	<b>36,8-</b>	<b>71-</b>
K-G: 238 unités (24+; 39-)	<b>26</b>	26	<b>67,6</b>	6-	15,6-	23-
Problèmes politiques: 161 unités (21+; 77-)	<b>17</b>	<b>60</b>	<b>102</b>	<b>34-</b>	<b>57,8-</b>	<b>56-</b>
Entourage: 133 unités (19+; 8-)	14	20	28	8+	11,2+	40+
Affinités « naturelles »: 69 unités (19+; 5-)	7	<b>34</b>	23,8	<b>20+</b>	14+	<b>58+</b>
Relais: 97 unités (néant)	10	0	0	0	0	0
<b>LE FIGARO</b>						
<b>Moyennes</b>	17	23,5	41,4	11	20	45
888 unités (dont 85+; 143-)						
Indice général		25		6,5-		25-
<b>Thèmes</b>						
Le Tour: 294 unités (5+; 53-)	<b>33</b>	19	<b>62,7</b>	<b>16-</b>	<b>52,8-</b>	<b>84-</b>
K-G: 176 unités (20+; 43-)	<b>20</b>	<b>35</b>	<b>70</b>	<b>13-</b>	<b>26-</b>	37-
Problèmes politiques: 172 unités (29+; 41-)	<b>19</b>	<b>40</b>	<b>76</b>	7-	13,3-	17-
Entourage: 89 unités (10+; 2-)	10	13	13	9+	9+	<b>69+</b>
Affinités « naturelles »: 72 unités (21+; 4-)	8	<b>34</b>	27,2	<b>23+</b>	18,4+	<b>67+</b>
Relais: 85 unités (néant)	9	0	0	0	0	0

1. Les journaux n'ayant pas les mêmes surfaces, il n'est donné de l'un à l'autre ni pourcentage de fréquence ni pondération par la fréquence.

	Fréquence %	Politisation absolue %	Politisation pondérée ‰	Orientation absolue %	Orientation pondérée ‰	Engagement %
<b>LE PARISIEN LIBÉRÉ</b>						
<b>Moyennes</b>	17	20	33	8,3	11,6	47
810 unités (dont 83+; 83-)						
Indice général		20		0		0
<b>Thèmes</b>						
Le Tour: 263 unités (14+; 28-)	<b>32</b>	16	<b>51,2</b>	5-	<b>16-</b>	31-
K-G: 167 unités (15+; 16-)	<b>21</b>	18	<b>37,8</b>	0,6-	1,2-	3-
Problèmes politiques: 121 unités (21+; 35-)	15	<b>46</b>	<b>69</b>	<b>11-</b>	<b>16,5-</b>	24-
Entourage: 113 unités (5+; 2-)	14	6	8,4	2,6+	3,2+	38+
Affinités « naturelles »: 83 unités (28+; 1-)	10	<b>35</b>	<b>35</b>	<b>32+</b>	<b>32+</b>	<b>91+</b>
Relais: 63 unités (0+; 1-)	8	1	0,8	1-	0,8-	<b>100-</b>
<b>L'HUMANITÉ</b>						
<b>Moyennes</b>	17	25,4	47,5	16,4	26,5	80
1756 unités (dont 397+; 110-)						
Indice général		28		16+		56+
<b>Thèmes</b>						
Le Tour: 584 unités (86+; 12-)	<b>33</b>	16	<b>52,8</b>	12+	<b>39,6+</b>	74+
K-G: 223 unités (30+; 0-)	13	13	16,9	13+	16,9+	<b>100+</b>
Problèmes politiques: 414 unités (158+; 91-)	<b>24</b>	<b>60</b>	<b>144</b>	16+	<b>38,4+</b>	26+
Entourage: 159 unités (42+; 2-)	9	<b>27</b>	24,3	<b>25+</b>	22,5+	<b>92+</b>
Affinités « naturelles »: 231 unités (80+; 5-)	13	<b>36</b>	46,8	<b>32+</b>	<b>41,6+</b>	<b>88+</b>
Relais: 145 unités (1+; 0-)	8	0,6	0,4	0,6+	0,4+	<b>100+</b>

	Fréquence	Politisation		Orientation		Engagement
	%	absolue %	pondérée ‰	absolue %	pondérée ‰	%
<b>LE MONDE</b>						
<b>Moyennes</b>	17	15,2	29,2	6,7	10,1	57
1004 unités (dont 123+; 61-)						
Indice général		18		6+		33+
<b>Thèmes</b>						
Le Tour: 218 unités (21+; 22-)	<b>22</b>	<b>19</b>	<b>41,8</b>	0,4-	0,8-	1,9-
K-G: 185 unités (23+; 6-)	<b>18</b>	<b>15</b>	27	<b>9+</b>	<b>16,2+</b>	<b>60+</b>
Problèmes politiques: 275 unités (41+; 30-)	<b>27</b>	<b>25</b>	<b>67,5</b>	4+	<b>10,8+</b>	16+
Entourage: 111 unités (12+; 1-)	11	11	12,1	<b>9+</b>	9,9+	<b>81+</b>
Affinités « naturelles »: 132 unités (25+; 2-)	13	<b>20</b>	26	<b>17+</b>	<b>22,1+</b>	<b>85+</b>
Relais: 83 unités (1+; 0-)	8	1,2	0,9	1,2+	0,9+	<b>100+</b>

### LES MOYENNES INDICIELLES ET LEURS ÉCARTS

Les indices généraux de politisation absolue, d'orientation absolue et d'engagement désignent dans chaque journal les tendances de base de son information. *L'Aurore* et *Le Figaro* ont une orientation négative, *L'Humanité* et *Le Monde* une orientation positive, *Le Parisien Libéré* une orientation nulle. Compte tenu de la nature **absolue** des trois indices retenus, *L'Aurore* est globalement plus négatif que *Le Figaro*, c'est-à-dire plus passionné (politisation), plus percutant (orientation) et plus dogmatique (engagement). *Le Parisien Libéré* a équilibré les **pour** et les **contre** avec une telle prudence que, soustraction faite, l'orientation terminale est réduite à zéro. *L'Humanité* l'emporte positivement à tous les indices, comme il fallait s'y attendre, à cette nuance près que sa passion politique (politisation: 28%) n'a pas été plus forte positivement que celle de *L'Aurore* (politisation: 28%) ne l'a été négativement. Quant au *Monde*, le moins passionné de tous (18%), sa conviction positive (6%) est très mesurée bien que son dogmatisme (33%) arrive en tête après celui de *L'Humanité*; *Le Monde* a pris des positions d'autant plus catégoriques qu'elles étaient rares.

Dans chaque journal, les diagrammes indiciaires des thèmes précisent et enrichissent les données du diagramme général. *L'Aurore*, *Le Figaro* et *Le Parisien Libéré* ont les trois premiers thèmes (premiers par la fréquence) négatifs: **le Tour**, **Khrouchtchev-de Gaulle**, **les**

**problèmes politiques.** *Le Tour* est le thème majeur-négatif commun aux trois. Aux deux thèmes suivants, les convictions négatives divergent : celles de *L'Aurore* et du *Parisien Libéré* convergent vers **les problèmes politiques** épargnant à *Khrouchtchev-de Gaulle* les feux d'une trop grande agressivité, tandis que celles du *Figaro* convergent au contraire vers *Khrouchtchev-de Gaulle* laissant en revanche aux **problèmes politiques** le bénéfice d'un certain recul dans la négativité. Quant au *Parisien Libéré*, la courbe de ses indices thématiques atteste une courbe de sentiments comparable à celle des deux journaux précédents avec cette différence qu'il pondère la négativité des trois premiers thèmes en la rendant peu percutante (orientation faible) et en développant plus que ses confrères la positivité des **affinités « naturelles »**, thème chez lui presque majeur (à la fréquence près).

En résumé, ces trois journaux n'ont apprécié dans l'événement ni le spectacle (*le Tour*), ni d'autres personnages que *Khrouchtchev* (puisque les unités sur de Gaulle sont peu nombreuses), ni l'enjeu dramatique (**les problèmes politiques**). Mais ils ont été en revanche très catégoriques positivement (fort indice d'engagement), sur *l'entourage* et les **affinités « naturelles »** et ils l'ont été d'autant plus, semble-t-il, que ces thèmes n'apparaissent que fort peu (fréquence faible).

*L'Humanité* et *Le Monde* sont les deux journaux positifs de la série. *Le Monde* n'a pas beaucoup apprécié le spectacle du *Tour* mais son opposition est si discrète (orientation extrêmement faible) que l'ensemble de son information reste positive. Ses indices de politisation et orientation sont en valeur absolue les plus uniformément modérés de la série. *Le Monde* ne s'est ni passionné pour l'événement ni fortement orienté dans une direction. Ses indices d'engagement, plus élevés en revanche que ceux des trois journaux négatifs, indiquent seulement que les rares fois où il a pris parti, il l'a fait plus catégoriquement en positif que ceux-ci en négatif. Son thème majeur, celui qu'il harmonise avec le plus de logique orientatrice, est le thème des **problèmes politiques** mais il est en même temps le thème où l'orientation pondérée est relativement faible. Comme dans *Le Parisien Libéré*, une modération quantitative s'impose : *Le Monde* oriente peu son thème majeur alors qu'en revanche, il oriente beaucoup soit *Khrouchtchev* qu'il politise peu, soit **les affinités « naturelles »** qu'il développe peu<sup>2</sup>.

---

2. L'analyse de la valeur des écarts d'indices ne pourrait devenir rigoureuse que par l'analyse comparée de courbes et de calculs naturellement plus poussés que ceux qui sont proposés ici.

*L'Humanité* a deux thèmes majeurs, **le Tour et les problèmes politiques; les affinités «naturelles»** sont presque majeurs, à la fréquence près. C'est *L'Humanité* qui fait montre de la plus grande logique orientatrice. Seul, dans les échelles indicelles, le thème **Khrouchtchev-de Gaulle** subit une chute de niveau sur toute la longueur de son diagramme. La fréquence, la politisation et l'orientation y sont mineures; l'indice maximum de l'engagement indique seulement que toutes les unités de ce thème ont été affirmées comme positives, sans discussion.

Au reste, il convient de remarquer une sorte de corrélation inversée entre les écarts d'indices de ces cinq tableaux: lorsque dans un diagramme, la politisation pondérée, positive ou négative, atteint un indice maximum, les indices d'orientation pondérée et d'engagement s'abaissent. Inversement, lorsque les indices de politisation sont faibles, les indices d'orientation pondérée et d'engagement s'élèvent. Il y a donc une dénivellation non seulement entre la politisation pondérée et l'orientation pondérée, mais aussi entre la politisation pondérée et l'engagement<sup>3</sup>. Tout se passe comme si l'intérêt politique suscité par une catégorie d'informations se dépouillait, en s'exprimant, de la vigueur d'orientation dont il est chargé au départ; et comme si inversement la vigueur d'orientation exprimée dans une catégorie d'unités réduisait d'autant la passion initiale mise à la défendre. Autrement dit, en répétant les unités, on n'enfoncé pas le clou: on l'enfoncé et on l'enlève alternativement. Un mécanisme amortisseur tend à réduire les **orientations extrêmes**. Dans ces tableaux, les thèmes où la politisation est particulièrement forte voient leur orientation ou leur puissance de persuasion se résorber progressivement: **Khrouchtchev-de Gaulle** pour *L'Aurore*, **les problèmes politiques** pour *Le Figaro*, pour *Le Parisien Libéré*, pour *L'Humanité* et pour *Le Monde*. Inversement, si l'orientation est relativement élevée et catégorique, la politisation ou la passion politique mise à la défendre se réduit ou même disparaît: **le Tour** pour *L'Aurore*, **les affinités «naturelles»** pour *Le Figaro* et pour *Le Monde*, **Khrouchtchev-de Gaulle** pour *L'Humanité*.

### LES THÈMES MAJEURS ET LES UNITÉS MAJEURES

On peut abandonner ici les analyses générales de chacun de ces tableaux puisque les analyses qui suivent vont en préciser le détail. Chaque journal présente donc, soulignés, des thèmes majeurs. Dans

3. Dénivellation distincte de celle qui avait été mentionnée entre la fréquence et les orientations (cf. *supra*, p. 69).



chacun de ces thèmes, des catégories d'unités s'imposent à leur tour comme majeures en l'emportant sur les autres par la fréquence, la politisation et l'orientation. Calculs faits, les thèmes majeurs de chaque journal présentent les catégories d'unités majeures suivantes :

<i>L'Aurore</i> :	dans <b>le Tour</b> :	le programme et les accueils
	dans <b>les problèmes politiques</b> :	la politique franco-russe l'Allemagne le communisme russe le désarmement et la paix les partis et les syndicats français
<i>Le Figaro</i> :	dans <b>le Tour</b> :	le programme et les accueils
	dans <b>Khrouchtchev-de Gaulle</b> :	de Gaulle-K K-communiste K-l'homme K-chef de l'URSS
<i>Le Parisien Libéré</i> :	dans <b>le Tour</b> :	le programme et les accueils
<i>L'Humanité</i> :	dans <b>le Tour</b> :	le programme et les accueils
	dans <b>les problèmes politiques</b> :	les partis et les syndicats français le communisme russe le désarmement et la paix la politique franco-russe l'Église
<i>Le Monde</i> <sup>4</sup> :	dans <b>Khrouchtchev-de Gaulle</b> :	K-l'homme, K-libéral K-heureux, K-chef de l'URSS K-communiste
	dans <b>les problèmes politiques</b> :	les partis et les syndicats français la politique franco-russe la politique atomique le désarmement et la paix l'Église.

Ces unités majeures représentent la dernière sélection quantitative du décodage. Elles forment le support sur lequel la grille de spectacularisation est appliquée pour désigner celles qui seront considérées comme doublement majeures, les unités dites charnières (*cf. supra*, p. 36, 38). À répétition, politisation et orientation égales, l'unité charnière est celle qui l'emporte, par son degré de spectacularisation, dans la hiérarchie proposée, à savoir, par ordre décroissant de valeur, dans la caricature, la photographie, la parole ou le présent actif. Pour cette sélection, la grille de spectacularisation est appliquée

4. Pour enrichir la sélection du *Monde*, on peut ajouter le thème Khrouchtchev-de Gaulle qui est presque majeur, la politisation pondérée atteignant presque la moyenne.

au point focal de la mise en page du journal, c'est-à-dire aux unités majeures de la première page de chacun des treize journaux<sup>5</sup>. La richesse de l'événement en éléments spectaculaires permet d'arrêter la liste, pour simplifier, aux deux premiers degrés de spectacularisation utilisés par le journal ; elle pourrait même dans chaque degré s'arrêter aux deux ou trois premiers jours de l'événement, lorsque l'unité est très riche spectaculairement (par exemple *le programme* en caricatures dans *L'Humanité*).

En résumé, la grille de spectacularisation est réduite pour cet événement aux deux premiers degrés de sélection utilisés par le journal ; dans *Le Monde*, sans dessins ni photographies, elle descend jusqu'aux *paroles* et au *présent actif*. Appliquée aux unités majeures de la première page du journal, cette grille sélectionne un groupe d'unités, dites charnières, dont le sens est supposé résumer explicitement le discours fondamental du journal ; il est supposé désigner l'axe de narration sur lequel, à travers titres et articles, la variété du journal doit s'ordonner, son exhaustivité se réduire, sa spectacularité se distancer. Les groupes d'unités charnières obtenues, et recopiées textuellement au début du chapitre suivant, invitent donc à proposer une seconde lecture du journal, une ré-vision de son écriture.

---

5. Mais le choix de la page n'est pas primordial ici, puisque en principe toutes les unités charnières obtenues par la grille de spectacularisation doivent livrer une même qualité de sens. Dans les journaux où la une est peu riche en informations, comme *Paris-Jour*, il suffirait de prendre une double page centrale.



*LES UNITÉS CHARNIÈRES  
ET LES RÉCITS RÉMANENTS*

## L'AURORE

## LE TOUR

## 1. Les caricatures

**DESSIN 21.2.** Un quidam découpe le programme de la rencontre avec des ciseaux.

**RUBRIQUE :** « Le Rayon Z. »

**TITRE :** « Rencontre diplomatique. »

**LÉGENDE :** « C'est déjà beau que nos champions aient tenu jusqu'au bout » (il s'agit d'un match K-Quai d'Orsay dans lequel les reprises sont toutes avec avantage à K, « vainqueur aux points »).

## 2. Les photos

**IMAGE 26.3.** K dans la foule à l'Opéra, reçoit un bouquet de fleurs et caresse la tête d'une danseuse.

**LÉGENDE :** « K à l'Opéra: "Douchka! (petite âme, en russe), tu deviendras une grande ballerine!", a prophétisé M. K au petit rat qui lui offrait le bouquet traditionnel à son arrivée au Palais Garnier. »

**IMAGE 28.3.** Deux Arlésiennes dansent devant K et Nina assis.

**LÉGENDE :** « Aux arènes d'Arles, tandis que se font entendre flûtes et tambourins, les danseuses folkloriques, en costumes traditionnels, révèlent à Mme K et à Nikita tous les secrets des danses provençales. »

**IMAGE 30.3.** K roule sur un petit train avec d'autres personnalités.

**LÉGENDE :** « À cinq kilomètres à l'heure, Nikita visite en petit train électrique les caves de Champagne d'Epernay. »

**IMAGE 1.4.** Les quatre debout.

**LÉGENDE :** « Après la réception à l'ambassade soviétique, les Khrouchtchev sont partis pour Rambouillet. Les voici accueillis sur la terrasse du château par le président de la République et Mme de Gaulle. »

**IMAGE 2.4.** De Gaulle, Debré et K se promènent sous les arbres.

**LÉGENDE :** « Notre reporter a surpris au télé-objectif la récréation des trois. De Gaulle, K et Debré dans le parc du château de Rambouillet où se poursuivent leurs entretiens secrets. Derrière eux la statue s'intitule: Le gladiateur blessé [...] »

## LES PROBLÈMES POLITIQUES

## 1. Les caricatures

**DESSIN 25.3.** L'Ours soviétique joue avec un ballon-planète devant le coq gaulois attentif.

**RUBRIQUE :** « Le Rayon Z. »

**TITRE :** « Le point commun. »

**TEXTE :** « Notre commune planète [...] »

**DESSIN 4.4.** Un quidam fume un gros cigare en tenant dans les mains une faucille et un marteau.

**TITRE :** « Motion de synthèse. »

**TEXTE :** « Le nouveau système prendrait le nom de commupitalisme [...] »

## 2. Les photos

**IMAGE 24.3.** Guy Mollet et K se saluent au premier plan.

**LÉGENDE :** « Face-à-face, deux Internationales. À la réception de l'Élysée, hier, notre reporter a saisi la rencontre la plus importante de la soirée, celle des deux Internationales. Devant le général de Gaulle, Guy Mollet, chef des socialistes français, est face-à-face avec Nikita Khrouchtchev, chef du communisme mondial. »

Chaque groupe d'unités charnières d'un journal désigne, en fonction du décodage proposé, le lien qui unit et organise toutes les informations, l'élément narratif fondamental de son reportage. On peut dégager cet élément dans chaque groupe.

**Politiquement**, dans le groupe de *L'Aurore*, le rapprochement franco-russe est vicié dans sa forme par un combat dont Khrouchtchev est sorti vainqueur puisqu'il a dupé les officiels français sur l'organisation du programme. Il est vicié également dans son fond puisque entre le capitalisme et le communisme, il ne peut sortir qu'une union monstrueuse : un « commupitalisme ».

**Spectaculairement**, K tient la vedette du reportage et une vedette visible dans les moments de théâtre, de fêtes et plus précisément de foire. Sans officiels pour l'accompagner, mais avec quelques partenaires pour lutter, Khrouchtchev fait figure de bon enfant aimant les fêtes et les luttes foraines. Le sens de ce jeu est marqué tout au long du groupe charnière : « la récréation des trois » ne manque ni d'ampleur sportive, ni par là même d'un certain danger, puisqu'il y a pour finir ce « gladiateur blessé »...

**Narrativement**, le récit présente la forme générale d'une mise en match où les face-à-face sont nombreux mais sans conséquence politique : deux Internationales en vis-à-vis ne peuvent que se neutraliser... même si l'une des deux ne fait pas le poids...

**L'orientation** du reportage est complètement négative : le rapprochement politique est sans issue parce que l'événement n'est qu'un spectacle pour rire.

## LE FIGARO

### LE TOUR

#### 1. Les caricatures

**DESSIN 30.3.** Des paysans de différentes provinces sont passés en revue par J. Duclos.

**TITRE :** « Le salut des provinces françaises. »

**LÉGENDE :** « Camarades responsables ! On note parfois un peu de pagaille dans la répartition de vos cellules volantes d'acclamation. »

**DESSIN 31.3.** Des têtes acclament, la bouche en forme de fenêtre. Dans la bouche de Thorez, au premier plan, apparaît Duclos.

**LÉGENDE :** « Jacques ! Ôte-toi un peu de là que je puisse tout de même crier : Vive moi, de temps en temps. »

### KHROUCHTCHEV-DE GAULLE

#### 1. Les caricatures

**DESSIN 22.3.** K, dans l'avion, déboucle sa ceinture en forme de faucille et de marteau.

**LÉGENDE :** « Orly, 23 mars : Nous sommes arrivés ! Camarades, vous pouvez déboucler vos ceintures. »

**DESSIN 23.3.** K marche encadré de policiers en fouillant ses poches.

**LÉGENDE :** « Mon mouchoir ! Sous le deuxième garde du corps de ma poche droite ou sous le troisième de ma poche gauche ? »

## 2. Les photos

**IMAGE 24.3.** Bustes de G et K au premier plan d'une foule.

**LÉGENDE:** « Il est 23 h 45 : le général de Gaulle raccompagne son hôte qui s'apprête à regagner le Quai d'Orsay après la réception donnée hier soir en son honneur à l'Élysée. »

**IMAGE 25.3.** Foule devant l'hôtel de ville.

**LÉGENDE:** « Cette vue panoramique prise depuis l'entrée de l'hôtel de ville où se rendait hier M. K montre la foule des militants du P.C. équipés de banderoles [...] et de drapeaux. »

**IMAGE 26.3.** K et Nina dans la foule de l'Opéra, recevant des fleurs.

**LÉGENDE:** « À l'Opéra des petits rats remettent des fleurs à Mme Khrouchtchev et à Mme de Gaulle. On reconnaît de droite à gauche le président de la République, M. Monnerville. Derrière lui M. A. Malraux, puis M. K qui s'incline et M. Debré. »

**IMAGE 28.3.** Des jeunes brandissent une affiche avec le portrait de K.

**LÉGENDE:** « À Nîmes comme dans les autres villes, le "parti" avait mobilisé toutes ses troupes et devant la préfecture des enfants brandissaient pancartes et portraits. »

**IMAGE 1.4.** Le cortège franchissant le pont Alexandre-III.

**LÉGENDE:** « Peu de badauds hier le long du parcours emprunté par la voiture de M. Khrouchtchev qui rentrait de Rouen à Paris après son "Tour de France". »

**IMAGE 4.4.** K et G au premier plan se serrent la main.

**LÉGENDE:** « Avant de quitter le château de Rambouillet, M. K prend congé du général de Gaulle. »

## 3. Les paroles

(Néant.)

## 4. Présent actif

**28.3.** De l'Atlantique à la Méditerranée, M. K poursuit son Tour de France.

## 2. Les photos

**IMAGE 29.3.** K marchant au centre du groupe.

**LÉGENDE:** « À Gevrey-Chambertin, l'une des plus importantes gares de triage de France, M. Khrouchtchev a longuement visité les installations et les locomotives du même type que celles qui sont livrées à l'URSS. »

**IMAGE 30.3.** La tête de K émerge à peine d'une foule sur le parvis de la cathédrale de Reims.

**LÉGENDE:** « M. Khrouchtchev photographié au milieu des personnalités officielles sur le parvis de la cathédrale de Reims dont il vient de visiter le trésor. »

## 3. Les paroles

**24.3.** De Gaulle à Khrouchtchev : « Nous sommes prêts à vous entendre et à nous faire entendre. »

**27.3.** K aux groupes parlementaires France-URSS : « Staline a eu raison de signer le pacte germano-soviétique en 1939. »

*Le Figaro* offre un récit presque diamétralement opposé.

**Politiquement**, le problème de la rencontre ne se pose qu'entre G et K, entre le quai d'Orsay, appartement de K, et l'Élysée, appartement de G. Les tête-à-tête, ni positifs ni négatifs, resteront diplomatiques sans insertion dans la vie des Français.

**Spectaculairement**, il n'y a en France que le parti communiste pour applaudir K. Les rues sont désertes ; les déplacements de K sont invisibles et K lui-même a peu de poids au milieu des personnalités françaises ; il s'amenuise devant des productions glorieuses comme la locomotive BB dont il n'est que le modeste client, et la cathédrale de Reims dont il est l'athée exclu. C'est un récit sans visibilité, un événement en nocturne d'où n'émergent que les mauvais génies communistes.

**Narrativement**, K est le communiste qui joue double jeu. Seul de Gaulle est qualifié pour dialoguer avec lui et limiter sa mauvaise foi.

**L'orientation** est négative à ceci près, par rapport au journal précédent où la négativité était plus forte, que les entretiens K-G ne sont pas refusés.

## LE PARISIEN LIBÉRÉ

### LE TOUR

#### 1. Les caricatures

**DESSIN 21.3.** Deux promeneurs le long de la Seine.

**LÉGENDE** – « Moi, je savais bien qu'il viendrait.

– Qui ? K ?

– Mais non voyons, le printemps. »

#### 2. Les photos

**IMAGE 23.3.** On décharge les barrières d'un camion.

**LÉGENDE** : « Derniers préparatifs hier, devant le Petit Palais pour le cortège officiel. »

**IMAGE 24.3.** K et G en voiture découverte.

**LÉGENDE** : « 11 h 25 : M. Khrouchtchev et le général de Gaulle quittent l'aérodrome d'Orly en voiture découverte. »

**IMAGE.** K dépose une gerbe.

**LÉGENDE** : « 15 h 30 : au mont Valérien, M. Khrouchtchev dépose une immense couronne de roses et d'œillets rouges devant le Mémorial de la Résistance. »

**IMAGE 25.3.** K debout au micro au milieu d'une assemblée.

**LÉGENDE** : « M. Khrouchtchev prononçant une allocution à l'hôtel de ville de Paris. Assis à sa gauche, MM. Debré et Devraigne et [...] debout à sa droite l'interprète. »

**IMAGE.** K et G entourés de personnages sur un perron.

**LÉGENDE** : « M. Khrouchtchev et le général de Gaulle sur le perron de l'Élysée à l'issue de leur entretien hier matin. »

**IMAGE 26.3.** Les quatre debout dans une loge avec des invités.

**LÉGENDE** : « De gauche à droite dans la loge présidentielle de l'Opéra : Mme de Gaulle, M. Khrouchtchev, Mme Debré, le général de Gaulle, M. Gromiko, etc. »

**IMAGE 30.3.** K devant un groupe au pied d'un monument.

**LÉGENDE:** « Au pied de l'ossuaire de Douaumont qu'il vient de visiter, M. Khrouchtchev levant les bras salue la foule. »

Suivent trois photos aux images comparables: K, Nina et le couple G, ou K et des personnalités ou la dernière, K et G prenant congé l'un de l'autre.

À l'heure du *Parisien Libéré*, l'arrivée de K n'intéresse personne; c'est le printemps qui est attendu.

**Politiquement**, une rencontre est organisée entre de nombreuses personnalités dont le projet est d'être ensemble et en spectacle devant tous, pour des entretiens sans sujets précis.

**Spectaculairement**, c'est l'heure de la promenade; une sorte de placidité mentale encourage peu à franchir les barrières, mais plutôt à regarder défiler les cortèges. Les recueils et les discours sont plus nombreux que les festivités. Une tendance à valoriser un grand nombre de personnalités assigne à K une place modeste. Le spectacle tend à se dérouler aux temps du passé et, un peu comme dans *Le Figaro*, en fin de cérémonie plutôt qu'au début: on se quitte plus volontiers qu'on ne se reçoit.

**Narrativement**, le spectacle est essentiellement officiel et descriptif.

**L'orientation**, la seule quantitativement réduite à zéro, se révèle d'une neutralité inaltérable parce qu'elle est accueillante: tout est accepté avec indifférence.

## L'HUMANITÉ

### LE TOUR

#### 1. Les caricatures

**DESSIN 22.3.** Bande sur huit colonnes indiquant le trajet du cortège avec des personnages et des oiseaux, des fleurs et des drapeaux.

**LÉGENDE:** « Parti d'Orly à 11 h 30, N. Khrouchtchev passera Porte d'Orléans avant de se rendre au Quai d'Orsay. L'après-midi, il sera à 15 h à l'Arc de Triomphe et à 15 h 20 au mont Valérien. »

**DEUX DESSINS 23.3.** 1) Une Marianne avec un bouquet de fleurs à la Porte d'Orléans; 2) L'Arc de Triomphe en forme de visage sourit de toute sa voûte.

**LÉGENDE:** « Horaire du programme. » Suivent tous les jours des dessins de programme avec leurs horaires.

### LES PROBLÈMES POLITIQUES

#### 1. Les caricatures

Néant.



**24.3.** La nef de Paris dans laquelle se trouve une femme que K rejoint sur une échelle pour lui offrir un bouquet de fleurs. Sur la voile : *Fluctuat nec mergitur*.

**26.3.** Devant l'Opéra, un oiseau apporte le programme de Carmen à K.

**28.3.** Départ en province de K en forme d'oiseau-caravelle que les journalistes poursuivent de ville en ville.

**30.3.** K représenté dans ses visites provinciales avec personnages, immeubles, monuments...

**31.3.** Pellicule de films, ou de fleuve, qui indique l'arrivée de K à Paris et son trajet jusqu'au Quai d'Orsay avec des personnages : cavaliers, rameurs, Marianne en Tour Eiffel.

## 2. Les photos

**IMAGE 24.3.** De Gaulle et K en voiture découverte.  
LÉGENDE : « 15 h : N. Khrouchtchev a remonté les Champs-Élysées avec le général de Gaulle. »

**IMAGE 24.3.** Une foule avec des périscopes.  
LÉGENDE : « Une foule innombrable l'y attendait [sur les Champs-Élysées] pour l'acclamer. »

**IMAGE 25.3.** Un groupe devant l'hôtel de ville (« Vive Khrouchtchev ! » « À bas la guerre ! », etc.).

## 3. Les paroles

Néant.

## 2. Les photos

**IMAGE 1.4.** K et des personnalités applaudissent.  
LÉGENDE : « Khrouchtchev ayant à ses côtés l'ambassadeur Vinogradov reçoit les représentants des syndicats. On reconnaît au premier rang B. Frachon, Henaff [...] »

## 3. Les paroles

**24.3.** « Si l'URSS et la France adoptent une position commune, aucune force agressive ne pourra relever la tête en Europe », déclare le président du Conseil soviétique à son arrivée. Khrouchtchev au mouvement de la paix : « Nous envisageons une nouvelle réduction unilatérale de nos forces armées. »

**25.3.** « Nous ne voulons revoir ni Verdun, ni Stalingrad. Il est dangereux d'encourager le militarisme en Allemagne occidentale », a déclaré le premier ministre de l'URSS.

**26.3.** Devant les groupes parlementaires d'amitié franco-soviétique, Khrouchtchev : « 1939 ne doit pas se renouveler. »

**30.3.** Après la visite des immenses cimetières de Verdun : « Enterrons à jamais les braises de la guerre. »

**1.4.** « Dans 20 ans, l'URSS produira deux fois plus que les États-Unis », déclare (aux syndicalistes) le Premier soviétique, qui ajoute : « Connaissez-vous un seul patron qui ait en même temps réduit les heures de travail et augmenté les salaires des ouvriers ? C'est ce que nous faisons chez nous. »

Avec *L'Humanité*, le récit change résolument de sens.

**Politiquement**, Khrouchtchev est venu pour la France, pour les Français et pour les travailleurs français. Il apporte l'expérience socialiste de son pays, où la condition des travailleurs a été améliorée et où tous les efforts tendent à consolider la paix dans le monde. Les conditions de paix reposent sur la solution du problème allemand.

**Spectaculairement**, le spectacle laisse de Gaulle dans l'ombre. Il se passe tout entier entre Khrouchtchev et la France, sous forme d'un long duo d'amour aux aspirations toujours plus hautes : le spectacle est aéroporté ; il se déroule dans le ciel à la saison des fleurs. Khrouchtchev en tant qu'homme est peu présent. Il n'est pas photographié seul à la une ; il est en France comme le premier ministre de l'URSS, le président du Conseil soviétique. Il est aimé comme représentant de l'URSS. C'est un amour politique et justifié.

**Narrativement**, le récit est une sorte de vaste mouvement épique, un chant d'amour et de paix.

**L'orientation** est naturellement sans ombre, à ceci près que, du côté français, Marianne vit l'idylle sans l'autorisation ni la présence de son gouvernement.

## LE MONDE

### KHROUCHTCHEV-DE GAULLE

#### 1. Les caricatures

Néant.

#### 2. Les photos

Néant.

#### 3. Les paroles

**24.3.** « Et vous voici plein de vie et d'activité, l'esprit rempli de vastes projets et disposé à vous entretenir avec nous [...] » (G)

**28.3.** « Que pensez-vous de la journée de 7 heures pour les chefs d'État ? » demanda le général. « J'en pense que ce serait trop pour moi, répondit K. »

**29.3.** « Je n'ai pas souvent affaire aux médecins, heureusement, en raison de mon état de santé. Vous avez ici 40 % d'étudiants, chez nous, la proportion est différente, car la médecine et la pédagogie sont régies par le matriarcat. »

### LES PROBLÈMES POLITIQUES

#### 1. Les caricatures

Néant.

#### 2. Les photos

Néant.

#### 3. Les paroles

**25.3.** « Seuls des points sans importance retardent l'accord sur l'arrêt des expériences nucléaires », déclare le président du Conseil soviétique à une délégation du mouvement de la paix. Le général de Gaulle a affirmé que « l'ambition sans mesure contre laquelle elles (la France et l'URSS) ont uni leurs efforts est depuis lors disparue [...] »

« L'Union soviétique et la France se trouvent placées chacune dans l'un des deux camps entre lesquels se divise l'Univers. »

**26.3. M.** Khrouchtchev devant la presse diplomatique : « Nous sommes prêts à discuter des questions nucléaires avec la France, la Grande-Bretagne et les États-Unis. »

- 27.3. « Nous combattons en gagnant les cerveaux des hommes [...] À l'heure actuelle, la tâche la plus importante est la lutte pour la paix. Comment serait-il possible d'envisager la guerre aujourd'hui ? Autrefois, elle faisait une distinction entre les vivants selon qu'ils étaient combattants ou non. Avec les armes nucléaires qui détruisent toute trace de vie sur des kilomètres carrés, elles ne distinguent plus, qu'il s'agisse ou non de catholiques, qu'il s'agisse ou non de communistes [...] »  
M. Debré : « Personne ne peut revendiquer le monopole de la paix. »
- 30.3. M. K : « La sphère de coopération de nos deux pays n'a pas de limites. »
- 4.4. M. Kossyguine : « [...] Tout va très bien sur le plan politique. »

#### 4. Le présent actif

- 24.3. Petit mais plus agile que son poids ne le laisserait supposer, il descend les 20 marches de l'escalier mobile.
- 30.3. Le chef du gouvernement soviétique est en train de gagner son « Tour de France »... M. K affiche partout un imperturbable sourire... Quand M. K descend de voiture au pied du monument de la victoire de Verdun, dont le chevalier casqué se dresse entre deux canons au sommet d'un escalier de 72 marches, il monte quelques degrés, il se recueille un moment devant l'édifice.

#### 4. Le présent actif

Néant.

Le reportage du *Monde* se déroule sous des signes comparables à ceux de *L'Humanité*, mais ramenés à une dimension terrestre.

*Politiquement*, les partenaires français et russes se mesurent dans leur camp en manifestant l'intention de s'entendre, notamment sur les problèmes nucléaires ; mais ils affirment également une volonté de se faire respecter (surtout du côté français).

*Spectaculairement*, le récit est dominé par Khrouchtchev, personnage central beaucoup plus présent et humain que dans *L'Humanité*. *Le Monde* se soucie particulièrement de sa santé et en fait un interlocuteur de taille à tous les moments de la vie officielle. Il est ici un homme avec lequel on parle et non un pôle d'attraction pour les foules. Le spectacle est cordial et discuté.

**Narrativement**, le récit est sous le signe de la description méticuleuse et de la précision scientifique. Il semble que *Le Monde* s'adonne à l'analyse *hic et nunc*, toute en confrontations objectives, mesurées et dépouillées de considérations conflictuelles passées ou à venir.

**L'orientation** est faiblement mais sereinement positive. C'est le « tout va très bien sur le plan politique » de M. Kossyguine qui résume, le dernier jour, le reportage du *Monde*.

\*  
\*   \*   \*

En conclusion, la sélection des unités majeures puis des unités charnières dévoile un axe narratif cohérent au cœur de la diversité et de l'exhaustivité incohérente du journal. La **quantité** des unités d'information, dont le groupe charnière n'est que l'ultime sélection, exprime donc par lui-même un sens et amorce un discours. Est-ce que ce discours est celui du journal ? Est-ce que la **quantité** des « sujets » d'information dévoile un discours inhérent à leurs **qualités** ? Est-ce que l'ensemble des « sujets » traités par la presse organise discursivement la lecture littéralement insensée de son écriture ? Les journaux seuls peuvent répondre à ces questions. La relecture proposée dans les pages qui suivent est organisée en fonction des trois thèmes majeurs des quotidiens ; elle chemine essentiellement, et pour simplifier, à travers les titres de toutes les parutions de chaque quotidien, **le Tour**, **Khrouchtchev-de Gaulle** et **les problèmes politiques**. Pour éviter des répétitions, ces trois thèmes sont regroupés en deux, l'un concernant **le Tour** qui l'emporte de beaucoup sur les autres par son indice de fréquence (2010 unités) et l'autre concernant **Khrouchtchev-de Gaulle** et **les problèmes politiques** (2812 unités). On y ajoutera, pour ne pas compromettre l'originalité de chaque journal, les unités charnières ou, à défaut, majeures, qu'il aura exprimées dans les trois derniers thèmes mineurs de la série, c'est-à-dire dans **l'entourage**, **les affinités « naturelles »** et **les relais**.

C H A P I T R E

---

9

*LE TOUR DE FRANCE*

## L'AURORE

*Le programme* et *les accueils* sont des catégories d'unités majeures dans tous les journaux (cf. *supra*, p. 82). Dans *L'Aurore*, l'arrivée de K est annoncée en première page par une phrase nominale décisive : « Définitif : Khrouchtchev à Paris, mercredi ». Ce coup de gong « définitif » a une double signification puisqu'il est à la fois un score sur le match K-Quai d'Orsay livré à distance à propos du programme et une promesse pour les événements à venir. Une nouvelle partie va s'engager. *L'Aurore*, manager au bord du ring, semble vouloir s'en occuper concrètement : c'est « la France qui reçoit », donc un peu *L'Aurore*. D'enthousiasme, ce journal est le seul à avoir entendu « les 101 coups de canon en son honneur ». (*Paris-Jour* n'avait fait que les annoncer.)

Cette festivité a ses limites : K « n'arrive » au présent de l'indicatif qu'une fois et très vite. Les quelques mots qui l'emmènent d'Orly à l'Élysée, ne disent pas comment il y va, ni avec qui. Arrivé et installé, il apparaît très vite que la vie officielle de K va être terne : quelques « tête-à-tête » parisiens n'annoncent le plus souvent que de « simples prises de contact » et en province la tournée tient du marathon. En une seule phrase, K accomplit 24 heures d'activités officielles : « aujourd'hui Nikita, après avoir passé la nuit à Rouen, se rend chez Renault à Flins, déjeune au Quai d'Orsay, reçoit à l'ambassade d'URSS, dîne et couche à Rambouillet. » K remplit ses devoirs officiels sans effusion. *L'Aurore* l'appelle alors « le numéro 1 soviétique » et le déplace comme un pion sur la carte de France. Un seul ralentissement s'opère par des phrases plus longues lorsque K visite les usines cotonnières et lainières du Nord. *Le Tour* se fait alors plus personnel puisque K y devient le « Premier soviétique » et plus vivant, grâce aux noms propres de MM. Boussac et Prouvost qui, dans le texte, ravivent le textile en le faisant sortir de l'anonymat. Il semble que ce soit sur le plan des relations industrielles et particulièrement textiles que la visite de K récupère à la une de *L'Aurore* un peu de chaleur officielle. Le reste du temps et du journal, l'allégresse compétitive est là : les arrêts du Tour s'imposent dans les pages comme des scores olympiques : « 11 déjeuners – 10 dîners – 5 réceptions – 43 visites – 6 entretiens politiques. » Les entretiens sont signalés avec le même dynamisme sportif : « ce que Moscou a repoussé [...] ce que l'Élysée a rejeté [...] ce que Moscou a obtenu [...] ce que l'Élysée [...] », et les dialogues se jouent, comme à Roland-Garros, sur plusieurs terrains à la fois : autour du court central, court G-K à l'Élysée, il y a les terrains, n<sup>os</sup> 2, 3, 4... : « ils ont beaucoup parlé : Debré à K, K à Debré (Matignon), Devraigne à K, K à Devraigne (hôtel de ville), le président de la Chambre de commerce à K, K au président de la Chambre de commerce (Chambre de commerce). » Le sérieux politique est escamoté

dans un langage compétitif et ironique qui devient résolument burlesque dès que le Tour s'éloigne de la vie officielle et tout spécialement parisienne.

La « tournée de province » démarre en première page comme une caravane : « Le cirque Khrouchtchev décolle ce matin à 8 h 50. » Dans ce cirque, et au cours de ses innombrables numéros, K devient « Nikita » ; il s'amuse sur le « vieux » port comme un Marseillais, « fait escale » à Gevrey-Chambertin comme un marin en goguette, et offre un tour dans la lune à Gaston Deferre comme un socialiste. Avec « Nikita », tout court, une allégresse de vagabondage et de gaillardise se répand dans le journal. Bien que faisant partie d'un thème mineur, *l'entourage* renforce la fête : « la famille K » a fait à Orly une « entrée à l'américaine ». Le fils Serge avec sa caméra a « encore disparu », quand « il ne joue pas les cinéastes ». Nina « chausse ses lunettes pour regarder les impressionnistes » et « guidée par Mme de Gaulle, joue à la bergère ». « Au baromètre du sourire », entraînés par K, toute la famille et finalement tout le monde « joue » à quelque chose. Depuis la caricature charnière, « nos champions » n'arrêtent pas de jouer ; ils jouent même à ne rien dire avec « nos discours soigneusement vidés de contenu ». Mais c'est encore *L'Aurore* qui joue le plus. En manager intrépide, elle fait des pronostics et encourage ses lecteurs à parier : « Gallup d'essai [...] pour ou contre le voyage des chefs d'État [...] Automobilistes contre : 95 % – Pickpockets pour : 100 % [...] » « Quel film vous rappelle ce voyage ? [...] Les liaisons dangereuses : 70 % », etc.

*L'Aurore* détache le spectacle du spectateur ; il crée une sorte d'espace réservé au-delà duquel ce dernier ne peut que rester assis pour mieux voir et indifférent pour mieux participer ; parier sur le spectacle permet de l'utiliser à d'autres fins que celles de le regarder, comme dessiner un conférencier permet de l'utiliser à d'autres fins que celles de l'écouter...

En accueil, *L'Aurore* conseille « de la tenue et de la retenue », mais pas d'absence. K « a droit à notre courtoisie, puisse-t-il mériter un jour notre enthousiasme ». Méritera-t-il ou non ? Toujours le suspense parieur... Les communistes sont traités à la une en « supporters » plutôt qu'en ennemis politiques. C'est à K, crédité d'une certaine sportivité, de donner le ton : « il saura imposer à ses communistes d'ici du tact et de la mesure. » *L'Aurore* les signale une fois avec une violence presque inégalée chez les confrères : « utilisera-t-il ses heures libres pour recevoir les agents russes en France ? » Mais cette violence porte finalement plus sur une trahison éventuelle de K (suspense...) que sur la trahison endémique des communistes. Ces derniers sont très peu actifs dans *L'Aurore* : leur présence donnerait à la visite un sens politique que

*L'Aurore* jusque-là n'a pas recherché. À peine signale-t-on le caractère « préfabriqué » de telle ou telle manifestation. Il s'agit plutôt ici d'une guerre des boutons. Les accueils, second théâtre dans le grand, s'imposent comme facétieux : le 24 mars commence « la querelle des petits drapeaux ». Les uns « essaient de placer leurs fanions », les autres « ripostent par Budapest ». Il y a des « incidents et des manifestations » de toute nature qui vont « de la guerre des banderoles » à « la mobilisation des camelots ». Dans cette trame d'opérette, la minimisation des mots est loin d'impliquer une lutte pour ou contre des idées révolutionnaires. Une seule fois « les commandos rouges » sont là parce qu'ils ont été sacrilèges au mémorial de Verdun. D'ailleurs les Français sont « peu denses » et si peu chauds que quelquefois la présence des communistes arrive seule à sauver la situation. « Les communistes ont essayé de réchauffer l'enthousiasme en distribuant des drapeaux. » Même à Marseille, où l'accueil fut, d'après les confrères, particulièrement chaleureux, Nikita « a remonté la Canebière sous la pluie », en titre, avec personne autour pour le regarder. Officiellement, dans *L'Aurore*, « K passe sa journée en un clin d'œil », beaucoup plus souvent que la « lourdeur » du programme ne l'avait laissé pressentir. Les *mesures de sécurité* contribuent accessoirement à consolider le récit enclenché : « jamais on ne vit pareilles mesures [...] » : « 1500 policiers mobilisés, 2000 pompiers sur les toits » s'affairent partout comme les machinistes du Châtelet. Des caves aux greniers, des « toits » aux « égouts », cette armée dératise le pays avec panache. « Les serruriers » eux-mêmes facilitent en premières lignes la fluidité des mouvements. L'ensemble forme « un écran vivant », une sorte de feu de rampe dirigé sur K, champion de l'heure. De Gaulle lui-même consent à passer dans l'ombre puisqu'il se dépouille et « prête » son garde du corps, son « bouclier », à K. C'est vraiment K la vedette. Une grande vedette, avec un vrai sosie : « Ce n'est pas encore lui », dit une légende de photo, « mais son sosie arrivé hier ».

Avec de Gaulle, l'intérêt du reportage s'amenuise au fil des pages. De « tête-à-tête » en « prises de contact », avec quelques conversations, leurs rencontres sont d'une insignifiance croissante. Pour la rencontre finale, le dernier match K-G à Rambouillet, « ce qu'ils vont se dire » est peu de chose : « ils se mettront d'accord, mais sur un communiqué. » Ils ont fait match nul : un tour pour rien, mais un bon tour pour rire.

### **LE FIGARO**

*Le Figaro*, lui, refuse le spectacle du Tour. Le refus se précise dès les premiers titres des unités charnières (cf. *supra*, p. 83-84). Comme dans *L'Aurore*, la « liberté » de K en France est inquiétante. Mais, ici, l'inquiétude



persiste et se renforce dans une direction précise : K ne sera pas seulement libre, il aura la possibilité d'allonger « un arrêt à Dijon », de rétablir « une étape à Verdun » et de faire enfin une déclaration télévisée que *Le Figaro* est le seul à signaler dès le premier jour. Il la transmet comme une injure personnelle et il y reviendra. K n'est pas venu pour s'exhiber. Aussi ne se déplace-t-il dans aucun journal aussi vite que dans *Le Figaro* : ayant cessé ses visites aux monuments aux morts, ses réceptions avec G, on le retrouve « à l'hôtel de ville et à la Chambre de commerce » sans comprendre par où il a passé ; quand K « poursuit son Tour de France de l'Atlantique à la Méditerranée » ou « de la Bourgogne à la Flandre », il passe d'une région à l'autre à la vitesse du son de deux mots. Nulle part, les invités ne vivent au ralenti un de ces trajets si chers à *L'Humanité*. Ils ne sont jamais vus dans un lieu public : jamais on ne sait comment ils ont été d'un point à un autre. Ils sont toujours placés avant qu'on ne les espère, partis avant qu'on ne les situe, et arrivés avant qu'on ne les voie partir. Les heures sont finalement brèves, les arrêts nuls, les gestes dérisoires : « une heure de pas de course, d'arrêts éclairs, de hochements de tête aux usines Boussac. » D'ailleurs, le programme y est souvent « allégé », les départs « retardés », une « rhétorique dépassée », comme si on pouvait arriver à pulvériser le présent, à rendre inexistant ce qui est. K lui-même, « président du Conseil de l'URSS », s'il est avec G, ou « Monsieur Khrouchtchev », s'il est en visite officielle, devient rapidement « M. K » dès qu'il est désencadré et exposé à tous, voire un « Monsieur X ». Son appellation s'anonymise proportionnellement à sa « liberté » touristique. Il devient invisible. On le distingue à peine à côté de G dans le cortège : le cortège « franchit [...] le pont Alexandre-III [...] en direction de [...] », sans majesté, ni lenteur, ni apparat... ni badauds. Il se faufile comme un convoi clandestin.

Finalement, on ne voit pas grand-chose. Au départ, déjà, on savait que les Français ne verraient rien : « M. Khrouchtchev sera reçu par le général de Gaulle, à Orly » en titre et laconiquement. Les Français n'ont pas à faire double emploi en allant sur les lieux. « Il est souhaitable que des entretiens politiques aient lieu » entre G et K avant la conférence au sommet, mais que ceux « qui veulent marquer leur sentiment, manifestent par leur silence et leur abstention ». Ce vœu a été entendu puisque l'avant-dernier jour, le journal constate que là où K est passé, il n'y avait personne : « la scène sentait l'antimite et la sacristie. » « Ils eurent le sentiment de déambuler à travers un musée vivant » qui ressemblait au Grévin comme un frère. Chacun était à sa place mais tous étaient absents. « Ils n'ont pas vu grand-chose [...] » ; « les nuages ne le permettaient pas souvent [...] » ; « ils ont serré des mains. »

La France, transformée en sacristie, a évidemment peu pavoiisé, même si « elle a bien fait les choses » et parce qu'« elle est vraiment hospitalière ». Il y a si peu de drapeaux tout au long des pages du *Figaro*, que le dernier jour, dans la dernière page du reportage, un titre attire brutalement le regard : « océan de mâts et de drapeaux ». Lecture faite, il s'agit de Londres qui se prépare à recevoir de Gaulle. On avait oublié que *Le Figaro* pouvait transmettre, comme *L'Humanité*, des pavoiisements « océaniques ». Lille, qui avait pavoiisé « de rouge à ses armes », semble l'avoir fait pour narguer l'autre Rouge. Les quelques drapeaux mentionnés sont associés soit à des gestes brutaux de suppression, « arrachés », « brûlés », soit directement au rêve fondamental du *Figaro*, celui de voir le cauchemar terminé : une photo montre, le 29 (déjà), des drapeaux chargés sur un camion comme sur une benne. La légende est souriante : « Paris reprend son visage coutumier » ; « les drapeaux soviétiques dans Paris ; mis au sec depuis samedi, réapparition sur les édifices publics et les mâts jeudi » ; enfin « les derniers emblèmes tricolores sont soigneusement roulés, les drapeaux rouges, eux, avaient déjà été retirés discrètement [...] »

Cette activité de remise en place après la tornade est d'une urgence thérapeutique. *Le Figaro* a vécu l'événement comme une épidémie. On décerne « un Oscar » aux Palois pour leur « discrétion », un « record » aux Marseillais pour « l'absence de drapeaux ». Les Rouennais ont même battu le record des records, celui du retranchement : « la population s'était retranchée » dans ses demeures, « dans sa presque totalité », laissant à « l'étranger toute liberté d'applaudir ». Les Français ont fait le vide, n'ont rien vu. C'est le privilège de la « dignité » que de savoir ne pas voir. Le mot « dignité » est le premier conseil de l'évêque de Reims et le premier mot du reportage dans le journal. Il est aussi le dernier mot du sous-titre placé au dernier article du dernier journal : à côté du « dernier regard » de K, il y a « ordre et dignité ».

K bâcle dans le vide cette visite-tour-tournée. Aucun dessin de trajets animés, sinon pour signaler « les interdits » de circulation. Bien que ne faisant pas partie des unités majeures analysées ici, les mesures de sécurité méritent là encore d'être mentionnées. Alors que dans *L'Aurore*, tous les feux policiers étaient braqués sur K, comme des feux de rampe – au détriment de G lui-même – dans *Le Figaro*, on ne trouve rien de tel, au point de se demander si c'est la même police. *Le Figaro* ne voit que « quelques centaines » de pompiers là où *L'Aurore* en compte 2000 et quelques milliers de policiers, là où *L'Aurore* en compte 15 000. *Le Figaro* ne veut pas plus de suspense que de spectacle. Il banalise l'ensemble en minimisant les chiffres, en évitant les nombres cardinaux trop vivants ou trop précis, en démystifiant les éléments : le compteur

Geiger, objet magique chez les confrères, devient ici un passe-partout : « ce n'est pas nouveau [...] aux États-Unis, déjà [...] » Les « précautions extraordinaires » signalées au début ne le deviennent concrètement que lorsque la police représente les « forces de l'ordre ». Alors une sonnerie d'alarme retentit plusieurs fois dans le journal et par page : « les avertissements aux automobilistes », « attention », « prenez garde ». Aux particuliers : « Pavoisez si vous voulez, mais faites la police chez vous. » Ces interdits multiples et dispersés dans les pages donnent un sentiment d'inconfort devant l'invité indésirable et une envie de repli chez soi. Le service d'ordre du *Figaro* est « bien fait », comme il le dit lui-même, parce qu'il fait coup double : il ne canalise pas vers l'événement, il en éloigne. Il n'est plus un cordon de police mais un cordon sanitaire. Il y a des « ratissages », des « interpellations », des « perquisitions » aussi, comme chez les « Assignés en Corse » que *Le Figaro* est le seul à avoir signalés six fois. Le Jour du départ est un jour de libération nationale ; on s'ébroue d'aise à Rambouillet : « l'état de siège est levé », et ailleurs : « retour sur le continent par avion et par bateau des assignés à la résidence. » C'est la ruée vers la liberté ; l'épidémie est maîtrisée.

Et non sans mal. Le premier jour, il y avait en titre : « Printemps, politesse et panache. » Ce printemps, assombri par la Politesse et le Panache, ne percera qu'en fin de voyage, par un long titre du 1<sup>er</sup> avril : « Les dernières journées de M. Khrouchtchev [...] Étape finale : Rouen-Paris. Du brouillard au soleil – le printemps retrouvé. » Entre-temps, il a beaucoup plu et une pluie efficace : elle « poursuit K » au pays du soleil ; elle « refoule l'enthousiasme des partisans » à Nîmes ; elle « noie » la station d'irrigation de Pichegu ; elle « inonde » le programme folklorique d'Arles. Elle contribue activement au *black-out*.

Sous ce climat, les opposants se sont dispersés, raréfiés et noyés. Seuls quelques remous signalent que la France est habitée : « quelques banderoles hongroises », quelques « Budapest », « quelques cris hostiles », de « légers incidents », et c'est tout. Il y a des rues où l'on ne voit que « des clous et des balayeurs ». Lorsque l'agressivité fait trop de bruit, elle est imputée à la jeunesse : des « jeunes Bordelais font exploser une grenade », des « jeunes manifestants brûlent des drapeaux soviétiques », des « jeunes barbouilleurs sont appréhendés à Poitiers », « une cinquantaine de lycéens décrochent des drapeaux ». L'hostilité violente dégrade un peu le manifestant qui fait alors partie des « escouades » de droite, en face des « commandos » de gauche. Les adultes protestent de haut, de loin, et toujours repliés sur eux-mêmes : au Palais de Justice et à la Faculté de Droit, on fait des « minutes de silence », et à l'église d'Avisa « des prières ». Du reste, les termes par lesquels on signale qu'on résiste sont modérés spectaculairement parce qu'ils sont raisonnés :

« s'oppose », « proteste », « veut prouver », « exige », « demande ». Dans les faits, la protestation est essentiellement de retrait : « ne s'associera pas », « ne participera pas », « ne verra pas ».

« Ne verra pas » est naturellement la négativité-choc du *Figaro* : « les soldats U.S. ne verront pas K » ; K « ne verra » personne à Lacq s'il y a la grève ; K « ne verra pas » les vaches normandes ; Fives-Lille « n'a pas vu » K. Si vraiment « chaque fois que M. K visite un pays d'Occident, c'est pour lui une première », *Le Figaro*, placé aux commandes, a su éviter les flashes. C'est la panne de lumière permanente, le vide sacré, comme dans cette cathédrale de Reims que *Le Figaro* a vue « intégralement, rigoureusement vide ». Car, quand il y a foule dans *Le Figaro*, c'est la foule uniforme de « la faucille et du marteau ». L'obsession de cette foule, si évidente en caricatures charnières, se développe sans faille tout le long du journal : ce sont les « fidèles » rassemblés en « brigades d'acclamations ». Ce sont ces 10 000 personnes « qui ont toutes la même couleur ». « Ces commandos » rendent les « fêtes rouges » et les « manifestations indécentes ». Ils organisent la « claque communiste ». Parfois, quelque attroupement « irrégulièrement dense » se dessine, mais toujours conditionné : lorsque l'accueil est « bruyant » et « jovial » comme à Marseille, Marseille obtient « le record de la ville la moins pavoisée ». Lorsqu'il est « bruyant » et « coloré » comme à Dijon, K « bénéficie des aventures » du maire.

De toute manière, même rouge, l'accueil chaleureux n'a pas de sens : les communistes triomphants n'ont convaincu personne. « Colombe de Picasso et slogans communistes » prennent du plomb dans l'aile et tombent lourdement sur les premières pages du *Figaro* pour ne plus se relever. « Slogans » et « mobilisations » vont expliquer la ruée des fidèles « amenés par camions ». Ni libres, ni sincères : des moutons. La moindre poussière dans un rouage crée la « pagaille » ; une erreur de changement de vitesse à Douaumont les rend « indécents » ; ils sont « choquants » en général, neutralisés par les « escouades » adverses, agités et démasqués et même un peu jaloux puisque dans la caricature charnière, Thorez se sent oublié. C'est raté, « la cavalcade » n'aura pas été ce que *Le Figaro* redoutait : « le festival de la faucille et du marteau ».

En fait, répétons-le, il n'y a que de Gaulle pour recevoir Khrouchtchev. Ils sont ensemble dans six gros titres sur treize et pendant de très nombreux « déjeuners », « dîners », « réceptions », « visites », et « tête-à-tête ». Dans deux photos sur trois, ils se quittent à cause de cette envie de voir la chose terminée avant qu'elle ne commence. Mais ils sont restés tout de même ensemble. En dehors des journées provinciales, c'est à l'Élysée et à « Rambouillet » que tous les titres des premières pages enferment les deux chefs d'État ; c'est à l'Élysée et à Rambouillet

que le temps reprend sa durée, que les journées sont « bien remplies », que les tête-à-tête « durent deux heures », qu'ils « passent toute la journée en discussion [...] » *Le Figaro*, moins négatif que *L'Aurore* dans ses diagrammes indiciels (cf. *supra*, p. 74), ne nie pas l'utilité de cette visite. Il admet que K et G discutent à condition qu'ils ne se montrent pas. Aussi ne sortent-ils que pour aller là où l'on se recueille, c'est-à-dire, où l'on **ferme les yeux** : le mont Valérien, le Soldat Inconnu.

De Gaulle a donné le ton : « On va s'occuper d'affaires qui concernent la Russie et la France. » Le souffle de l'histoire féconde « l'affaire » actuelle, la poétise et la rend rassurante : la Russie et la France... Cette rencontre était « souhaitable », voire rentable, pense *Le Figaro*. De Gaulle est présent et lucide, comme en témoigne la dernière citation : « Nous espérons apprendre des choses favorables. » De Gaulle est celui qui pourra ne pas oublier ce qu'il sait dans l'euphorie de ce qu'on lui dira, et même... de ce qu'il **verra**. Ainsi la négativité de l'axe narratif s'est confirmée et enrichie. *Le Figaro* a plongé dans le *black-out*, un tour que *L'Aurore* avait très précisément grossi au téléobjectif.

### **LE PARISIEN LIBÉRÉ**

*Le Parisien Libéré* est dans ce thème d'une orientation négative presque aussi faible que celle du *Monde* (cf. *supra*, p. 76). Cette négativité, voisine de la neutralité, développe très spectaculairement l'unité charnière. Le manque d'entrain devant l'arrivée de K, puisqu'on attend le printemps, n'exclut pas qu'on puisse le regarder et même le suivre avec intérêt. On n'y court pas le risque de s'enthousiasmer puisqu'il y aura beaucoup de barrières et peu de festivités. On ne va rien forcer, mais utiliser les heures de flâneries le long des quais et attendre. L'idée que K aura du temps à lui est reprise dans ce journal. Mais alors que les précédents dressaient le lecteur contre ce « temps libre », *Le Parisien Libéré* l'y accoutume en inversant les termes de l'alternative. Le programme n'est plus à resserrer pour supprimer les temps libres ; il doit au contraire être desserré pour devenir plus léger, plus digeste : « l'horaire moins **serré** surtout en province laisse place à des initiatives impromptues » qui n'apparaissent pas comme déplaisantes. Dès les premières lignes, *Le Parisien Libéré* semble redouter la lourdeur du spectacle plus que la présence de K. Lorsqu'il annonce pour K « une demi-journée supplémentaire », il fait penser aux heures très fatigantes du même nom. Le programme est « enfin mis au point » : *Le Figaro* agressif signalait que Moscou avait « accepté » ; *L'Aurore* sportif affirmait que c'était « définitif » ; *Le Parisien Libéré*, mais blasé, soupire que c'est « enfin mis au point ».

C'est sans doute par compensation ou par distraction que *Le Parisien Libéré* soigne – trait commun avec *Le Monde* – son décor : couleurs des gerbes, minutages des déplacements. Mais l'effort est trop visible pour ne pas imposer le sentiment que la vraie vie est absente. Le journal accomplit le tour de force de ne presque rien faire arriver à la une, pas même K, au présent actif. Le premier jour, K arrive au passé (le matin) et travaille au futur (l'après-midi) : « accueilli ce matin à 11 heures à Orly [...] le Premier soviétique aura un entretien de deux heures [...] » Le lendemain, K commence sa journée au passé composé : « M. K accompagné du [...] a déposé une gerbe », puis, de plus en plus souvent, comme on le verra, la termine au plus-que-parfait. Les temps préférés du *Parisien Libéré* sont les temps des événements dépassés (les imparfaits), ou indépassables (les futurs). Les exceptions s'éternisent en titres dans des présents de narration indéfinis : « K commence son Tour de France », un peu comme *Le Figaro* avait dit : « M. K poursuit son Tour de France. » Mais alors que dans cette poursuite, la phrase avait au moins le mérite du dynamisme (même visiblement accéléré vers l'étape finale), dans *Le Parisien Libéré*, on vit des commencements dont on ne voit que péniblement les fins... : « de Gaulle-K, le tête-à-tête commence ce matin à Rambouillet » et se prolonge pendant de « longues heures » au point « que les deux hommes d'État » sont obligés de « se délasser un moment en faisant une promenade en bateau ». Cette visite s'éternise.

La fatigue s'est imposée progressivement. Le premier jour, « Paris offrait son visage le plus printanier », mais très vite, le temps s'est embrumé. K passe, en gros et moyens titres, le plus clair de son temps à « commémorer » et à « se recueillir ». Même rue Marie-Rose, à la maison de Lénine, K n'est pas venu pour son plaisir honorer un grand homme, mais « en pèlerinage » honorer quelqu'un qui n'est peut-être même pas celui qu'on croit : « Ici habita en 1909 un certain Monsieur Oulianov. » Si au début « la foule » est venue « l'applaudir » ici et a provoqué un « embouteillage monstre » là ; s'il y a « une froideur sur les bords de la Gironde » équilibrée par des « supporters enthousiastes à Tarbes », à Pau, la fatigue s'est déjà fait sentir avec « courtoisie et amabilité » ; à Nîmes, on aurait tendance à se trouver courageux d'être là puisque « la pluie n'a pas découragé les curieux » et à Marseille, on n'en peut plus : « la foule s'est rassemblée sur la Canebière pour voir passer le cortège » comme on regarde passer les trains. L'intérêt des visiteurs s'amenuise au jour le jour. D'un « recueillement » à l'autre, on « s'accueille » et on « prend congé », pour des « visites » austères : « K a visité les usines Renault à Flins » et bâclées : « le Premier soviétique est allé hier de Lille à Rouen, en visitant deux usines de textiles dans le Nord. » Les temps de verbes contribuent à cet entassement, avec les plus-que-parfaits et surtout les plus-que-parfaits des plus-que-parfaits comme

dans l'annonce terminale : « le Premier soviétique, qui avait fait ses adieux hier matin au général de Gaulle à Rambouillet, avait samedi : visité le château de Versailles, donné une conférence de presse, fait un long discours politique radiotélévisé. » Ce reportage au passé-dépassé bouche les vides chronologiques par acquit de conscience, comme on fait une valise de dernière heure : en mettant tout en vrac pour ne rien oublier. Rien d'étonnant à ce que les Français, curieux et oisifs, aient essayé parfois de se distraire par eux-mêmes comme ceux qui « attendent en buvant de la bière et en mangeant des frites ». Ils brouillent pour échapper à la léthargie du vide. Parfois la somnolence va jusqu'à provoquer quelques ralentis psychiques ; les acclamations partent parfois trop tard : « déjà le cortège a disparu : des cris de Vive K retentissent en pure perte » ; ou même carrément, elles changent de direction : *Le Parisien Libéré* a entendu, derrière K, « Vive de Gaulle ».

Ce sont bien là des signes de somnolence distraite puisque K est présent et dessiné avec gentillesse sur tous les itinéraires du journal. Il « s'envole » même en Caravelle dans un gros titre, comme dans *L'Humanité*. Mais ce K-Libéré est finalement étouffé par les autres, par les personnalités, de Gaulle inclus, qui sont toujours là, photographiés, énumérés, comptés... Les conversations « à deux puis à huit » sont difficiles à suivre. Bref, le présent est sans attrait : K « a vu la France de l'avenir, les vestiges du passé » ; a-t-il vu celle d'aujourd'hui ? Nîmes et Arles furent « un voyage dans le passé ». Où sont en relief les folklores de *L'Aurore* ? S'il applaudit au balcon d'un hôtel de ville, c'est dans la routine : « du balcon d'un hôtel de ville de Marseille, M. K salue la foule, comme il l'a fait à chaque étape du Tour de France », et s'il reçoit les délégués syndicaux, ce n'est pas dans l'allégresse ou même la... perfidie d'une communauté de vue, mais comme une corvée de chef de bureau : « au Quai d'Orsay, K a reçu longuement 79 syndicalistes », au point que, « désireux tout de même de faire la sieste, M. Khrouchtchev annulera la visite prévue pour 16 h 15 à la délégation commerciale soviétique ». La léthargie devient hivernale. Plus K fait de choses pendant le Tour de France, plus ses « soirées » et ses « soirs » arrivent nombreux et vite. À Rambouillet, terme du Tour, par deux fois, il est question d'aller se coucher : « il couchera ce soir à Rambouillet » et le lendemain « il a donné une réception à l'ambassade de l'URSS avant de coucher dans la cité rambolitaine ». On croit sur parole *Le Parisien Libéré* lorsqu'il affirme que « cette tournée harassante a pris fin sans drame [...] » Ce journal ne redoute pas en effet le discours radiotélévisé du dernier jour. K peut bien dire ce qu'il veut, et *Le Parisien Libéré* le retransmettre (car de larges extraits du discours sont donnés), tous les lecteurs sont assoupis : « dans un discours radiotélévisé de 55 minutes, M. K a fait l'apologie du régime communiste : il a donné de nombreuses



précisions sur l'évolution de la doctrine.» Avec ces « 55 minutes » de « nombreuses précisions », même apologiques, personne n'écouterait. Si, ému à Rambouillet en prenant congé du général de Gaulle, Nikita Khrouchtchev avait « retrouvé son sourire au départ d'Orly », c'est qu'il était content de rentrer chez lui pour dormir. Les Parisiens libérés aussi.

En résumé, l'axe narratif a enclenché le vrai récit : tout peut être dit parce que rien n'intéresse. On prend tout parce que mieux vaut se distraire avec n'importe quoi que s'ennuyer avec rien. La négativité l'emporte faiblement, mais l'emporte parce que l'indifférence est par elle-même, dans cet événement, négative. Le Tour de France dans son programme et dans ses accueils se négativise à mesure que les jours passent et que la somnolence augmente.

### **L'HUMANITÉ**

Ce journal change les saisons et modifie le Tour : on ne va plus du printemps à l'automne, comme dans *Le Parisien Libéré*, mais de l'hiver au printemps (cf. *supra*, p. 86-87). On ne tourne plus autour de K, comme dans *Le Figaro*, mais autour de la France entière : foules, animaux, maisons, arbres et monuments. K est l'oiseau de paix descendant sur la terre : « *il* arrive à l'aérodrome d'Orly » sans personnalité nommée pour l'accueillir. Sans transition, c'est-à-dire sans discours, « il entrera dans la capitale par la Porte d'Orléans ». Aucun gros titre en première page n'annonce d'entretiens, de dîners ou de réceptions avec G. Une fois, « K remonte les Champs-Élysées avec de Gaulle » à sa suite, mais le rapprochement n'est que transitoire. L'Élysée n'est le but d'aucun déplacement. Il est vrai que les énoncés de programme tracent des itinéraires tellement longs, complets et décorés que tout terminus paraît secondaire. Dans *Le Figaro*, on arrivait avant de partir ; dans *Le Parisien Libéré*, on partait sans arriver ; dans *L'Humanité*, on est toujours parti. La fête est donnée à tous et les discours font l'objet d'une convoitise gourmande : « Khrouchtchev s'adressera aujourd'hui deux fois encore aux Français. » Cette obsession agoraphilique est telle que lorsque tous « les Français » ne sont pas là, comme sur la piste d'Orly au moment du départ, ce ne peut être que par abus. Les officiels présents y deviennent des « privilégiés » entre guillemets, presque des usurpateurs. Aussi disparaissent-ils le plus souvent de la scène. Car c'est « au cœur de Paris » et de la France, que K voyage. Il y a un cordon sanitaire dans *L'Humanité* comme dans *Le Figaro*, mais pas pour le même virus. Loin de G, les Français et K vivent une idylle. Ce sont les Français qui le bercent, le portent, l'absorbent. Et K n'est « souriant », « ému », « heureux », « d'excellente humeur » que lorsqu'il « répond à la foule », à ces « milliers



et milliers » de Français vers lesquels, fugueur impénitent, il se réfugie à la moindre occasion pour « trinquer » et « bavarder » : « avant de quitter Pau, Khrouchtchev a effectué une promenade impromptue dans les rues de la ville » ; « à l'Hôtel des Monnaies, bousculant le protocole, N. Khrouchtchev a pu pour la première fois serrer la main aux ouvriers ». Et quand il ne peut pas s'échapper, c'est la foule qui brise les barreaux de sa cage : « à l'aérodrome de Tarbes [...] la foule a rompu les barrages » ; à Marseille « les barrages sont rompus » ; ailleurs, « la foule se précipite [...] », se « répand », « déborde » et toujours « acclame », projetant vers le ciel tout ce qu'elle peut : bras, banderoles, drapeaux, hourras, vivats, salves, ballons, chants... À la Porte d'Orléans, « salve de canons et salve de hourras » ; à Bordeaux, « mais qui donc avait dit que les Bordelais étaient des gens réservés et froids ? », il y a « une envolée de ballons », de « confettis et serpentins ». Même quand il pleut, comme à Dijon, « les banderoles ont surgi au-dessus des parapluies ».

En fait, dans *L'Humanité*, le Tour de France de K est un vol de colombe. Descendue du ciel en spirales de plus en plus réduites : « en France, après-demain », « demain à Paris », « ce matin à 11 heures à Orly ». L'oiseau de Paix remplace, annonce, double, symbolise K. Il « s'envole » dans tous les journaux. Il est le pivot de lévitation du spectacle tout entier. Dessinés en colombe-caravelle, les journalistes, « ses sputniks »..., « comme il les appelle », s'essoufflent dans son sillage. Les Français sont dessinés en petits fantômes, en passe-murailles turbo-propulsés ; un huissier d'antichambre, ailerons aux bottines, se promène vers les plafonds. Les Français atteignent les sommets du bonheur en bandes stroboscopiques quotidiennes de huit colonnes : dans le ciel avec les Sputniks et les drapeaux mélangés rouge-bleu-blanc-rouge, sur les collines avec les bergers et leurs pipeaux ; sur les toits avec les cheminées qui fument des banderoles de « Paix », et les « cui-cui » jaillissant des nids.

Si certains confrères s'appliquent à stériliser l'événement, *L'Humanité* fait son reportage à la saison de la ponte. Tout fusionne et se féconde au grand jour : « aux grilles de l'Élysée qu'habita la Pompadour, flottent aujourd'hui les drapeaux rouges et tricolores mêlés. » « De nombreux taxis parisiens arborent [...] des petits pavillons aux couleurs françaises et soviétiques. » « Une foule débordante d'enthousiasme acclamait, rue Marie-Rose, Khrouchtchev disciple de Lénine. » « Le drapeau rouge flottait hier sur la lainière Prouvost et la cotonnière Boussac. » Le détail a une fraîcheur révolutionnaire. On sait que K « couche » dans un « lit de Roi » ou du « Négus », évolue dans « un salon de la Pompadour », « foule aux pieds » un tapis de « 10 millions » ; on sait qu'Orly est décoré avec des toiles de « 100 000 NF »... *L'Humanité*

exerce son objectivisme sur des détails de luxe qui font de K, entouré des débris dorés du capitalisme, le symbole du printemps des révolutions où les peuples prenaient possession des palais.

La France est toute pâmée : architecturale, végétale, animale. Les arbres ont des fossettes dans les écorces, les monuments se lézardent de sourires. La Tour Eiffel se gondole de plaisir. Marianne se déguise, pour lutiner K, en bergère, en Tour Eiffel, en bec de gaz, en coq, en Paris. Son jour de gloire est arrivé : « la difficulté avec les événements de ce genre est qu'ils obligent à recourir à un vocabulaire [...] usé et abusé [...] Mais comment dire [...] que N. Khrouchtchev a été magnifiquement acclamé [...] comme personne [...] depuis longtemps. »

Ce mariage d'amour n'est pas déraisonnable : « L'URSS offre à la France d'immenses possibilités », déclare K à la Chambre de commerce. Elle a donné des preuves d'attachement : « les Français se souviennent [...] ils savent que [...] Ils [les combattants de Stalingrad] se battaient aussi pour la liberté du monde et la renaissance de la France asservie. » L'URSS est digne de la France : « le voyage de Khrouchtchev contribue au prestige de la France », constatent de nombreux journaux étrangers. Oui, « nous vous saluons comme le Représentant d'un grand pays défenseur de la paix et ami de la France. » Les prophéties du chanoine Kir sont réalisées : « quelques roquets jappent au loin, mais tout ça sera balayé par l'accueil populaire. »

Cet accueil populaire le reste, car les contacts entre K et les personnalités officielles se réduisent de ligne en ligne. Les fêtes officielles, comme la soirée de l'Opéra, ne sont pas en relief : « l'Opéra déployait hier ses fastes des grandes soirées, mais le spectacle le plus extraordinaire était dans la rue. » *L'Humanité* ne veut pas diminuer le faste des fêtes officielles – elle reprocherait même volontiers à quelques confrères de ne pas y voir assez de lumière – mais elle place les vraies fêtes ailleurs. La grande première de l'événement n'est pas en gros titre à l'Opéra, mais au Palais des Sports : « hier soir, au Palais des Sports, brillante première de l'ensemble des Chœurs et Danses de l'Armée soviétique. » Les commémorations ne sont pas qu'officielles : « au Mont Valérien [...] il [K] [...] verra gravé sur les murs le dernier message des fusillés : Vive la France, vive l'Union soviétique. » Dans ces rencontres, en vérité, « c'est bien d'amour et d'espérance » qu'il s'agit. On en « pleure de joie à Orly », de tristesse « au mont Valérien », de regret « à Dijon » : « le chanoine Kir a pleuré lorsqu'on lui a rapporté les propos tenus par Khrouchtchev à son égard. » K avait dit en souriant : « Il n'est pas là, mais je l'embrasse. » Kir est en effet un des rares personnages que Khrouchtchev ait aimé dans *L'Humanité*. Les autres n'ont été que frôlés, voire légèrement égratignés. M. Lamour, jouant devant K au modeste, en est pour ses frais :

« On a souvent besoin d'un plus petit que soi (dit M. Lamour) [...] M. Lamour mesure une bonne tête de plus que Khrouchtchev. » K à Jacquinet à Reims : « Votre discours a été si diplomatique que je ne sais si, d'après vous, les Allemands sont venus en agresseurs ou si vous les aviez invités » ; quant à G : « le général de Gaulle avait [...] dessiné en quelques mots un portrait très ressemblant de Khrouchtchev : "Vous voici plein de vie et d'activité", mais il ne croyait pas si bien dire. M. Khrouchtchev, dans sa réponse, fit aussitôt une démonstration remarquable de vitalité [...] »

Ces roses épineuses indiquent tout au plus qu'à discuter de trop près avec K, on s'y pique. Mais elles n'entachent pas la bonne humeur générale. Le vrai est que chaque Français est comme cet enfant d'école maternelle qui chante : « Il y a longtemps que je t'aime », ou comme cette préfète qui fera broder les signatures de toute la famille K sur sa nappe parce que : « C'est le plus beau jour de ma vie [...] M. K connaît mon frère. » C'est le plus beau jour de la vie de chacun, M. K nous connaît tous. « Des millions de Français connaissent Nikita Khrouchtchev » et Nikita Khrouchtchev « a certainement de la France une image vivante » étrangère à la sacristie décrite par *Le Figaro*.

Car dans *L'Humanité*, comme l'avait prédit Kir : « tout a été balayé par l'accueil populaire. » Quelques « nervis » réduits à « ergoter », à « mentir » et à ne dire que « des sottises » vont à contre-courant de la fête pour leur propre perte : « les croisés de la guerre froide ont perdu la bataille de Dijon le 29 », et enregistrent « un échec cuisant » à Lille le 30. Tous font partie de cette « foule ardente », fascinée par « l'énorme contagion du mot Paix ». Il n'y a ni *communistes* ni *capitalistes* dans le sillage de K. Ceux qui prétendaient que K « n'avait que deux amis : Raynaud et Boussac » ont bien vu dans le Nord qu'ils étaient loin du compte : « le peuple de France se prononce avec une force exceptionnelle dans sa masse pour l'amitié franco-soviétique. » Les entretiens des « deux présidents », « souriants et détendus », sont discrètement transmis parce que K n'y est pas à sa place. « L'allocution de Rambouillet », en revanche, et la conférence de presse radiotélévisée prennent tous les gros titres. Les malheurs du *Figaro* ont fait le bonheur de *L'Humanité*.

Au tableau des diagrammes indiciels (cf. *supra*, p. 75). *L'Humanité* a dans ce thème des pourcentages de politisation et d'orientation moins élevés positivement que ceux du *Figaro* ne le sont négativement. Cette tempérance est en un sens normale dans la mesure où, l'événement lui étant favorable, *L'Humanité* a plus d'unités neutres qu'on ne pourrait le croire puisqu'il lui suffit d'énoncer les faits pour exprimer son orientation. Mais elle tient aussi à la nature de la positivité propre à ce thème. Le contenu de celle-ci est conditionné par l'altitude : la colombe,

n'ayant jamais ralenti le battement de ses ailes, n'a pas pu perdre de la hauteur et retrouver la réalité originale de l'événement, à savoir le président de la République capitaliste française fraternisant avec le président des Républiques soviétiques : elle n'a pas rencontré les difficultés ou les espérances que cette fraternisation impliquait.

### **LE MONDE**

Le niveau moyen de spectacularisation du *Monde*, puisque ce journal n'a ni caricatures ni photographies, coïncide naturellement avec l'absence de passions excessives (cf. *supra*, p. 88-89). C'est donc par une poussée faiblement négative que se développe le diagramme indiciel de ce thème (cf. *supra*, p. 76). En paroles et au présent-actif, K et G vont s'écouter et... s'observer ; la France sera bienveillante et méticuleusement attentive. Dès la première page, en effet, on entre dans le vif du système : « l'Ilyouchine 18 fait entendre le tonnerre de ces quatre turbo-propulseurs de 4000 chevaux. Encore quelques minutes et le voici qui roule doucement, énorme masse de 18 tonnes, sur l'aire du ciment. » Dans ce présent-actif ralenti, « l'énorme masse » des problèmes internationaux, maîtrisée et raisonnée, va « rouler doucement », sur la piste de la courtoisie et de la bienveillance tandis que, détail après détail, chaque pièce du système va se décomposer : « 60 mâts vont flotter à 12 mètres de hauteur [...] On a tondu les gazons [...] face à la piste d'arrivée, à 150 mètres du point d'arrêt, une construction blanche en matériau léger, mesurant 29 mètres sur 9 et entourée d'une terrasse de 2 mètres de large, se dresse à environ 1 mètre du sol. » Les précisions numériques de ce reportage accompagnent et renforcent les descriptions par la variété des supports qu'elles dénombrent et leur valeur discrètement record. On n'oublie pas les « 20 marches de l'escalier mobile » contre l'avion et les « 72 marches du monument de la victoire de Verdun ». On sait que la gerbe du mont Valérien a « 2 mètres 20 de haut ». On sait enfin que la connaissance du passé enrichit raisonnablement celle du présent : la visite de Versailles passe par « la salle des fêtes de la coquette cité qui porte le nom de Raymond Patenotre en souvenir de l'ancien député de Rambouillet qui fut également ministre de l'Éducation nationale ».

Ce Tour de France est sous le signe de la vérité scientifique. Le privilège de celle-ci, hors l'usage qui en est fait, étant de n'être ni bénéfique ni nocive, l'écriture du *Monde* se trouve naturellement en position de neutralité sur le fléau de la balance droite-gauche. L'arrivée de K, par exemple, est un modèle d'équilibre préétabli ; « l'accord

est fait sur le programme » et ne peut qu'être fait avec chaque Français, puisque ce programme contente rigoureusement tous les mécontents des journaux précédents : ceux qui le trouvent trop « lourd » et ceux qui le trouvent trop « léger ». Le programme est en effet lourd et léger puisque « sensiblement allégé »... « il n'en demeure pas moins chargé ». Le Tour de France lui-même, voulu ou refusé (ou les deux) par les uns ou par les autres, devient ici « la grande et rapide tournée provinciale » et le « petit Tour de France », au cours duquel on ne lui laisse pas « le temps de souffler ». Somme toute, un « petit » Tour de France bien grand. Presque toujours des termes de signification contrariée sont là pour que chaque lecteur y trouve ses mesures. Si le Tour de France est un peu spectaculaire, on met « petit » à côté ; si « tournée provinciale » est un peu familier, on ajoute « grande » pour lui donner sa dimension nationale, et « rapide » pour minimiser cette dimension. *Le Monde* rassure. Il a même fait cette constatation originale à force d'être élémentaire que les détails rapportés et discutés sur les horaires et les réglementations du programme, trop rigides pour les uns, pas assez pour les autres, ne signifient rien dans la mesure où ils « peuvent *faciliter* ou *entraver* l'expression du sentiment populaire » (souligné par nous). Ce système à efficacité double est sensible avec les mesures précisément policières qui sont souvent dans *Le Monde* accolées aux « accueils chaleureux » à côté de « M. Khrouchtchev acclamé aux Champs-Élysées », un sous-titre précise : « un service d'ordre draconien ». Ailleurs, « contenues derrière les barrières de la police, des milliers de personnes ont stationné des heures, place de l'Opéra, pour acclamer le visiteur soviétique ». Enfin, sur le chemin de Rambouillet, « drapeaux soviétiques et barrières closes ». Loin d'être un cordon sanitaire qui ne laisse rien passer, soit dans un sens, soit dans l'autre, cette police est ici une sorte de pont-levis. Elle laisse passer ce qu'elle veut. Elle est minutieusement huilée pour tenir bon dans les deux sens : « 15 000 gendarmes et CRS » ont été mobilisés. Ils seront « 5000 à Bordeaux », « 4500 à Marseille », et il y aura « un homme tous les 2 mètres 50 », « un homme tous les 5 mètres »... Elle finit par être apaisante de commodité, cette police à la fois communicante et préservatrice. Elle est même décorative : « estafettes et sirènes » ne déparent pas le spectacle.

Il est donc finalement normal d'affirmer que « tout le monde est satisfait du nouveau programme ». Les « quelques personnalités, groupuscules ou feuilles d'extrême-droite » qui font « une opposition déterminée ou complète » ont tort. « Selon le porte-parole », comme dit *Le Monde*, ce qui a été fait est bien fait et ne pouvait être fait autrement. « Jeune homme, taisez-vous ! », dit la rubrique d'accueil en première page. *Le Monde* a le langage d'un père : il comprend tout. Il ne doute

pas que les hostiles « ne soient des gens sincères ». Mais « il n'est de fierté, de rancune ou de méfiance qui ne doivent, tous clairs sonnants [...] s'effacer devant l'hôte d'un jour ». « De la tenue, du tact et le sens de la juste mesure. » Il s'agit ici d'être raisonnable. C'est une sagesse d'adulte que de commencer une activité en mettant sa méfiance de côté. D'autant que tout au long de « la visite », la méfiance s'éloigne et la détente continue. C'est dans *Le Monde* une progression constante vers la cordialité avec le mot « visite » en filigrane dans toutes les pages. K est en effet « accompagné » dans *Le Monde* comme un visiteur. La courtoisie implique pour ceux qui reçoivent, non seulement de ne pas laisser le visiteur seul et désemparé mais encore de ne pas le chamberer par trop de prévenances. C'est dans *Le Monde* qu'on « fait des honneurs ». Aussi « les Soviétiques apprécient les égards [...] la cordialité » en général. « Les Soviétiques satisfaits » le sont à Moscou et à Paris. Tout le monde est content. Un gros titre résume ce contentement : « Soviétiques et Français se félicitent du climat du séjour parisien. »

Le climat n'est pas toujours au beau fixe. K en France, c'est parfois et discrètement K sous la pluie ; moins démoniaque que celle du *Figaro*, cette pluie a cependant son importance : sa présence a « presque vidé » les trottoirs ici, et son absence permet de les remplir là : « au temps printanier [...] qui était pour beaucoup dans la qualité d'un accueil [...], avait succédé [...] » La tendance générale va certes vers une « satisfaction », mais une satisfaction nuancée : « personne ne s'est hasardé à critiquer ouvertement le Chef du gouvernement soviétique ou à manifester ouvertement contre lui. »

Personne ne s'y hasarderait parce que, là encore, l'événement *tourne* au-dessus de la mêlée. L'attention politique aux faits l'emporte sur le plaisir ou le déplaisir de les vivre. Les dîners, les réceptions passent en second. Les entretiens sont annoncés avec leurs objectifs : « les problèmes de Berlin et celui des essais nucléaires domineront les entretiens Khrouchtchev-de Gaulle » ; « Kossyguine et le patronat français se mettent d'accord pour développer les échanges franco-soviétiques. » Les visites ne sont pas marquées de signes distrayants ou gratuits. La bonne humeur n'est pas exclue du reportage, puisqu'il y a, plus visibles qu'ailleurs, les créations d'« une truite Nikita », d'un « disque de la rencontre » et un Nikita qui « a chanté au dîner de la préfecture ». Mais ce ne sont là que de brèves enclaves. Les réjouissances du tour s'amenuisent devant les visites sérieuses, notamment celles qui concernent l'industrie. C'est devant les locomotives BB que « M. K est de plus en plus épanoui ». *Le Monde* répugne scientifiquement au détail qui futilise. Il peint longuement des décors mais toujours autour d'une problématique substantielle. La croisière est agréable, mais motivée.

Les accueils sont dans *Le Monde* des modèles de discrétion : « porter une cravate et un brassard noir », « réciter le chapelet », « lancer des petits cailloux ». Ces gestes disparaîtront rapidement au cours des jours pour ne laisser que le souvenir de quelque « banderole » sur Budapest « surgie derrière les rangs ». Entre « les Français et M. Khrouchtchev », il n'y a pas d'inimitié. On s'est interrogé le premier jour pour savoir si on irait « du lance-pierre à l'abstention », mais le jour suivant, on voit qu'il s'agit d'aller « de la présence à l'empressement ». On y va, non d'emblée, mais progressivement, à petits pas, par petites doses : « une foule dans l'ensemble sympathique et par moments enthousiaste » ; ou : « M. K reçoit un accueil cordial et à plusieurs reprises enthousiaste » ; ou ce public bordelais qui « a mis quelque temps à se dégeler. » Dans ce que *Le Monde* appelle « la foule » au singulier, il y a « les curieux », « les sympathisants » et « les militants ». Les communistes n'ont pas de sort à part. On les distingue dans « les sympathisants » lorsque le mot est entre guillemets. On ne les discerne qu'harmonieusement intégrés dans « un champ de coquelicots qui ondule », ou par « des drapeaux rouges dans la banlieue de même couleur ». Les communistes apparaissent une fois parce qu'ils avaient « procédé à une mobilisation très réussie ». Ce « très réussie » est d'autant plus remarquable qu'il est unique dans la presse analysée ; ni les anti-K ni les pro-K, *L'Humanité* comprise, n'ont avoué une manifestation **communiste réussie**. *Le Monde* seul réussit à rapprocher les mots de « mobilisation » communiste « réussie » sans que sa neutralité d'expression, à peine teintée d'ironie, penche soit du côté de la complaisance, soit du côté de la provocation. Dans ce qu'il appelle « les Français », *Le Monde* arrive à niveler l'un par l'autre l'enthousiasme communiste et la tiédeur capitaliste. Ainsi à Lille, « fief du capitalisme » et du communisme réunis, les accueils s'engrissent dans un complexe de « drapeaux rouges à dose homéopathique » et s'assourdissent dans une « Internationale qui retentit dans le crachin de Lille. »

C'est l'union des uns et des autres qui fait ici le poids. Pas plus qu'ils n'ont fait d'erreurs, les Français n'ont été retranchés ou divisés. Ils sont tous jumelés en titres, Français et Soviétiques, amis et ennemis. « Vestons et habits noirs mêlés à l'Élysée pour la grande réception offerte par le général de Gaulle. » Un jour, « les élus socialistes étaient là » et un autre jour, à la Chambre de commerce, M. K visite « le temple du capitalisme sous les applaudissements de ses grands-prêtres ». Ils sont tous là, fin-prêts, énumérés, comptés et toujours accordés dans une cordialité sans démesure : « la sage Normandie prépare un accueil d'une correction souriante. » Lorsque le cœur se laisse aller à des épanchements excessifs, quelques mots simples ou ironiques redonnent le ton : « 500 personnes ont applaudi M. K lors d'une réception bon



enfant » à l'ambassade d'URSS (chez des confrères : « un désordre indescriptible »), ou « les femmes de Paris ont reçu Mme K dans une aimable bousculade » (chez des confrères, on l'avait « étouffée »). Lorsqu'une information recèle un contenu tant soit peu explosif, elle est mise en doute : l'adjudant Delmas avait-il voulu assassiner M. K ? Dans *Le Monde*, l'ancien adjudant-chef s'en défend ; elle peut être ironiquement redressée : lorsque K a eu l'irritation que l'on sait à l'égard de Jacquinot (jugé trop compréhensif devant l'invasion allemande de 1940), *Le Monde* écrit : « passe d'armes avec Jacquinot. »

Ils sont donc tous raisonnablement là, et raisonnables. La rubrique des « réactions françaises à la visite » donne aux personnalités politiques et aux chefs de parti l'occasion de s'exprimer. Mendès-France, Guy Mollet, Edgar Faure et d'autres exposent leurs opinions avec tempérance : « La coexistence exige la non-ingérence », oui ?... ou non ? : « Oui à la détente, non à la désintégration. » Massées au milieu de la page, les opinions des hommes politiques de toute tendance forment les carrés d'une garde qui se rend, mais ne meurt pas. Ils sont tous d'accord pour comprendre *et* pour résister, pour progresser *et* pour ne pas bouger. K et G donnent le ton : « après avoir rappelé publiquement leurs positions respectives », ils commencent des entretiens que l'on voit toujours « progresser », terme scientifique cher au journal. L'avenir dans *Le Monde* reste toujours *ouvert*, comme en laboratoire.

Dans la crainte des gestes excessifs, dans la volonté de prendre le juste milieu de toutes les oppositions, il y a dans *Le Monde* une résistance au mouvement, une résistance à l'événement dont la nature négative finit par s'imposer, aussi faible soit-elle. Addition des unités faite, les « foules enthousiastes » sont trop modérées pour l'emporter aux points sur les moments, même dérisoires, d'opposition. Cette négativité *de masse* est favorisée par le style. *Le Monde*, prenant devant l'événement la distance d'un savant, a volontiers perdu, ou fait perdre, le fil de la positivité qu'il proclame. C'est par le détail technique qu'il a soustrait le lecteur à l'emprise du Tour de France. Il est arrivé à dire qu'il faut être « pour » sans laisser le temps ou le plaisir de l'être.



# 10

*KHROUCHTCHEV – DE GAULLE  
ET LES PROBLÈMES POLITIQUES*

## L'AURORE

K, dans *L'Aurore*, continue à s'affirmer comme vedette et une vedette prometteuse : il « n'est pas antipathique », d'où la négativité peu affirmée au tableau des diagrammes indicels (cf. *supra*, p. 74-76). Il pose sans doute peu de problème puisque le thème Khrouchtchev-de Gaulle n'est pas majeur (cf. *supra*, p. 82). « On ne veut pas douter qu'il se gardera de toute immixtion politique », et on le sait sincère puisqu'il est « sincèrement persuadé que le bonheur des autres peuples ne peut se faire que dans le communisme. » Ce « lutteur gêné par le col dur de la diplomatie » est humain dans ses faiblesses comme dans ses audaces : « il ne cède pas d'une virgule » ; il est « remarquable lutteur » ; il a « une extraordinaire assurance » ; il est « rusé et réaliste ». L'homme et le lutteur sont distrayants, mais le président de l'URSS n'est pas convaincant. *L'Aurore* est même un des rares journaux à avoir contesté ses titres : « il est chef de gouvernement et non chef d'État ; on le lui rappellera le moins possible. » On aimerait surtout qu'il ne soit rien : « on aurait eu un souvenir agréable si », dans son discours télévisé, « le propagandiste n'avait repris le dessus pour tout gâcher. » Somme toute, un arrêt négatif sur K-communiste mais amorti par une sorte de compréhension apitoyée, comme si ses opinions relevaient d'une maladie, d'une sorte de propagandite honteuse.

Car K, dans *L'Aurore*, est toujours un peu pardonné : lorsqu'il se jette dans les bras de J. Duclos, comme sur un « pays » rencontré en terre étrangère, l'ironie porte sur J. Duclos « le pays », plutôt que sur K dont on comprend « ce seul moment de détente véritable ». Par ailleurs, ce « lutteur » impressionnant qui va de performance en performance dans « sa fantastique ascension politique », est un lutteur polémiste mais jovial et un peu timide : il est « contraint », « gêné », « ennuyé ». Ce « paysan rusé et réaliste » peut être encombré de « complexes » ou de « chauvinisme » un peu démodé et pardonnable : bref, ce lutteur mi-balourd, mi-rusé, naïf mais futé, joue cartes sur table d'une manière spectaculaire. Devant cet « ours mal léché », la France n'a pas eu peur. Elle a bien vu, surtout lorsqu'il parlait sérieusement, que « ce n'était pas un défi mais un bluff ». « On s'est prêté au jeu » un peu partout et on a bien fait, puisque « pour l'instant, il nous fait perdre nos illusions ». L'ironie de *L'Aurore* ne va pas jusqu'à l'injure personnelle, car il n'est que « fort étrangement informé » ; au fond, s'il était « mieux averti », il ne serait pas... communiste. Il ne livre un combat que de mots, et s'« il a des mots malheureux », de notre côté, « nous ne sommes pas à court de mots, nous non plus ». Cette richesse verbale rend les combats politiques aussi alléchants que gratuits : « les deux hommes en présence », K et G, sont opposés sportivement : « le Russe bolcheviste et

autoritaire»... en face du «Français autoritaire [...] mais libéral». Il suffit qu'ils soient «face-à-face», expression chère à *L'Aurore*, pour que le contact se neutralise. «Le tête-à-tête à l'Élysée: rien de fait.» Ils «ne céderont sur rien»; «la deuxième explosion atomique de Reggane n'a troublé en rien les entretiens de Rambouillet: de Gaulle avait prévenu K.» La gentillesse des discours élogieux dont les deux présidents sont prodiges n'est *rien* d'autre que des *bons* mots; au-delà, il y a deux ennemis irréductibles: «tous les sourires ne sauraient faire oublier qu'il est le chef suprême [...] du communisme international et que la France est dans le camp d'en face.» Le score final est bref: «conférence de presse, communiqués, discours, performances oratoires, mais bilan négatif.»

Les combats se diversifient à mesure qu'ils se décentralisent. K et P. Lamour ont joué un vaudeville: «Bien que ce soit un succès capitaliste, bravo!», dit «le pape du maïs». À quoi P. Lamour réplique hardiment: «Ravi de ne pas vous avoir laissé cette victoire.» On ne se gêne plus; pour un peu, on serait du même bord lorsque Marcel Boussac dit à K: «Voici comment j'ai fait descendre la mode pour tous dans la rue.» On plaisante tout au long des titres: «K veut emporter les locomotives dans sa poche»: «Faites-moi un paquet.» «Vous êtes vraiment Marseillais», répond Deferre. Plus que Marseillais, presque francisé: «Et si j'attendais le 15 mai en France dans un petit trou pas cher?», rêve-t-il tout haut, déjà déguisé dans d'innombrables caricatures en Bourguignon, en Provençal... Encore une fois, est-il responsable de ce qu'il est? Est-il ce qu'il croit être? La seule discussion ouverte et libre qu'il ait eue avec «le Français moyen», un ouvrier de chez Renault, en laisserait douter: «K s'est montré moins à l'aise chez les ouvriers que le soir dans le monde.» Et s'il n'avait pas l'audience qu'on croit? «Assistance curieuse, mais peu enthousiaste, des ouvriers, des techniciens et des directeurs de la Compagnie du Bas-Rhin.»

Qui est K? «De la tête aux pieds», sa biographie en treize points, bons et mauvais, s'étale sur la page. Les mauvais relèvent du virus communiste, avec preuves à l'appui sur le fanatisme qu'il a déployé dans l'histoire de son pays; les bons relèvent du virus clownesque: le voici «tout en rondeur», aux États-Unis, avec un petit cochon, en Indonésie sous les guirlandes, et ailleurs... En France, où il a déjà sa cote de popularité comme Churchill ou B.B.<sup>1</sup> (il est vrai qu'il n'arrive qu'à 1,68 contre 6,7 à Churchill et 7,3 à B.B.), le théâtre continue: le 28 mars, «il a remonté la Canebière sous la pluie, dégusté une bouillabaisse et couché dans le lit de Napoléon III». Le 30 mars, il «claque» la langue

1. Non la locomotive, mais Brigitte Bardot.

en goûtant du Champagne. Le 31 mars, il « trinque » sur le zinc... Là, il caresse une danseuse, ici, une mitrailleuse... Et ce n'est pas tout : le 28, il fait carrément « les 400 coups » ; il fait même des coups tout court : à Bordeaux, « le coup de fusil », à Lacq, « le coup du mépris », à Pau, « le coup du mouton », à Nîmes, « le coup du parapluie », à Pichegu, « le coup du maïs »... On le voit à Pau, « réveillé par un oiseau » et une danseuse lui baise la main à Arles, ce qui le « rajeunit d'un demi-siècle ». À Lille, il va jusqu'à « remonter le moral des camarades syndiqués ». À Rambouillet, lorsque les lumières s'éteignent au château, cet intrépide Tintin, enfin épuisé, s'endort dans un « lit doré ». Le privilège des compétitions sportives ou ludiques étant d'exiger sérieux, engagement et sincérité au cœur d'une activité qui n'en a point, K se découvre au fil des jours de plus en plus vivant et vivable. Il fait tous les « coups » possibles, mais non des coups pendables. Le négatif perd sa violence parce que K est finalement, dans *L'Aurore*, toujours un peu berné par les autres, y compris, parfois, par les siens.

Au fond, *L'Aurore* aime bien K quand il n'est pas ce qu'il est, c'est-à-dire communiste, comme il aime les politiques de paix, quand elles ne se compromettent pas dans le communisme. « De tout cœur » *L'Aurore* aime et veut la paix et l'affirme souvent. Le journal va même jusqu'à supposer que peut-être il y aura demain « climat nouveau », mais à condition bien entendu non seulement que les « communistes d'ici » cessent de faire le jeu de l'ennemi, mais que chacun reste sur ses positions. *L'Aurore* se charge de nous faire comprendre qu'aucun risque de « recul » n'est à craindre. Il faut « protéger l'Occident contre le communisme » car nous sommes les « adversaires irréductibles du communisme » qui est un « régime totalitaire inhabitable ». Aucun journal n'a dit aussi simplement sa façon de penser : le communisme, « nous l'abhorrons ».

En ce qui concerne l'Allemagne, les Allemands de Bonn font partie avec nous d'un bloc dont la dislocation est « impensable ». Les deux blocs se trouvent pétrifiés l'un en face de l'autre. D'un côté : « reconnaissance de Pankow et neutralisation de Berlin. » De l'autre : « pas d'accord : une Europe articulée autour de Paris et de Bonn. » Finalement : « sur la question allemande, chacun reste sur ses positions. » Le dialogue est d'ailleurs assourdi par l'ironie constante des jeux de mots, comme le laissait pressentir « le commupitalisme » et le « rotscharscisme » de la caricature initiale. Même Khrouchtchev, l'acteur principal, en serait étonné. Il serait « surpris du peu de résonance de ses formules-chocs ». En réalité, ou plutôt en rêve, c'est parce qu'on ne s'entend pas qu'on est tous ensemble : « Il ne veut pas la guerre, nous non plus ! Il craint une renaissance du militarisme allemand, nous aussi.

C'est un point commun qui peut être décisif. Dans un sens ou dans l'autre d'ailleurs.» Tout mène à tout, en effet. À cette hauteur extra-événementielle, *L'Aurore* est bien placé pour renforcer les oppositions politiques Est-Ouest en laissant à l'événement lui-même son innocence spectaculaire. *L'Aurore* préfère les professions de foi générales aux mises en question précises. Khrouchtchev qui a si longuement analysé chez les confrères le régime communiste et la grandeur de l'URSS, erre dans *L'Aurore* comme un farfêlu sevré de doctrines-mères. Ce qu'il dit politiquement est amoindri par l'aspect provocant et faux de ses affirmations. Il finit par être celui qui mélange tout et qui continue à se faire pardonner : « il s'explique sur de Gaulle, le Christ et le communisme », en amusant sans inquiéter car « ce que nous n'oublierons pas de si tôt », c'est non pas l'appartenance politique de K mais « les responsabilités majeures de Moscou dans la tension ». L'agressivité majeure est finalement reportée sur Moscou et sur le communisme, en laissant K en marge. *L'Aurore* s'est même singularisé en suggérant que « peut-être son objectif [de K] est moins de nous détacher de l'OTAN que de détacher l'OTAN de Bonn. »

Politiquement, aucun fait ne devient sérieux, dès que le problème l'est : « lors de son *speech*, il [K] a traité de trois sujets : l'Allemagne, le désarmement et le communisme. » Le *speech* était le « discours-fleuve » d'un doux maniaque avec « son obsession : l'Allemagne » qui fait sourire tout le monde. Les Français qui veulent la « détente », au sens presque affectif du terme puisque cette idée « leur va droit au cœur » parce qu'ils « se refusent à désespérer de la paix », ne sont pas perturbés par des discours pareils. Comme dirait le Rayon Z : « Qu'est-ce qu'ils risquent ? ». Guy Mollet est le seul Français qui, spectaculairement (photographie), ait été en « face-à-face » avec K sous l'œil bienveillant, et comme au-dessus de la mêlée, de de Gaulle. *L'Aurore* a valorisé cet affrontement des deux Internationales avec une neutralité ironique et volontiers attentive. L'une ne peut qu'exclure l'autre. Alors attendons.

Pour les autres « face-à-face », ils sont autant de matches qui se déroulent tout au long du journal mais sans qu'un problème d'efficacité ou de synthèse puisse se poser entre les combattants : « Debré à K », « K à Debré », « Devraigne à K », « K à Devraigne »... « Ils ont beaucoup parlé : à Matignon, à l'hôtel de ville, à la Chambre de commerce... » Autant de matches. Avec de Gaulle, il y a « le Russe » d'un côté et « le Français » de l'autre. « Ce qu'ils vont se dire » est clair comme un programme de spectacle avec les entrées en piste par ordre alphabétique : c'est « l'alphabet du dialogue G-K : Algérie, Berlin, Chine, Désarmement, Est-Ouest, OTAN, Pays sous-développés, Reggane, Sommet ».

Chacune des perspectives est placée en vis-à-vis dans un dialogue rapporté par le journal : « G. dit (que) – K répond (que) – K dit (que) – G répond (que) [...] » Chacun propose sa solution à l'autre à distance convenue, sans l'entendre ni l'attaquer. Parfois même, les deux seraient presque d'accord sans s'écouter : « la solution raisonnable (sur l'Algérie), c'est le plan de de Gaulle, mais [...] » Dans l'ensemble, l'ambiguïté doucereuse des titres sur les « tête-à-tête » résume bien ce ballet où l'un et l'autre s'accordent pour rester sur place, dos à dos : « de Gaulle et K se sont tout dit sur l'Allemagne ». Un peu comme s'ils s'étaient dit de tout mais amicalement. Ou encore : « K va rechercher avec de Gaulle à partir de ce soir et pendant deux jours un accord difficile », comme s'ils le faisaient tous les deux exprès. Ou encore : « à Paris, rien de fait – mais le 1<sup>er</sup> avril K et G se retrouveront » à Rambouillet. Ce n'est que partie remise mais surtout évitée. Un poisson d'avril, en somme, puisque « il ne peut s'agir à l'Élysée ou à Rambouillet que de préparer la conférence au sommet ». Finalement, une solution idéale se présentera : « on se mettra certainement d'accord, mais sur un communiqué. » On l'avait vu au départ : c'était un jeu où chacun était préparé : Khrouchtchev « avait-il la moindre chance sur la question allemande de faire basculer de Gaulle de son côté ? » Non. Il était écrit que le match serait sans conséquences. À la fin, chacun est prêt pour le *round* final : à Rambouillet, « à partir de ce soir, la vie de château [...] »

Dans la suite des autres thèmes, l'unité majeure sur Kir est d'autant plus importante qu'elle est présentée en unité charnière par deux caricatures : l'une appelée « le Grand Jeu » où le chanoine joue aux cartes avec l'ours soviétique et dont la légende précise : « le chanoine dans le jeu russe ou les Russes dans la main du chanoine ? » ; l'autre intitulée « Affaires intérieures » où l'on voit une bouteille de Kir sur un zinc avec sa légende : « c'est le chanoine qui a obligé le maire à obéir à l'évêque. » Ce degré maximum de spectacularisation est le signe d'une mise en valeur spéciale pour l'unité qu'il démarque. En effet, le chanoine Kir, disparu au bénéfice de l'unité sur l'Église dans la plupart des journaux, joue son rôle dans *L'Aurore* : le maire Kir commence par affirmer deux fois qu'il recevra K, puis le chanoine par conclure qu'il ne le recevra pas. Ces nouvelles contradictoires sont dans une page les amorces d'un véritable rallye dont les étapes sont claires : le 21 mars, Kir est le seul officiel, avec de Gaulle, à attendre K sur la France dessinée. K et Kir y trinquent ensemble. Mais à partir du 26 mars, un combat véritablement cornélien s'engage entre le maire et le chanoine. Le 26, en première page, Kir-maire l'emporte avec fougue : Qui recevra K ? « Moi », affirme-t-il. Mais à la page 7, les « coups de théâtre » se succèdent : au début de l'article, c'est Kir-chanoine au tapis : « Dernière minute : Je le recevrai. » Le 28, le chanoine est toujours au tapis : « Kir :

S'il frappait ce soir à ma porte, j'ouvrirais. » Mais le 29, le drame éclate et c'est le dénouement en trois « nouveaux coups de théâtre » qui rendent « la course aux pronostics » difficile. 1<sup>er</sup> coup de théâtre : « 11 h : il recevra K » : un pour le maire – 2<sup>e</sup> coup de théâtre : « 13 h 16 : il a disparu » : un pour le chanoine – 3<sup>e</sup> coup de théâtre : « 23 h 15 : il revient et déclare “Je n'ai pas dit mon dernier mot” » : deux pour le maire. Enfin, le score s'égalise le 30 puisque « c'est finalement le chanoine qui a obligé le maire à obéir à l'évêque ». Cette victoire a été dure : « le chanoine Kir atteint d'un tassement de vertèbres à la suite de son départ précipité de Dijon » est un vainqueur meurtri. Le rideau tombe sur quelques annonces soigneusement encadrées et dispersées dans la page même de ce drame. Comme des entractes, celles-ci laissent respirer et proposent des rafraîchissements : K « préfère les chars à bœufs » ; il y a une « eau minérale *made in URSS* » ; dans les bars de Dijon, « le double K » a fait son apparition comme apéritif.

Le maire de Dijon se bat donc avec le chanoine et il s'est mis « tout seul » dans une mauvaise situation, où il apparaît que la foi du chanoine n'a eu à combattre que des devoirs de « courtoisie » chevaleresque ; c'est donc moins douloureux pour lui que s'il avait eu à combattre les devoirs d'amitié vis-à-vis de K que d'autres confrères ont valorisés. Le chanoine, au fond, est intéressé mais naïf : « Si demain une conflagration internationale se produisait, nous aurions tout intérêt à avoir les Russes dans notre jeu », dit-il. Est-ce si simple ? « De mauvais joueurs prétendront sans doute qu'ils imaginent mieux le chanoine dans le jeu russe que les Russes dans la main du chanoine. » Bien que « les vertus diplomatiques du vin blanc cassis » en aient « retourné d'autres », le chanoine fait ici figure de niais en grande politique. Aussi n'est-ce pas l'Église et encore moins la politique franco-russe qui sont concernées dans cette affaire. Alors que des confrères demandent qui commande, du pape ou du gouvernement français, *L'Aurore* ne fait qu'« une réponse simple » : « la véritable autorité de tutelle du maire de Dijon, c'est le chanoine Kir. » L'unique apéritif caricatural sur le zinc avait tout dit le premier jour : c'est un conflit de conscience qui ne concerne que le chanoine et que le chanoine doit résoudre seul : « Il peut toujours rendre son écharpe » ; « Nous manquons de prêtres, mais je n'ai jamais entendu dire que nous manquons de maires. »

### **LE FIGARO**

Tout différent, se développe le récit enclenché par *Le Figaro*. Des deux thèmes envisagés, Khrouchtchev-de Gaulle est le thème majeur, celui sur lequel *Le Figaro* a concentré sa plus forte aversion. K est

plastiquement gentil dans les caricatures charnières relevées (cf. *supra*, p. 83-84), mais il ne faut pas s'y fier : la ceinture d'avion qu'il veut déboucler en arrivant à Orly est une faucille et un marteau ; un peu plus tard, foulant le tapis d'Orly, des policiers cachés dans ses poches l'empêchent de trouver son mouchoir. Il ne faut ni regarder, ni croire K : il va jouer double jeu. Dans le journal, c'est bien le communiste et sa police qui débarquent en France. L'homme d'État soviétique ne sera jamais isolé du bolchevik. Quand l'invité est là, c'est son double communiste qui est vu. *Le Figaro* est sur K plus visionnaire que visuel, plus extra-lucide que lucide ; K, photographié au milieu des personnalités, disparaît très vite parce qu'il est plus petit ; K au pied d'une cathédrale et de ses « trésors » devient insignifiant ; K photographié dans une gare perd son faste si c'est en légende « une des plus importantes gares de triage de France ». Il y a toujours quelque chose de plus important que K quand il est là. Si vraiment il est là, et si on peut le *voir*, photographié ou même décrit, c'est essentiellement en paysan ; il est là avec une gerbe de maïs et en légende : K « est au comble de la satisfaction pour un épi de maïs ». *Le Figaro* l'aime en effet assez en paysan « satisfait » où il est possible de combiner visuellement certains aspects de balourdise et de ruse à la fois. Mais ce ne sont là que de rares fêtes visuelles. Plutôt que de le regarder, *Le Figaro* préfère l'écouter et le démasquer : « ce n'est pas seulement le président du gouvernement soviétique qui a rendu visite à la France : c'est aussi le chef du communisme international », dit un éditorial.

Cette duplicité ne sera jamais, mot après mot, oubliée : sa « bonhomie » devient « matoise » ; sa « rudesse » devient « rusée ». Ses élans du cœur sont toujours des élans de tête : les « adieux » détendus aux « *chers* amis français » (souligné) ne détendent pas ; « le tolérant M. K » ou le « débonnaire compréhensif » deviennent dans les développements des articles « l'intolérant de 1937 » qui a liquidé des membres du gouvernement ukrainien, et l'intolérant d'aujourd'hui : « par charité, K a mis Boulganine à la retraite. » Entre K et la France du *Figaro*, il y a autant de confiance qu'entre le chat et la souris : « le visage fermé, il guettait son heure. » Et puis « c'est la parade de M. K » – et « le voilâ lancé » ; il devient alors « tel qu'il est : impulsif et direct » sur le thème litigieux de l'Allemagne par exemple ; impulsif et direct certes, mais non spontané, comme dans *L'Aurore* : son « thème » n'est pas le nôtre, il le « choisit » démoniaquement et s'y complaît. Comme dans *L'Aurore*, K a ses obsessions, mais dans un système qui n'a plus rien d'euphorique ou d'innocent. On sent les griffes rentrées ou... toutes sorties lorsqu'il a « usé et abusé » du micro, ou effectué sa grosse « percée » dans son panégyrique du communisme qui n'est qu'« un vaste discours de propagande ». La seule ressource est de bien comprendre que ce chat n'a



pas les bottes de sept lieues, mais des « gros sabots » comme l'annonce le titre d'un article. La France, souris lucide, sait distinguer l'envers de l'endroit et le remettre à sa place quand il en fait trop. Rusée et masquée, elle le regarde évoluer dans ses propos « aigres-doux » en ne tenant pas compte des « doux ».

La hantise du double de K est le corollaire de celle de son unicité visible. *Le Figaro* ne cesse de pulvériser cette dernière : de « double » en première page, K devient très vite triple puisqu'on a « les 3 K » encadrés : le pacifiste qui peut être sincère, le politique qui veut diviser les Occidentaux, et le prêtre communiste. Continuant à compter, ou en découvre quatre et même cinq. Un processus de prolifération analogue se retrouve dans *L'Humanité*, mais dans des systèmes arithmétiques différents. Dans *L'Humanité*, K se multiplie et s'enrichit. Dans *Le Figaro*, il se divise et s'appauvrit : le « Grand-Prêtre » est paralysé par « les gros sabots » ; les « gros sabots » manquent de ruse ; un K s'oppose à l'autre, fait la guerre à l'autre, puis s'embourbe dans l'autre ; celui qui reste est toujours diminué, boiteux et un peu ridicule.

Mais il reste. Et tous ces K diminués n'enlèvent pas celui qui est là. C'est ce K vivant, ce présent vécu que *Le Figaro* veut plonger dans l'obscurité, et on comprend que d'instinct il ait flairé le premier, en unité charnière, le « danger » de la conférence télévisée terminale. Vouloir résorber la durée et la présence concrète de K, *Le Figaro* a ressenti comme une injure personnelle ce condensé provoquant de durée et de présence qu'était K, entendu et vu par toute la France au même moment. Aussi fait-il seul et lucidement le bilan de ses infortunes : « par sa présence, ses poignées de main [...] il [K] a stimulé l'ardeur et l'affection des Français qui se réclament de lui. » *Le Figaro* essaie de faire contre mauvaise fortune bon cœur : il est même prêt au début à reconnaître à K une certaine « discrétion ». Mais il sait qu'un touriste, « même s'il est un adversaire en puissance, inspire la sympathie » et il ressent cette sympathie comme une rage malade que les raisonnements seuls risquent de ne pas calmer.

D'autant moins que politiquement, il peut toujours être question de paix avec un chef de gouvernement étranger : « une constatation s'impose : c'est bien en sa qualité de chef de gouvernement soviétique que M. Khrouchtchev a été salué à Orly. » Ici, son titre est limité mais reconnu. Le chef de gouvernement soviétique est le premier des 3 K signalés dans le thème précédent. Celui-ci « veut la paix ». « Pourquoi ne serait-il pas sincère ? » et *Le Figaro* met à la une la phrase de K : « L'Union soviétique et la France peuvent trouver une base commune en ce qui concerne la paix. » On est donc parfois d'accord. L'aigre-doux s'adoucit politiquement et pas seulement parce que K « a

trouvé son ton » pour nous séduire : « l'évocation sentimentale [...] l'émotion patriotique [...] », mais parce que entre lui et de Gaulle, des conversations peuvent être utiles ; K et G ne se retrouvent qu'en tête-à-tête officiels et sur des sujets précisés : Berlin, désarmement nucléaire. Leurs rapports sont courtois et même cordiaux : K dit à propos de l'Algérie : « L'offre du général de Gaulle d'autodétermination est la plus raisonnable qui soit. » Dans un désaccord K-Mikoyan signalé par *Le Figaro*, Mikoyan aurait préféré miser sur l'extrême-gauche française pour l'avenir politique de l'Europe, alors que K, au contraire, voulait s'adresser à de Gaulle. Les « tête-à-tête » des deux hommes sont donc voulus et non agressifs. Ce ne sont pas ici les « face-à-face » en dos à dos de *L'Aurore*, mais « des entretiens ». Sur l'Allemagne, « chacun reste sur ses positions », comme dans *L'Aurore*, mais seulement après des discussions « longues » où il semble bien que chacun ait « entendu » l'autre. S'il était « extraordinaire que les deux interlocuteurs s'accordent sur ces problèmes », on peut tout de même penser que « la confrontation de leurs vues peut contribuer à dissiper certains malentendus ». « L'immobilité » sur « l'Allemagne et Berlin » est une immobilité lucide qui n'exclut pas forcément un pas en avant. K et G sont sérieusement en face l'un de l'autre, avec pour G cette supériorité de n'avoir ni « gros sabots » ni « rhétorique dépassée ». Dans *Le Figaro*, sur le lac historique des adieux de Rambouillet, c'est « le général de Gaulle » qui « mène M. K en bateau ».

L'accord tient aussi longtemps qu'on ne s'éloigne pas du couple K-G et des projets qui les rapprochent. Dès qu'on quitte l'Élysée, l'atmosphère se charge visiblement (en titres) de nuages. Guy Mollet : « Il ne suffit pas de proclamer la paix, il faut la bâtir. » M. Debré : « La paix, ce n'est pas seulement l'absence de guerre. » On voit bien que la paix va s'envenimer en descendant vers « la base commune ». Elle s'envenime de tous les côtés dès qu'elle s'appelle « la coexistence pacifique ». Chaque affirmation pacifiste de K s'y retourne comme un gant, du doux à l'aigre, et d'une phrase à l'autre. On est averti sur la marche à suivre : dans l'éditorial « Les paniers chinois », on peut « tendre la main à M. K [...], soit – mais si la coexistence se présente sous forme de compétition [...] [entre l'Est et l'Ouest] [...] on a toujours la ressource de quitter la partie lorsque les dés sont pipés », car le temps est tout bénéfique pour l'Est : « déjà du brasier rouge [...] les flammèches volent [...] » Et les dés risquent d'être pipés dès le départ, puisque « M. Khrouchtchev vient d'adresser au président Eisenhower » une lettre dans laquelle « il dissuade Washington de distribuer des armes nucléaires aux alliés des États-Unis ». L'autre visage du « Messenger de la Paix » est fort différent de celui qui sourit « à l'intention des photographes » ; il est parfois désagréable : « Vous êtes une région très concentrée, plus vulnérable aux terribles armes modernes de destruction » ; parfois menaçant de

tranquillité : « Nous avons la tranquillité de ceux qui se savent les plus forts, c'est pourquoi nous voulons la compétition pacifique. » Et il est enfin et avant tout de mauvaise foi : c'est la rubrique « Erreur, M. K », qui ne lui fait grâce d'aucune affirmation : « L'URSS ne veut pas enfoncer un coin entre la France et ses alliés occidentaux », dit-il, mais « en fait, il veut nous séparer de l'Allemagne de Bonn », car il devrait savoir « qu'associer l'ancien adversaire à ses efforts [...] est la plus efficace œuvre de paix » ; il sait que l'Allemagne du « vieux chancelier » n'est pas ce qu'il dit ; il veut isoler la France pour la « faire tomber comme un fruit mûr dans le giron des Soviets » ; il nous aime bien mais « il nous aime mieux divisés qu'unis ». Sur le **pacifisme socialiste**, K, citant Lénine, a dit : « La politique de paix découle de la nature même de notre état. » Oui, mais « si M. K était le champion de la paix [...] il aurait libéré ses peuples satellites », répond *Le Figaro*. Sur la **tolérance** : « le tolérant M. K [...], débonnaire, compréhensif [...] célébrant toujours l'esprit de tolérance » essaie de cacher « l'autre visage [...], déterminé, dur, implacable, décidé à imposer la victoire du communisme ». *Le Figaro* remonte à 1937 et parcourt l'histoire des « liquidations » successives que K a opérées en Ukraine, puis au Présidium du Comité central. Sur la **coopération Est-Ouest** : « Capitalisme et communisme sont donnés par Dieu, il faut être tolérant », dit K. Mais pourquoi Lénine dans *La maladie infantile du communisme* a-t-il écrit qu'il fallait user « de ruse » à l'égard du capitalisme et dans *Le socialisme et la guerre* que « les batailles les plus terribles [...] étaient inévitables » entre « les deux camps » ? K propose la **coexistence pacifique** ; mais le camarade Ilitchev n'écrit-il pas dans le *NRI* de novembre 1959 « qu'il ne peut pas plus y avoir de coexistence pacifique entre les idéologies qu'il ne peut et qu'il ne sera jamais possible de réconcilier la lumière et les ténèbres » ? K lui-même aujourd'hui n'affirme-t-il pas que « le communisme régnera sur la terre entière » ? Est-ce « compatible avec le respect de la coexistence pacifique » ?

On n'en finirait pas de redresser avec *Le Figaro* « la vérité présentée à la mode soviétique ». Tous les panégyriques de K, des détails sur l'URSS aux gentillesse sur de Gaulle, du présent au passé, ont été remis « historiquement » à leur place. Quand il s'applique « à bien faire », c'est le rusé qui « se laisse mener », quand il est impulsif, « il fait une entorse au protocole », quand il nous dit qu'il nous aime, c'est pour mieux « nous diviser », quand il parle de paix, c'est « un mot de passe », quand il s'explique sur le communisme, il porte de « gros sabots » ; sa coexistence pacifique est « un panier chinois », ses discours des « contre-vérités », sa présence en France « un piège ». Il faut donc être vigilant. « N'oubliez pas », dit en titre *Le Figaro*. Les Français sont un peuple « averti ». Ils se souviennent du passé. M. A. Laurent le dit ouvertement : « Nous n'avons rien oublié non plus de ce qui a déclenché la dernière

guerre.» Tous les souvenirs reviennent au bon moment : « Danzig », à propos de « Berlin, ville libre » ; « la vieillesse et l'exil de Trotsky », devant la gloire de K ; l'Ukraine et la Géorgie, devant l'Occident en fête avec K ; « le pacte germano-soviétique de 1939 », devant l'amitié franco-soviétique de 1960... « Si les dés sont pipés [...] on peut toujours se retirer », et *Le Figaro* se tient près de la sortie. Certes, il admet que les problèmes de Berlin peuvent s'éclaircir entre K et de Gaulle avant la conférence au sommet. Il reconnaît le bien-fondé des accords économiques, atomiques, culturels. Dans ces vérités de l'heure, tout n'est pas négatif pourvu que rien n'accrédite en France le communisme de K. *Le Figaro* a fini par se prouver à lui-même qu'il n'y avait là que le prolongement d'une « lutte vieille comme le monde entre la liberté et l'oppression », et que le maladroit K avait seulement réussi à « démontrer » que « l'ennemi n° 1, la menace n° 1, c'est le communisme ». Est-il certain de l'avoir prouvé à d'autres ? Pas tout à fait, puisque, citant *France Indépendante*, il avoue : « le voyage de M. K risque de modifier notre situation intérieure. » La cavalcade « qui vient de se terminer contribuera à sceller un néo-front populaire que quelques erreurs ont déjà préparé [...] »

Dans les autres thèmes, au-delà d'une positivité commune à tous les journaux sur les promesses d'accords économiques et culturels, le chanoine Kir est l'unité majeure qui émerge légèrement en unité (presque) charnière. *Le Figaro* a exercé sur elle son art subtil du *black-out*. « S'inclinant devant la volonté de son évêque », il dit : « Je ne recevrai pas M. Khrouchtchev », et la lumière s'éteint. On ne sait plus « qui » est « où » : « L'interdiction qui m'a été faite de recevoir M. Khrouchtchev ne vient pas du pape. » Le cardinal Gerlier, de son côté : « L'interdiction faite au chanoine Kir de recevoir M. Khrouchtchev ne vient pas de Lyon. De Rome ? Si vous voulez [...] » D'où ? De toutes manières, Kir n'est plus là : « départ précipité et entouré de mystère du chanoine Kir [...] » « Retour à la nuit. »

En résumé, moins catégorique dans la négativité que *L'Aurore* et plus appliqué à la nuancer, *Le Figaro* est le seul à s'être senti menacé par ses propres concessions. Comme un homme qui essaierait d'endiguer un barrage rompu par sa faute, *Le Figaro* essaie d'endiguer le spectacle avec tout ce qu'il peut : la grande histoire, celle des pays et des politiques, puis les petites histoires, les mots, les attitudes, les entretiens. Mais il ne peut pas faire que l'apparence ne soit là, vue et sentie, même par lui : « il aura fallu une certaine intoxication provenant de la démesure dans les moyens d'information, d'une véritable disproportion entre la manière de présenter l'événement et l'événement lui-même, d'une organisation de la curiosité, pour maintenir quelque intérêt au

bout de huit jours chez un public de toute évidence lassé. » Ou encore : « autant il était souhaitable de voir avant la conférence au sommet le leader soviétique prendre contact avec le général de Gaulle, autant nous estimons que la tournée de propagande était inopportune ».

### **LE PARISIEN LIBÉRÉ**

Les unités charnières, non relevées puisque aucun des deux thèmes étudiés ici n'est majeur, continuent à se développer rigoureusement. Au tableau des diagrammes indiciels (cf. *supra*, p. 75-86), le thème K-G est le moins négatif des trois tandis que **les problèmes politiques** sont les plus contestés du journal. En unités charnières du premier thème, on le voit deux fois : l'une (photo) souriant pour se débarrasser de la gerbe de maïs qu'on vient de lui offrir, l'autre (photo) descendant d'une de ces locomotives BB qu'il voudrait tant emporter ; la troisième (présent actif) regrettant « d'être passé trop vite aux caves d'Épernay ». Bref, cet homme connaît plus de frustrations que de satisfactions, plus de déboires que de plaisirs. La très faible négativité de ce thème tient au fait qu'on finit par le plaindre un peu et par l'aimer. Car il fait vraiment beaucoup d'efforts dans ce voyage : il est consciencieusement là, visible dans tous ses déplacements : bateau, locomotives, voitures, avion... ; il est toujours actif : discours, signatures, salut : « Quel étonnant acteur que M. K », s'écrie Guy Mollet. En effet, un montage de photos d'identité l'exhibe dans les déguisements successifs auxquels il s'est livré à travers le monde. Le texte qui les accompagne est loin d'être à la gloire du passé de K puisqu'il le décrit par instants comme un arriviste impitoyable. Mais les photographies sont là, avec une jovialité sereine. À l'heure du *Parisien Libéré*, Khrouchtchev est un homme docile, presque conformiste et gentil. « Cet étonnant acteur » n'est pas l'aigre-doux du *Figaro*. Il serait plutôt un triste-gai, un ému-violent : « ému à Douaumont, violent à Reims » ; une sorte de paysan venu se ravitailler à la ville, et qui fait le bouffon par timidité. C'est encore Guy Mollet qui le dit : « Khrouchtchev ? Un comédien qui recherche l'affection ».

Il se plie à son entourage ; il est heureux, un peu par procuration, comme un grand-père ; une légende dit : « M. K se comporte ici en bon grand-père et sourit à un jeune enfant. » Il a beaucoup vieilli depuis *L'Aurore* : « Les mines du Nord me rappellent ma jeunesse. » Un moment de détente apparaît lorsqu'il est « captivé » par les B.B. et les C.C., avec les mots que l'on sait : « Combien en voulez-vous ? » – « Autant qu'il y aura de papier d'emballage. » À Arles, il a un éclair de vie d'une charmante lubricité : « il dévore la reine d'Arles du regard » et « il l'attire à ses côtés pour qu'elle se tienne près de lui ». Ailleurs, même « enchanté »

et « mis en verve » comme à Marseille, il dit vaguement : « Je pense que nous irons tous dans la lune », au lieu d'inviter Deferre sans plus attendre, comme chez certains confrères. Aux vigneronns d'Épernay, il prêche : « Votre activité est noble, elle embellit le cœur des hommes », au lieu de boire.

Ce sensibilisé d'un autre âge ne pouvait aller que vers des déceptions. « Il était souriant au départ de Paris, mais l'accueil de Bordeaux fut réservé. » Il déchantait souvent. Quand il mange, on lui dit : « Bon appétit, M. K », en précisant aussitôt : « celui-ci n'avait pas trouvé assez copieux les petits déjeuners qui lui étaient servis à bord de la Caravelle. » Quand il visite la cathédrale de Reims, il a, très visible sur la photo, et précisée en légende, « une moue désabusée aux lèvres ». À Verdun, même à Verdun, il n'aura pas eu l'âme en paix : « pas de chocolat pour M. K » puisque « les bombes en chocolat » lui ont été refusées par mesure de prudence. Il a eu quelques élans du cœur, mais pas dans les bras de Duclos : « Ah ! voilà un ami, a déclaré M. Khrouchtchev en reconnaissant M. Marcel Boussac. »

Sans doute un peu perdu, par sénescence ou par frustration, K n'en demeure pas moins communiste. Ce « grand voyageur et diplomate de choc » est décomposé avec précision dans certains éditoriaux : « la simplicité de M. K et le sourire de Nina Khrouchtchev ont plu aux Français [...] Mais M. Khrouchtchev, envoyé spécial du communisme et M. Khrouchtchev président du gouvernement soviétique se sont confondus à plusieurs reprises. » Ou encore : « la distinction entre l'homme d'État que tous les Français souhaitaient accueillir dignement [...] et le prosélyte est délicate. » Le journal repousse catégoriquement le prosélyte, mais sans aigreur. K n'apparaît pas comme un traître. Il ne joue pas double jeu. Il mélange tout, encore une fois, par bouffonnerie démodée : « ce désir d'hégémonie de "popov" qui sait tout et qui avait déjà tout découvert sous Staline » le conduit à la confusion systématique, mais sans tartufferie préméditée. Cette atténuation dans la négativité apparaît également au niveau des titres. Il est significatif que ses rencontres avec Duclos et Thorez, chez Lénine, ne soient commentées négativement qu'à l'intérieur d'un article, sans titre susceptible d'en renforcer le sens. Il n'est spectaculairement agressif contre la France qu'une fois : « Staline a eu raison de conclure le pacte germano-soviétique. » Sa violence est dirigée en premier contre l'Allemagne militariste : « silencieux devant l'ossuaire de Douaumont, Khrouchtchev choisit Reims pour prononcer son plus violent discours contre le gouvernement de Bonn. » Et quand il s'immisce en communiste dans la politique générale, il bâcle toujours un peu son mouvement : « K devant les journalistes : un tour d'horizon et un proverbe. »

Frustré, ému, violent et docile, il finit par apitoyer : « Quand vous reposez-vous M. Khrouchtchev ? » lui demande avec entêtement plusieurs fois un journaliste, comme si K allait s'écrouler. « Les pigeons avec nous... Khrou... Khrou... », dit un petit titre du début. La colombe pourrait se faire pigeonner.

Tant elle fait d'efforts pour voler bas. K dans *les problèmes politiques* affirme au présent actif son intention pacifique en mettant sur un pied d'égalité les quatre grands dans un domaine où précisément l'URSS – disent les confrères – avait un grave penchant à la hiérarchie aux dépens de la France. Cette gentillesse vis-à-vis de la France lubrifie toutes les déclarations politiques de K. Même quand il la menace « de nouveau », il le fait si gauchement qu'on a l'impression d'être de vieux amis : « Je ne veux pas vous fâcher avec l'Allemagne, mais il faut signer avec elle un traité de paix, sinon nous signerons un traité séparé. » Ce n'est que contre le gouvernement de Bonn que K est violent et catégorique. *Le Parisien Libéré* insiste. Comme l'Allemagne militariste est une Allemagne que les Français après tout n'aiment pas plus que K, on peut écouter K contre une Allemagne militariste, et on l'écoute : « Si l'URSS et la France sont d'accord, aucune force agressive en Europe [...] » Après quoi *Le Parisien Libéré* conclut : « le tout est de savoir sur quoi se mettre d'accord. »

Cette interrogation pose à la fois la négativité et la positivité du *Parisien Libéré*. En effet, il y a apparemment peu de points sur lesquels se mettre d'accord. D'autant que les méfiances sont données spectaculairement. Une déclaration de l'UNR est là : « La venue en France de M. K ne saurait mettre en cause la fidélité de la France à l'Alliance Atlantique. » La phrase de M. Debré est en relief : « La paix n'est le monopole de personne. » À y regarder de près comme précédemment, c'est-à-dire si l'on « passe ses déclarations au crible » (et non si on les démasque), on a : Les problèmes atomiques?... mais sa fameuse « lettre à Eisenhower » est rappelée ; L'autodétermination?... mais « l'anarchie des fellaghas » est prometteuse pour K ; Le traité de paix avec l'Allemagne?... mais pourquoi vouloir chasser les Occidentaux de Berlin ? « Sur ce problème aucun rapprochement entre les deux pays ne se révèle possible » ; Le désarmement?... K lui-même « a tenu à répéter avant-hier encore qu'il n'y avait aucun point commun entre les thèses occidentales et les thèses soviétiques [...] » ; « le désarmement ? Tous les peuples le réclament, mais pourquoi faut-il que M. Khrouchtchev mêle étrangement, un agneau dans les bras, la coexistence pacifique et le triomphe par tous les moyens de l'idéologie qui lui est chère ? » Le bilan est négatif, mais cette négativité, mise au point une ou deux fois pour toutes, se nuance à travers l'écriture : spectaculairement, comme



quantitativement, les mêmes unités passent du négatif catégorique à l'interrogatif apaisé, puis au positif léthargique au fur et à mesure qu'elles sortent de l'ombre des textes pour arriver à la lumière des titres ou sous-titres. Délestées de leurs arguments oppositionnels, les difficultés se hiérarchisent et se généralisent paisiblement : « le désarmement est le problème le plus important et le plus urgent » ; « beaucoup plus importante et beaucoup plus actuelle est la question des expériences nucléaires. » « Le problème atomique sera le sujet n° 1 des entretiens de Gaulle-K » ; il s'internationalise avec une satisfaction progressive : « si le monde entier a les yeux fixés sur Paris », c'est qu'à Paris on pense au monde entier et on y pense avec optimisme ; M. Debré dit : « À Paris, nous regardons tous l'avenir avec assurance et clairvoyance. »

*Le Parisien Libéré* chemine donc à grands mots et sans violence. Généralisés, internationalisés, intemporalisés, les problèmes s'énumèrent : « désarmement, problèmes atomiques, traités de paix avec l'Allemagne ». Ce sont là des questions d'avenir et qui le resteront selon une formule célèbre. Libéré et réchauffé, *Le Parisien* se laisse aller à raconter, un peu comme *Le Figaro*, l'histoire en histoires : Borodine, Krasnoë, les victoires napoléoniennes contre les Russes... Il soulève de temps à autre les paupières pour s'assurer que le journal ne dérive pas, car, comme le dit M. Pflimlin (en sous-titre) : « Nous serions impardonnables si la détente nous endormait dans une fausse sécurité. » Toujours cette sieste... cette fatigue... Le reste du reportage s'en ressent : Kir, après avoir dit une fois pour toutes : « Je ne recevrai pas M. Khrouchtchev » « disparaît dans une 403 crème », là aussi « avec un tassement de vertèbres ». Nina « a un bon sourire de grand-mère pour ces jeunes enfants » de France et, après quelques pénibles péripéties, se trouve elle aussi fatiguée car « il faisait chaud à Paris pour Mme Khrouchtchev ».

L'originalité du journal est de n'être ni positif, ni négatif quantitativement, bien que fondamentalement ou politiquement négatif, comme les diagrammes le montrent (*cf. supra*, p. 74). Cette demi-mesure quantitative est exprimée dans le texte par des nuances presque impondérables ; le positif généralise, internationalise, intemporalise, surveille le négatif sans le réveiller : c'est la pause-tilleul.

## **L'HUMANITÉ**

Le thème *Khrouchtchev-de Gaulle* n'étant pas majeur, seules les unités charnières des **problèmes politiques**, thème majeur, ont été données (*cf. supra*, p. 86-87). On peut en résumer le sens : en caricature, K envoie par une colombe sa carte de visite à Marianne : geste galant et intime



qui le pose d'emblée comme le chevalier-servant de la Paix aux genoux de la République française. Dans l'éditorial qui suit, ce « *Messager de la Paix* » est le prétendant de choix : « tout laisse prévoir que le peuple français lui réservera un accueil chaleureux. » Car le peuple français pense la paix dans les mêmes termes : « fidèle à ses traditions humaines [...] le peuple de France [...] accueille [...] fraternellement l'homme d'État » qui a proclamé : « Nous sommes profondément convaincus que les hommes ne viennent pas au monde pour s'entretuer mais pour vivre dans la paix et la bonne entente. » L'« homme d'État » a des idées généreuses et simples qui en font un homme comme nous puisque nous les avons aussi. Les photographies confirment ce sentiment de sécurité. En gros plan, un visage affable et souriant avec, en guise de légende, des titres épars : « Bienvenue à N. Khrouchtchev. Vive l'amitié franco-soviétique. Vive la paix. » Avec plus de précision, accolés à la photo, des mots se suivent : « Vive la paix » – « Le printemps de Paris » – « La CGT : les travailleurs de France vous accueillent comme un messenger de la paix et du désarmement. » Ainsi ce visage sans nom est comme un miroir où se refléchit « la paix » avec le désarmement qu'elle implique, « le printemps » qui la féconde, et les « travailleurs de France » qui la réclament. Trois autres photos dans l'ensemble des journaux le présentent, l'une en médaillon avec Thorez, l'autre avec des mineurs, la troisième seul sur la passerelle de l'avion le jour du départ : « les deux bras levés, Khrouchtchev salue une dernière fois la foule d'Orly. » Le nombre des photos isolant K, image et légende, est relativement réduit. Autrement dit, la colombe n'est pas, sous les vivats, une idole des foules comme Johnny Halliday est « l'idole des jeunes ». K n'est pas un point de fixation, un pôle de concentration. Il n'est pas l'objet d'un culte de la personnalité. Il est un point de dispersion, un pôle d'irradiation. Les applaudissements qui l'accompagnent le pulvérisent. Lorsque la « communication s'est établie entre lui et la foule », alors il est salué « comme le représentant d'un grand pays défenseur de la paix et ami de la France » et ailleurs plus précisément : « Nous saluons en vous le président du Conseil des ministres de l'Union soviétique, le dirigeant des peuples de l'URSS qui ont accompli la révolution la plus profonde de l'histoire, frayé la voie de l'avenir. » On salue donc « le représentant », « le président », « le dirigeant d'un peuple qui a fait sa révolution », son « messenger », son « porte-parole ». On le salue comme reflet ou symbole du régime soviétique.

Un symbole heureux. « Des centaines de milliers de Français garderont en tête cette image cueillie au vol [...] un visage souriant, pétillant de malice et d'intelligence, le visage de M. K. » Il y a dans le journal un K joyeux, un K qui chante « la Marseillaise », « le Chant du départ » et « les Bateliers de la Volga », un K qui plaisante avec bonhomie

sur les petites choses : « Cette locomotive miniature, a dit M. K en la recevant pour cadeau à Gevrey-Chambertin, va rehausser mon prestige auprès de mes petits-fils », comme sur les grandes : « Les stylos, ce sont à mon avis les seules armes à ne pas détruire », dit-il aux journalistes. Un K qui ne craint pas de se perdre dans les caves d'Épernay, jusqu'à ne plus savoir remonter : « K et sa suite ont opéré avec bonne humeur la descente à la cave. La remontée a-t-elle été plus difficile ? On ne sait. En tout cas, la gaieté était de mise. » K est émouvant et sincère : « Je ne suis pas un diplomate, j'ai grandi parmi les gamins de la rue et les fils d'ouvriers. Mon expression abrupte n'est pas signe de violence mais de franchise », déclare-t-il à l'hôtel de ville de Reims. Mais cette émotion ne tient pas tant à son individualité propre, encore une fois peu *visible*, qu'à un système, une situation qui l'englobe, le domine. Photographié avec Thorez, il est comme lui : « membre d'un même Parti ». Bavardant avec les mineurs, il est l'homme de la classe ouvrière. Rue Marie-Rose « une foule débordante [...] acclamait [...] Khrouchtchev, disciple de Lénine ». En photo, le disciple s'incline devant la statue du maître : « cette statue représente Lénine à 18 ans [...] Khrouchtchev la verra vendre. » En paroles, lui-même s'efface toujours devant son pays : « Nous voulons que l'on sache la vérité sur notre pays » ; « Venez à Moscou », répète-t-il. Et il prend des témoins : « Messieurs, vous connaissez mal le marché soviétique [...] M. Boussac pourra vous dire ce qu'on peut acheter en URSS. » Sans oublier le contenu intégral de certains discours de K où sont, comme on sait, développés minutieusement les avantages du régime soviétique.

Ce « symbole vivant » est, *tout compte fait*, une « image cueillie au vol », une colombe qui reste au ciel sans s'embarrasser des formalités d'usage, et surtout des personnalités qui l'accueillent. Il s'en éloigne par le renoncement et la frugalité : « Je suis un spécialiste de la politique et non de la dégustation des vins. Mais je trouve votre champagne excellent. » Il ne mange ni ne chante en première page ; ses deux ou trois repas visibles sont pris dans des locaux itinérants, des sortes de salles communes. « Son premier steak frites » est « dans le train ». C'est dans la Caravelle que M. Khrouchtchev prendra son petit-déjeuner. En vérité, ses plaisirs sont ailleurs. Il n'acquiert de la vivacité et de la présence dans le journal que loin de ceux qui le suivent, de ces personnalités françaises que *L'Humanité* appelle régulièrement « sa suite ». Car *L'Humanité* a, elle aussi, aseptisé le visiteur par le vide et les encerclements. D'où les nombreuses expressions valorisant les éléments de haies ou de bordures : il arrive à la Préfecture de Lille « entre une double haie de mineurs » ; il se promène à Marseille dans « une haie d'honneur colorée et bruyante ». Même « les célèbres pavés du Nord que borde l'enthousiasme populaire » sont assainis. Lorsque les vivants se

taient, les morts sont là : à Verdun, K parcourt « une route jalonnée de tombes ». Le peuple de France passé et présent est un nid isolateur et purificateur à partir duquel, ou au-dessus duquel, K peut évoluer librement.

En résumé, ce K que tout le monde voit, parce qu'il vole haut, qui est-il ? Qui est Khrouchtchev ? « Vous le saurez en lisant "Khrouchtchev inédit" [...] » D'autres journaux ont posé la même question et l'ont dit sur-le-champ ; *L'Humanité* le promet pour plus tard. Lorsque les textes abordent « la bouillonnante personnalité d'un homme », ils passent au conditionnel pour dire qu'elle remplirait « 20 colonnes ». Lorsque l'un d'entre eux touche à cette personnalité pour en montrer la richesse et la diversité, le commentaire s'oriente vers la conclusion suivante : cette diversité « ne témoigne pas seulement en faveur des talents personnels de Nikita Khrouchtchev [...] elle est la conséquence directe des victoires du socialisme ». Autrement dit, Khrouchtchev n'apparaît pas seulement comme un symbole ou comme un représentant de l'URSS, mais aussi comme un produit du socialisme, comme une sorte de fruit mitchourinien que *L'Humanité* conserve à l'air conditionné du socialisme soviétique. Elle ne le photographie à la une, seul en vedette, et en entier, que le jour de son départ : « les deux bras levés, Khrouchtchev salue une dernière fois la foule d'Orly. » Sauvé ! en quelque sorte...

C'est ainsi que s'établit un rapport entre la multiplicité et la richesse des activités de K en France, plus complètes que chez les confrères et l'absence paradoxale d'orientation pondérée par rapport aux autres thèmes. *L'Humanité* a alimenté et orienté en priorité d'autres thèmes que celui de K. Il semble qu'elle ait été à la lettre désorientée devant K. Elle l'a même été au point d'écrire un titre qui fait exception dans toute la presse étudiée : au bas d'une première page, on lit, encadré : « Nikita Khrouchtchev plagiaire ? », puis, en plus petit, la précision : « Lire en page 5 l'article de A. Wurmser », article qui explique que K n'est évidemment pas plagiaire. Cette nominale ne cesse d'arrêter l'œil : le point d'interrogation vu, l'article lu, la conviction faite que K n'est pas plagiaire, ce titre heurte cependant le regard comme une image saugrenue. Il y a là comme une fumée sans feu que la réflexion met toujours quelques instants à dissiper. Aucun journal n'a couru le risque de donner en titre une information qui n'alimente directement ou indirectement son orientation générale ; chacun a évité, avec une minutie extrême, ces dangers de boomerang inhérents à la spectacularisation. Si l'exception du journal est consciente, il y a dans ce titre une preuve de polémisme courageux sur K ; si elle ne l'est pas, il y a le signe d'une désorientation générale sur K ; si elle est mi-l'un, mi-l'autre,

elle trahit un malaise devant cet homme du XX<sup>e</sup> Congrès, ouvert et cordial en Occident, mais aussi messager de l'URSS et symbole incorruptible de l'opposition à la politique occidentale.

L'euphorie des problèmes politiques complète le sens du récit : c'est le communisme russe qui apporte un espoir de paix dans le monde. Les contenus des discours de K sur la démilitarisation de l'Allemagne sont soigneusement développés et approuvés par tous les Français. La plupart expriment plus ou moins ce qu'Edgar Faure dit clairement : « Ce voyage me confirme dans ma certitude que Khrouchtchev veut maintenir la paix. » Même Auguste Laurent, « maire socialiste de Lille », fait un discours « certes [...] parsemé de sous-entendus », mais confiant vis-à-vis de K. L'opposition de l'Église est réduite ; Kir en est dans *L'Humanité* le vivant témoin : « Personne ne m'empêchera de continuer ma lutte contre la guerre froide », ou, ailleurs : « Mes sentiments envers les Russes n'ont pas changé. » Il est bien sûr que « le chanoine Kir n'absout pas les partisans de la guerre froide ». À côté de la phrase du cardinal Gerlier : « L'ordre vient du Vatican », une constatation s'impose sur la page sans transition : « la réprobation est unanime. » En résumé : « un maire socialiste qui, sans rien céder sur ses idées [...] reçoit Khrouchtchev dans l'esprit de la coexistence pacifique, un prêtre qu'il faut menacer de sanctions [...] voilà des sujets de réflexion pour les attardés de la guerre froide. » Ainsi, tout « lu, vu et entendu » (titre de rubrique), nous savons que l'opposition est battue. Les syndicats, les partis, les foules sont pour ce voyage et savent pourquoi.

Les Français de *L'Humanité* sont aussi « avertis » que ceux du *Figaro*, mais pas des mêmes faits. La France est « une nation qui n'oublie pas les leçons des deux guerres mondiales ». C'est une nation qui commence par vouloir la paix : la France « souhaite » la paix « dans son immense majorité » et on ne peut « travailler à la paix » qu'en se mettant aux côtés de l'URSS, Khrouchtchev rassure : « Nous ne sommes pas venus ici pour séparer la France de ses amis. Nous voudrions qu'ils deviennent les nôtres. » Il donne surtout les raisons concrètes d'établir une « position commune » basée sur des « intérêts communs ». Devant la presse, K fait le procès de la « vieille et dangereuse théorie de l'équilibre des forces » ; « la guerre froide touche à sa fin », dit-il. Il faut donc faire la paix et, d'abord, neutraliser les forces militaires allemandes.

Les « intérêts communs » sont ici des intérêts très précis pour la France puisque la menace allemande est « plus grande pour la France que pour l'URSS », dit K. Et cette menace n'est pas utopique puisque, « comme l'écrivait avant-hier un journal parisien, la Bundeswehr constitue l'armée de terre la plus solide de toute l'Alliance Atlantique. » Il faut donc réduire la menace allemande et travailler au désarmement

général. C'est dans l'URSS que la France a l'alliée la plus décidée et la plus efficace : K annonce que l'URSS a réduit « unilatéralement de 1 million 200 000 hommes ses forces armées ». C'est l'URSS qui, pour la paix, « ne s'en tient pas » aux « bonnes intentions », mais « donne l'exemple par des actes » [...] « encore ces jours derniers à Genève en prenant en considération les objections occidentales pour l'arrêt des essais nucléaires ».

*L'Humanité* reproduit longuement les discours où K fait ce que les confrères ont appelé le « panégyrique » du communisme. Les paroles de K sont bénéfiques et dépourvues d'agressivité. Il ne proclame pas en titre la volonté de faire la paix parce qu'il est « le plus fort », volonté pourtant énoncée abondamment ailleurs. Il ne fait même pas d'éclat en face de Jacquinot à Reims. Aucune arrière-pensée n'alourdit son message. À l'inverse des menaces de paix unilatérales avec la RDA proférées chez les confrères, K, ici, serait bafoué par un refus éventuel de la France de s'aligner sur les positions de l'URSS et se considérerait comme vaincu et réduit au pire : « Si nous devons signer un traité de paix avec la RDA », ce ne serait « désirable » ni pour les uns ni pour les autres, comme n'a pas été « désirable » le pacte de 1939. À l'encontre du cliché traumatisant si souvent rencontré – le pacte germano-soviétique de 1939 – K pose ici une question pathétique : « Que pouvait faire Staline ? » Pour K, comme pour « la grande majorité des Français », il n'y a pas de problème de paix en Europe en dehors du rapprochement franco-soviétique. C'est la phrase de K le premier jour : « Si l'URSS et la France adoptent une position commune, aucune force agressive ne pourra relever la tête en Europe. » « Rien ne pourra troubler la paix » ; la France et l'URSS se rapprochent et s'entendent. « La voie de la paix en Europe passe par l'alliance et l'amitié franco-soviétique. » « Vive la paix, vive l'amitié franco-soviétique. » L'euphorie raisonnable du thème est dans ces mots répandus sur toutes les pages.

K le pense sincèrement. Aussi n'a-t-il pas écrit le contraire à Eisenhower quelques jours plus tôt, comme certains confrères le laissent croire. La correspondance entre K et Eisenhower change ici de direction et l'agressivité de camp : « selon le *New York Times* : Eisenhower à Khrouchtchev : “ nous n'avons pas l'intention de donner des armes atomiques à nos alliés ” [...] ; le porte-parole de la Maison-Blanche s'est refusé à commenter ces informations »... Les doutes ont donc changé de camp. C'est la Maison-Blanche et non K qui serait ici peu coopérante. « Merci, Nikita Khrouchtchev, des efforts que vous avez déployés durant votre voyage pour faire triompher la cause de la paix. » C'est parce que « nous savons maintenant ce qu'est l'Union soviétique » que « nous avons bel et bien monté d'un cran » dans le progrès vers la paix. Il faut

certes que K et de Gaulle discutent, mais il faut surtout comprendre que « c'est de l'action unie des masses populaires que tout dépend en définitive ».

C'est sans doute parce que tout dépend des masses populaires, et rien de l'accord des gouvernements en présence, que l'Orientation pondérée et l'Engagement des *problèmes politiques* (cf. *supra*, p. 75) affichent des indices positifs inférieurs à ceux, négatifs, de *L'Aurore*. Autrement dit, *L'Humanité* a été moins convaincu et moins catégorique positivement que *L'Aurore* ne l'a été négativement. Les deux gouvernements en présence ne s'opposent en effet spectaculairement jamais, et ne discutent concrètement que fort peu comme s'il n'y avait rien à attendre d'eux. Présentés sous la signature de Khrouchtchev, les « sujets » à discuter semblent à peine discutables, presque dépassés : « quant aux sujets qui seront abordés, il s'agira évidemment de ceux que traitera la conférence au sommet », c'est-à-dire « les questions du désarmement général et total, la conclusion du traité de paix avec l'Allemagne, y compris la question de la création de la ville libre de Berlin-Ouest, la question de l'interdiction des essais de l'arme atomique » (Khrouchtchev, Rapport au Soviet suprême, 14 janvier 1960). Khrouchtchev propose, et les Français devront se disposer à l'entendre, car « on ne peut pas éternellement espérer plaire à tout le monde à la fois et d'ores et déjà [...] le gouvernement français va être obligé de revoir sa politique vis-à-vis de Bonn ». De Gaulle se laissera peut-être faire. Plus sentimental et plus doux, presque inconsistant, G ne semble pas de taille à résister à K dans des titres jumelés comme ceux-ci : « Votre pays fut aux côtés du nôtre », dit-il, ému, à un K qui, lui, regarde concrètement l'avenir : « Si l'URSS et la France adoptent une position commune [...] » ; G, heureux d'être avec K, le lui dit : « En vous accueillant, la France éprouve une satisfaction sincère et raisonnée », mais K, toujours sans regarder G, se fait plus distant et précis : « Je bois au peuple français, à l'amitié franco-soviétique. » Ailleurs, G avoue, vaincu : « Vous m'avez appris beaucoup de choses » ; à quoi K, rude et prudent, répond sans se compromettre : « Nos pays sont des alliés naturels. » En définitive, K ne signe à G aucun chèque en blanc. « Nous avons parlé de l'Algérie avec le général de Gaulle », dit-il, sans ajouter qu'il est d'accord avec lui. Il dit simplement avec une conviction conquérante : « Nous sommes satisfaits de notre visite et de nos entretiens avec le général de Gaulle. » G n'a prononcé dans tous ces titres aucune des phrases catégoriques que les confrères ont mis en relief sur l'OTAN, sur Berlin, sur la position de la France. Dans la préparation de la paix « nous avons bel et bien monté d'un cran » par la seule énergie du représentant de l'Union soviétique. Même M. Debré y croit : « Dans six semaines, pour la conférence au sommet vous entendrez encore les Français crier sur votre passage : Vive la paix. »

Ces dialogues, menés par K de voix de maître, promettent une paix que les positions françaises ne peuvent menacer. Lorsque K dit dans un titre : « Enterrons à jamais les braises de la guerre », chacun l'écoute et se garde de souffler mot. Aussi parle-t-on de « positions communes » où seront assurées « des garanties internationales pour la ville libre de Berlin-Ouest » et est-on convaincu « que la France adhèrera à un accord sur l'arrêt des essais nucléaires ». Tout est presque réglé : Les « deux présidents » n'hésitent jamais à lever leur verre « à l'entente entre la France et l'URSS ». Ces « sujets abordés » finissent par s'appauvrir dans l'euphorie de *L'Humanité* comme dans celle des confrères.

Seul résiste le polémisme actif de *L'Humanité*, polémisme qui explique en partie la faiblesse de l'indice d'engagement sur ce thème, ou son manque de catégorisme. Ce journal, au contraire des autres, n'a pas hésité à transmettre en unités majeures des informations dont l'orientation négative contrarie sa propre orientation : *l'Église, les partis et les syndicats* sont des unités majeures négatives. *L'Humanité* dit non seulement « ce que *Le Figaro* cherche à faire oublier à ses lecteurs », mais encore, pour mieux le contester, ce que « les censeurs et les faux-frères » répètent : on connaît « les fulminations de Guy Mollet [qui] n'ont guère plus de succès auprès des socialistes » que celles du Vatican auprès des croyants (également mentionnées). Plus loin : « les dirigeants socialistes ont cru habile de se livrer à une critique démagogique du slogan lancé par des hommes de droite : *Khrouchtchev n'a que deux amis à Lille, Boussac et Paul Raynaud* : la foule ardente qui se presse dans les rues a réfuté cette sottise. » « N'oubliez pas », dit *Le Figaro* ; « pas de danger », répond *L'Humanité* qui, pour s'en assurer, répète « ce qui est raisonnable et ce qui ne l'est pas » chez les uns et chez les autres. Car, dans *L'Humanité* comme dans les autres journaux, c'est ce qui est jugé raisonnable qui l'emporte. Les socialistes étaient à Lille, comme les catholiques à Dijon : « l'épiscopat a perdu sa bataille contre K. » « L'intervention scandaleuse des autorités ecclésiastiques et du Vatican [...] dans les affaires de la France » a fait de Kir, non plus comme chez les confrères un homme qui se soumet, qui consent, ou qui se retire, mais un homme étouffé et emprisonné : « une fois libéré » il pourra entendre « l'enregistrement des acclamations » de ses fidèles. C'est dans *L'Humanité* seul que cet ecclésiastique retrouve sans restriction sa dignité : « ce vieillard courageux et généreux » verra que « la décision épiscopale [...] s'est en fin de compte retournée contre ceux qui l'ont prise. »

Il est vrai que dans les trois derniers thèmes, les thèmes mineurs, une certaine unité garantit les succès de la visite : c'est l'*amitié franco-soviétique*. En tête de tous les indices, cette amitié s'impose comme sérieuse, émue, lourde de souvenirs et gonflée d'espérances. Les



caricatures du premier jour l'avaient annoncé: les pâquerettes de Marianne et les perce-neige de l'Ours viennent juste d'éclorre. Moscou et Paris battent d'un même cœur: «à la veille du départ, Moscou s'est mise à l'heure française [...] journaux, radio [...] vantent les charmes de l'amitié franco-soviétique [...] L'immense pays des Soviets est le cadre de véritables festivals français», tandis qu'en France, le «printemps de Paris» fleurit tous les cœurs. Géographiquement, historiquement, économiquement, ce rapprochement s'impose comme «un impératif catégorique». De Gaulle lui-même rappelle que nous étions ensemble pendant la pire des guerres. K précise les endroits: «Dans le Gard 1800 Soviétiques ont combattu dans les rangs de la Résistance française.» Chacun s'incline devant le «grand Pays» de l'autre et la France d'autant plus ardemment que c'est «au courageux peuple soviétique» et notamment aux «vainqueurs de Stalingrad» qu'elle s'adresse. Le peuple français est donc véritablement ému et en connaissance de cause; personne ne peut s'y tromper: «si l'établissement de relations commerciales avec l'URSS est infiniment souhaitable, il ne change rigoureusement rien au jugement des ouvriers et des ouvrières de Prouvost et Boussac sur leurs patrons et sur le système qui les exploite. Ces derniers auraient tort de croire [...] qu'ils pourraient acheter en commerçant avec l'URSS le silence des travailleurs à 25 000 F par mois.» Il n'y a, en effet, gouvernementale ou patronale, aucune personnalité marquante ou marquée dans cette amitié. Une telle raréfaction de sentiments au sommet, juxtaposée à une telle chaleur de sentiment à la base, donne à l'unité *cadeaux* (unité charnière) une importance exemplaire. La pauvreté des unités sur les personnages officiels de l'événement, confrontée avec la richesse des unités sur l'*amitié franco-soviétique* et les *cadeaux*, laisse prévoir, tant il est vrai qu'il y a une correspondance entre ce dont on parle beaucoup ou peu et ce qui en est dit, un style d'offrandes précis. Pour évincer les officiels qui donnent et reçoivent effectivement les cadeaux, sans pour autant mentir en les faisant donner et recevoir par d'autres, il fallait trouver un terme neutre qui englobât *tout le monde*. Ce qui fut fait. Un titre sur huit colonnes annonce: «400 cadeaux [...] offerts à Nikita Khrouchtchev par M. Tout-le-monde.» Naturellement, les cadeaux s'en trouvent modifiés. Il n'y a plus de médailles pieuses comme dans *Le Figaro*, mais «la lampe des égoutiers [...] des scoubidoues [...] la boussole avec laquelle un déporté s'est évadé de Buchenwald [...] le sifflet d'un vrai gardien de la paix»... sans oublier les «précieuses reliques de la Commune». M. Tout-le-monde peut être une collectivité: «les cadeaux du Conseil municipal de Paris [...]», «les cadeaux de la ville de Pau [...]», «la Chorale des Sans-Souci de Lille a offert le P'tit Quinquin»; il peut être aussi une province: «Montesquieu et 6 magnums de grand cru en souvenir de la Gironde», ou rester rigoureusement



anonyme : « cadeau à Pichegu : une gerbe d'épis de maïs » ; « à la Préfecture de Reims après le repas, échange de cadeaux. » Lorsqu'il y a deux cadeaux, le plus beau n'est pas celui qu'on a dit : « à Flins [...] la direction de l'usine a offert à K une Floride bleu hoggar. Mais le plus émouvant est celui du personnel : un livre d'or signé par 3000 ouvriers. » Les cadeaux deviennent moins émouvants en devenant officiels : entre K et G, ils se fauillent comme ils peuvent : « cadeau à de Gaulle : la copie de l'emblème de Lunik » ; « cadeau de de Gaulle : une pendule universelle »... Ils se passent sous le manteau, les yeux baissés, le cœur fermé.

En conclusion, la positivité s'est freinée en prenant de la hauteur. *L'Humanité* a évité concrètement les conflits, comme *Le Figaro* avait évité les accords ; il développe une entente basée sur les exigences populaires du cœur et de la raison plutôt que sur les problèmes qui mettent en cause ces exigences mêmes. Le journal craignait-il, laissant K avec G, ce que d'autres souhaitaient, à savoir que « la colombe » devienne pigeon ? Craignait-il même, comme *France-Observateur* le suggère, qu'une trop grande entente entre les deux gouvernements assèche en politique intérieure, « les racines du dynamisme revendicatif » du Parti communiste français ?

## **LE MONDE**

Au tableau des diagrammes indiciaires (*cf. supra*, p. 76) le thème Khrouchtchev-de Gaulle n'est pas un thème majeur mais ses indices positifs d'orientation et d'engagement sont au-dessus de la moyenne. C'est dire que si le thème n'a pas été politisé à l'excès (politisation relativement faible), sa positivité est néanmoins convaincue et catégorique. Il semble donc bien, comme le confirment les unités charnières (*cf. supra*, p. 88-89), que *Le Monde* ait valorisé K en tant que personnalité humaine plutôt que politique. Les dialogues entre K et G, en unités charnières, donnent en effet le ton du journal : « Monsieur le président [...] vous voici [...] plein de vie et d'activité, » avec « de vastes projets ». K, plein de vie et d'activité, est en effet un président physiologiquement sain. « Amaigri et visiblement fatigué » à son arrivée, puisqu'il sortait d'une grippe qu'il convenait de reconnaître, il va rapidement se remettre, comme l'ont laissé présager les unités charnières : « Je n'ai pas souvent affaire aux médecins. » « Plus agile que son poids ne le laisserait supposer », répétons-le, on voit K « monter » et descendre des escaliers comme il ne l'a jamais fait ailleurs. Quand il déclare : « Je suis dans une forme admirable », on sait, ayant lu *Le Monde*, que c'est vrai. « Cette silhouette trapue » sort de la jungle communiste comme un fauve. Que va-t-il faire ? « Se laissera-t-il enfermer sans rechigner » dans l'emploi du

temps minuté du capitalisme français ? Un peu comme dans *L'Aurore*, cet animal résistera-t-il au col dur de la diplomatie ? Rien d'antipathique dans cette force latente, cette rudesse franche. Car il y a de la franchise dans K, même si son « imperturbable sourire » semble « parfois affecté. »

Certes « on lui saura gré de sa franchise », précisément parce qu'elle pose le problème d'une ambiguïté politique que *Le Monde*, avec les systèmes de poids et mesures rencontrés dans le thème précédent, se plaît à dégager clairement. Il y a une « absence de distinction nette entre le chef du gouvernement et le grand-prêtre d'une Église sans Dieu, qui empêche la France d'accueillir tout à fait sans réserve l'étonnant personnage [...] » Cette réserve sur K garde une élégante discrétion lorsque *Le Monde* ne parle qu'une fois « des quelques minutes qui lui sont la plupart du temps allouées [...] » ; lorsqu'il affirme, par un adverbe trop visiblement rectificatif, que « la grippe de M. K n'était décidément pas diplomatique » ; lorsqu'il ironise sur un forfait accompli : « si quelqu'un s'imaginait pouvoir empêcher le président du Conseil soviétique de prononcer des discours durant son voyage en France, ses illusions ont dû disparaître rapidement » ; ou encore : « un cas désespéré [...] M. Khrouchtchev n'a pas laissé ignorer qu'il était avant tout un communiste. » Il a avoué : « Nous croyons que la cause du communisme est une cause sacrée et qu'elle l'emportera », et il « appelle à se rapprocher de lui une société dont il ne se cache pas le moins du monde de souhaiter la destruction aussi rapide que possible [...] » Certes, « on aurait préféré [...] que M. Khrouchtchev étalât [...] un peu moins [...] ses convictions communistes ». « Nous ne sommes pas des hypocrites », dit-il. C'est trop vrai ; et c'est bien un peu ce qu'on lui reproche ici. Si seulement K pouvait être un peu moins franc dans *Le Monde* et moins fier de ses convictions, lui qui était si sournois dans *Le Figaro* parce qu'il ne les affichait pas assez. Pour *Le Monde*, « le communiste doit s'effacer, en apparence tout au moins, devant le citoyen ».

Mais, en définitive, tant de confidences finissent par être de la naïveté. Comment s'irriter devant cette franchise maladroite ? *Le Monde* fait certes des réserves sur ce K communiste, mais il les fait en les neutralisant. Si K a tellement parlé, c'est peut-être simplement parce qu'il « entend user abondamment de ses dons naturels d'éloquence ». Car finalement, il parle plutôt trop que bien : « depuis son arrivée [...] M. Khrouchtchev a en effet pris neuf fois la parole. » Et « son apologie du système communiste » du dernier jour était « d'une longueur décourageante ». Contrairement à ceux qui pensent que le discours-apologie a « détruit » la bonne impression du voyage, ou a « révélé » le vrai K communiste sous le touriste, *Le Monde*, lui, n'y voit que l'expression d'un communiste maladroite et presque – ô ironie – insuffisamment

convaincant... puisque « cette dernière intervention aura eu moins d'effet sur l'opinion française que le spectacle donné pendant dix jours par ce personnage décidé, solide et somme toute plus conciliant et sympathique que beaucoup de ceux qui l'entourent ». Au fond, le communiste et le président, loin de se camoufler hypocritement l'un derrière l'autre, ont fusionné, au point d'inverser les rôles ; le président sympathique sauve ici la religion du « prêtre maladroit ».

C'est dans cette fusion des deux K que le « prêtre communiste » se conserve inoffensif. Il a beau faire quelques « sorties », « étaler ses convictions communistes » un jour, et « user de la liberté qui lui est donnée » un autre, il finit par se faire oublier. « La presse française préfère l'homme d'État au propagandiste », et c'est l'homme d'État qui l'emporte ; le président en « visite », mot fréquent dans *Le Monde*, a « ostensiblement » ignoré les « sympathisants » à Douaumont ; il « embrasse une ouvrière » ; il « est d'accord avec un maire socialiste », et même avec de Gaulle : « La déclaration sur l'autodétermination en Algérie est la plus raisonnable qui ait été faite. » Devant Kossyguine, il a conscience de ses limites : « C'est moi qui signe, mais c'est lui qui décide », et de sa précarité : « Ne déclassez pas Kossyguine, ce sera mon remplaçant. » Il dit à tous clairement : « Nous voulons l'amitié, la véritable amitié », tandis que son double communiste ne réussit à la maison de Lénine que le geste de « tomber dans les bras de MM. Thorez et Duclos »... comme une masse.

Le conflit de ces deux K finit par en donner un troisième qui n'appartient qu'au *Monde* parce qu'il sait se libérer à l'occasion de son fanatisme : « il y a d'ailleurs un autre Khrouchtchev que le communiste fanatique ; c'est celui qui plaisante sur le compte des catholiques et des musulmans qui cherchent en vain à se convertir. » C'est celui qui peut comprendre certaines choses : « homme terriblement orgueilleux [...] mais capable aussi de comprendre qu'il existe un certain nombre de réalités, devant lesquelles il lui faut au moins temporairement s'incliner. » En France, « il est en train de redécouvrir à sa manière [...] la tolérance ».

Ce troisième K, aux convictions communistes délicatement emmurées, a de la présence dans les pages du *Monde*. Au début « raide et comme intimidé », l'impulsif se contient. Il a su « afficher partout un imperturbable sourire ». Même s'« il a admiré sans vouloir se laisser impressionner », il finit par s'imposer comme un homme qui ne « rechigne » finalement jamais. « Il n'a pas commis le moindre éclat », et même dans l'affaire Kir « il a paru donner une leçon de tact aux autorités religieuses ». Il a une certaine douceur toute occidentale : « M. K écrit à une écolière américaine sur la paix », et toute chrétienne :

« spirituellement le chanoine Kir est parmi nous », doublée d'une malice anticléricale : « Nous sommes frères en Jésus », dit-il à l'ambassadeur de Grèce, ou encore : « Le président soviétique fait l'éloge du Christ mais refuse de tendre la joue gauche après la joue droite » ; et même d'une malice bien paysanne : il « a posé un lapin aux vaches de Normandie », crie dans les rues un vendeur de *France-Soir*. Il fait, à la une, le cadeau officiel que bien des confrères ont relégué ailleurs : « M. Khrouchtchev a offert au général de Gaulle des reproductions de Spoutnik et de Lunik. » Il a une douceur candide, toute prête à se transformer en plaisir : « mis en joie par la bouillabaisse et le vin de Cassis, M. K a chanté au dîner de la préfecture » ; « M. Khouchtchev embrasse une reine. » « Le civet de porcelet et les mandarines fourrées » lui ont tant plu qu'« il s'est abondamment resservi ». Finalement, « M. K resterait bien en France jusqu'à la conférence au sommet ». Disons que les Français « ont apprécié sa réserve » en général puisque : « on chercherait en vain la trace du plus petit incident. » Le général de Gaulle n'a pas été écrasé par K comme dans *L'Humanité*, mais lucidement séduit : « J'ai appris beaucoup de choses depuis que je fréquente le président Khrouchtchev. » Il est certain que ce « chef du gouvernement soviétique est en train de gagner son Tour de France ».

Le thème des *problèmes politiques* est le seul thème majeur du *Monde*. La politisation y est très élevée, mais, comme dans *L'Humanité*, l'orientation et l'engagement y subissent, en positif, un fléchissement par rapport aux autres indices. *Le Monde* a discuté longuement et positivement ce thème mais sans conviction ni dogmatisme excessifs. Sous la positivité générale, les unités charnières dessinent une opposition marginale et comme assourdie : « seuls des points sans importance [...] » Nous sommes chacun « dans l'un des deux camps entre lesquels se divise l'univers ». Cette négativité irréductible est expliquée de page en page : sur « l'interdiction des expériences atomiques [...] le désaccord entre les thèses françaises et russes est toujours complet ». Sur le désarmement, « M. Khrouchtchev nous invite au désarmement militaire. Nous le souhaitons comme lui. Mais les armements ne sont pas eux-mêmes les causes des conflits [...] Il paraît donc difficile de concevoir un désarmement véritable sans un certain désarmement idéologique », car, parallèlement au thème précédent, « la distinction n'est pas encore clairement faite entre l'État soviétique » avec « ses succès matériels », et la « Révolution » avec « son avènement planétaire ». « Le problème allemand, celui de Berlin, ne fournit pas le moindre terrain d'accord. » Le discours de M. Debré sur la paix « dont personne ne peut revendiquer le monopole » est donné presque *in extenso* à la une. Bref, l'opposition des idéologies est mise en place. Chacun est « dans l'un des deux camps entre lesquels se divise l'univers », a dit G en unité charnière dans

*Le Monde* et le reportage entier le confirme : « il n'existe plus désormais d'espoir de franchir ce gouffre, ni ces jours-ci, ni lors de la conférence au sommet. » Personne ne songe à faire le premier pas, ni même à marcher un peu...

Et cependant, on avance dans ce thème puisqu'il est positif ; on avance sans « marcher », pour ainsi dire. *Le Monde* résorbe sa négativité fondamentale en la sous-développant au bénéfice d'informations plus générales et plus pacifiques : le problème de l'Allemagne, sujet majeur de la plupart des discours de K, n'est pas dans *Le Monde* une unité majeure. Le journal préfère s'attarder sur les affirmations de K où le désaccord est impensable ; il met en relief les propos de K sur l'existence des « armes nucléaires qui [...] ne distinguent plus, qu'il s'agisse ou non de catholiques, qu'il s'agisse ou non de communistes » et sur le fait que « la raison humaine ne peut accepter que des guerres éclatent tous les 25 ans ». Lorsque « M. Khrouchtchev invite la France et l'URSS à adopter une position commune pour empêcher les forces agressives de relever la tête » en Allemagne, on approuve de grand cœur : « ne nous unissons pas pour faire la guerre » ; « il a même tenu [...] à bien préciser qu'il n'assimilait pas tout le peuple allemand aux revanchards. » Lorsqu'il affirme que « certains hommes politiques ont vu trop tard ce qu'était le militarisme allemand », il l'affirme avec une tranquillité d'autant plus désintéressée que, dit-il : « Nous avons la tranquillité de ceux qui se savent les plus forts. » Comment le contredire ? Ce n'est pas de gaieté de cœur qu'il signerait dans *Le Monde* la fameuse « paix séparée » avec l'Allemagne : « il se verrait, à son grand regret, obligé de signer une paix séparée. » Sur la coexistence pacifique, « il se défend avec insistance [...] de vouloir enfoncer un coin entre la France et ses alliés », et il le répète : « Nous ne voulons pas séparer la France de ses amis. » K réussit dans *Le Monde* à être apaisant là où précisément les confrères avaient soulevé des tempêtes.

Car K n'est jamais agressif envers la France. Les informations sur les problèmes atomiques, plus développées que dans les autres journaux, laissent des souvenirs agréables. K : « Nous sommes prêts à discuter des questions nucléaires avec la France, la Grande-Bretagne et les États-Unis. » Il semblerait que Khrouchtchev ait changé d'avis et ne soit plus, comme chez certains confrères, l'ennemi de l'intégration de la France au club atomique : une discussion à quatre allant de soi, c'est là un début d'intégration et d'entente générale. « Seuls, dit-il prudemment en titre, des points sans importance, retardent l'accord sur l'arrêt des expériences nucléaires. » Car sur les questions atomiques en général et le désarmement en particulier « l'accord est toujours aussi complet ». Les quelques nuages du début du voyage sont ici dissipés. Le fameux

message de K au président Eisenhower, conseillant à ce dernier de ne pas fournir d'armes à ses alliés, devient, dans *Le Monde*, pacifié et pacifiant. Ce n'est plus ici un geste contre la France mais une sorte d'appel au secours et à la paix : on apprend, dans le délicat retrait d'un conditionnel, que « K serait obligé de fournir lui-même des armes modernes à ses alliés » – entendre la Chine – s'il était procédé à une extension non contrôlée du club atomique. Et de plus « sur le point d'aboutir à l'arrêt des expériences atomiques, elle (la diplomatie soviétique) redoute que l'extension du club ne remette l'accord en question » et n'aggrave la tension internationale.

*Le Monde* minimise, mot par mot, des déclarations jugées par d'autres violentes ou agressives, comme la fameuse affirmation de K approuvant le pacte germano-soviétique de 1939. Évincée de la une, premier retrait, on la trouve dans le journal sous cette forme : « Staline a bien fait de s'entendre avec Hitler en 1939. » Ainsi est au moins évité le traumatisme du cliché historique : « Pacte germano-soviétique de 1939. » En outre, dans la même page, une affirmation symétriquement compensatrice, s'impose au regard : « M. Khrouchtchev déplore la dénonciation du traité franco-soviétique de 1944. » Il minimise les affrontements verbe par verbe avec l'utilisation presque régulière des imparfaits et des conditionnels qui rendent l'agressivité dépassée ou incertaine : « une passe d'armes avec Jacquinet aurait précédé le discours explosif de Reims. » Non seulement Jacquinet semble s'être prêté au jeu (de massacre), mais encore un sous-titre écrit au présent, donc avec plus de force, prolonge le titre : « les choses s'arrangent à Reims. » L'attitude de l'Église, contre laquelle, théoriquement et au présent, *Le Monde* prend nettement position en unité charnière, devient, dans ses répercussions sur l'événement lui-même, une nouvelle qui « a fâché » au passé composé, et qu'on rapetisse au niveau d'une affaire « cloche-merle ». Même la « retraite » de Boulganine, énoncée par certains comme une épuration terroriste de K, est ici ironiquement mise en doute par un conditionnel : « le maréchal Boulganine aurait pris sa retraite. » Ironique ou interrogatif, le conditionnel est un mode de détente diplomatique pour *Le Monde*. Seul, le discours télévisé du dernier jour aurait provoqué<sup>2</sup> une négativité de fond lorsque l'orateur, ayant voulu « trop prouver », se retrouve devant des Français « mieux informés » qu'il ne le croit sur l'autodétermination des pays satellites de l'URSS.

---

2. Au conditionnel, comme ferait *Le Monde*.

En réalité, la question importante n'est pas là : « au fond la seule question [...] était de savoir s'il (K) se préparait, au risque de ranimer la tension internationale, à reprendre de manière insistante sa pression sur Berlin » [...] Il n'en a rien été et c'est pour le prochain Sommet un « heureux présage ». Il est bien évident qu'on se fait provisoirement mais honnêtement confiance d'un camp à l'autre. Les nuances les plus sensibles sont celles qui se dégagent des extraits de dialogue jumelés fréquemment en titres. Entre G et K, G : « Nous sommes prêts à vous entendre et à nous faire entendre », K : « À ne considérer que les problèmes européens nous avons entre nous un champ de coopération immense. » Ailleurs, G : « Deux nations très anciennes et très jeunes, filles d'une même mère, l'Europe [...] » ; K : « L'Europe doit devenir une zone de coopération fructueuse. » Entre M. Debré et K, D : « Personne ne peut revendiquer le monopole de la paix » ; K : « La sphère de coopération de nos deux pays n'a pas de limite. » Ailleurs, le dernier jour, M. Debré : « Vous êtes un homme conscient de vos responsabilités » ; K : « On ne peut régler tous les problèmes en une seule rencontre. » Dans ces duo-titres, les éléments de cordialité se répartissent selon les camps. Plus concret que ses interlocuteurs, K demande avec entêtement une coopération à deux et finit le dernier jour par reconnaître d'une manière courtoise qu'à l'impossible nul n'est tenu. Les Français, plus réticents, se tiennent sur leurs gardes. Par-delà les problèmes d'heure et de lieu, ils s'adressent à K en universalisant les problèmes (les hommes de paix) ou en faisant un retour sentimental en arrière (l'aïeule européenne). *Le Monde* connaît ici l'art de laisser savamment les problèmes en veilleuse : « d'ailleurs chacun admet qu'il s'agit plus de régler un climat que de régler des problèmes, les Soviétiques cherchant visiblement à utiliser toutes les occasions pour faire la propagande de leurs idées », et, de surcroît, tout compte fait, n'en ayant pas trouvé tellement.

Ce « climat » s'est euphorisé à souhait. « Le succès des entretiens de Gaulle-Khrouchtchev assurerait celui du Sommet », suggérait-on au début. À la fin, bien que « la satisfaction des Soviétiques contraste avec la minceur des résultats obtenus », elle est importante puisque K dit tout de même dans l'une de ses deux dernières déclarations : « Sommet : mon optimisme s'est renforcé », et dans l'autre, honnêtement : « Nous avons bien travaillé et beaucoup fait, je crois. » Comme le dit *La Vie Internationale* de Moscou, précise *Le Monde* : « les désaccords sur la politique internationale ne doivent pas empêcher les améliorations des accords entre la France et l'URSS. » Le communiqué final en témoigne : « il comportera [...] des assurances d'amitié et des vœux pour le renforcement de la paix, le désarmement et le développement des relations mutuelles. » Des vœux comme ceux de M. Chaban-Delmas ont été réalisés au-delà de toute espérance : « Que la grande confrontation qui se prépare se



développe dans la paix absolue.» Une paix si absolue que les conflits de l'heure sont, faute d'être résolus, enterrés : « M. Kossyguine : Tout va très bien sur le plan politique. »

Comme dans *L'Humanité*, les thèmes mineurs du *Monde* consolident la positivité des thèmes majeurs, mais avec un enthousiasme différent. *Le Monde* parle très peu d'amitié franco-soviétique, qu'il verrait plutôt russe, comme le général de Gaulle le répète ici en titre : « [...] Je dis bien : la Russie et la France [...] » Cette amitié est trop contrainte pour être glorifiée : « tout se passe comme si le Kremlin avait décidé d'avance que la visite contribuerait [...] à la consolidation de la paix et à l'accroissement du prestige de l'URSS et de son maître. » *Le Monde* préfère s'étendre sur les rapports entre les « deux sœurs » et marquer combien l'une est plus tendre que l'autre. Moscou et la Russie ne tarissent pas d'éloges sur la France passée et présente alors que la France, réticente là comme plus haut, reste sur ses gardes (24 unités contre 10). K déclare en unité charnière : « J'ai beaucoup aimé la France, et son peuple admirable »... sans recevoir d'écho. Mais malgré cette amitié absente, ou non encore réciproque (une seule unité spécifique sur l'amitié), des liens de coopération s'imposent : traditions européennes, alliances militaires, sympathies de peuple à peuple. Malgré tout, « on est en droit de se demander comment, six semaines après tous les sourires et les embrassades, une crise pourrait éclater lors de la conférence au sommet », surtout si l'on songe à tous les cadeaux échangés, cadeaux dont les mérites techniques ont été si soigneusement précisés, et enfin, aux accords économiques et scientifiques (unité majeure) longuement proposés dans le journal.

En conclusion, une positivité marginale a dominé la négativité des problèmes. Comme les journaux à photographies et à titres-flashes, le style scientifique du *Monde*, s'attardant, détail par détail, sur la réalité de l'événement, parvient, lui aussi, à visualiser agréablement le présent vécu, tout en le réfutant fondamentalement. Si *L'Humanité* survole l'insolubilité des problèmes, *Le Monde* la met sous cloche. Comme le sismologue sur la croûte tiède du volcan, *Le Monde* avance à petits pas, s'assurant simultanément que la croûte est solide en surface et effervescente au-dessous. « La détente continue », dit-il le dernier jour, parce que, en effet, il s'agit bien d'une positivité de détente et non d'entente.



# 11

*LE REPORTAGE  
COMME MYTHE RÉALISTE*

Les unités d'information proposées pour ce reportage ont permis de mesurer quantitativement la « masse » des nouvelles transmises par chaque journal à son lecteur. Les quantités d'unités obtenues et la hiérarchie de leurs indices ont désigné celles qui arrivaient en tête, les unités dites charnières. Ces dernières ont révélé, par-delà le style et les contenus de chaque journal, un récit articulé à tous les niveaux de son écriture, de l'iconique au verbal, du spectaculaire au politique, de l'insignifiant au fondamental. Ce récit, dit rémanent, n'est pas toujours et n'est même presque jamais, lisible dans le journal, de ligne en ligne, au jour le jour. Il ne s'impose à l'analyse qu'au terme de l'événement, lorsque le journal a été lu en entier. Il est pour ainsi dire le récit de la treizième heure, celui que la mémoire de chaque lecteur est supposée avoir reconstruit lorsque l'événement est dépassé, et le journal oublié. Ce sens rémanent n'est pas nouveau dans les mécanismes de la perception mentale d'où se décante ce que l'on appelle en chacun un savoir, ou même une culture. Mais il tend aujourd'hui à être exceptionnellement privilégié ou révélateur, eu égard à la « masse » toujours plus diversifiée, exhaustive et spectaculaire des informations transmises. Il a été véritablement stupéfiant dans ce travail de constater avec quelle adéquation on pouvait gagner au jeu de cette devinette paradoxale : Dis-moi *de quoi tu parles*, je te dirai *ce que tu en dis*. Il a été stupéfiant de voir à quel point cette prise à l'envers du contenu, ou cette prise en charge de *tout* ce dont on a parlé, a ordonné, selon une logique narrative sans faille, l'hétérogénéité systématique de ce qui était dit *au détail*.

Il y a donc, dans ce chaos d'informations de presse, un récit rémanent où le tout structure les parties sans les détruire, réforme leurs significations sans les déformer. Il y a donc, si l'on veut bien, un certain réalisme mythique dans ces récits où l'événement est à la fois respecté point par point et reconstruit de bout en bout. Au contraire des récits romanesques en effet, où le canevas problématique reste fixe selon les genres (cornélien, passionnel, westernien, policier, etc.), mais où l'anecdote événementielle peut varier à l'infini (personnages, situations, sentiments...), le récit rémanent est, par sa fonction, soumis à un événement fixe (l'actualité à rapporter), mais dispose en revanche d'une gamme infinie de canevas problématiques. Autrement dit, alors que le roman actualise par un événement de son choix le canevas qu'il se propose de respecter, le reportage respecte l'événement sur un canevas de son choix. Les conséquences de ce renversement narratif prennent de l'importance au niveau de l'objectivité journalistique : le roman s'impose librement un cadre (westernien ou policier) qui n'est même pas exclusif de l'autre, puisqu'il peut les faire chevaucher. Le reportage, en revanche, subit une contrainte irréductible devant l'événement

puisque l'opposant le plus obstiné n'a pu déguiser la présence de K. Son réalisme mythique est tout entier dans cette irréductibilité : non plus ouvert sur un monde imaginaire, mais clôturé par un monde imposé, les hautes et les basses pressions de nouvelles y jouent réciproquement leur existence. Une harmonie immanente, quasi ovoïdale, jaillit de ce **plein** de vie qui ne cesse chaque jour de se remplir : le retrait politique y fusionne avec l'attrait spectaculaire, le refus avec l'adhésion, le réfléchi avec l'infléchi. Aucun détail, sur le tout et le rien de l'événement à rapporter, n'est négligé pour combler les vides, assouplir les rouages, équilibrer les « masses ». Ce travail ne montre que partiellement la constante et efficace plénitude de cette harmonie.

D'où la sérénité non moins mythiquement réaliste du récit rémanent. Dire spectaculairement tout à tous finit par encourager chacun au plaisir de vivre dans le spectacle. L'écriture de presse encourage, coûte que coûte, à adhérer sereinement au contenu de ce qu'elle écrit. Il a été vu plus haut combien cet encouragement en a coûté à certains journaux, mais combien il a été globalement respecté. Chaque récit rémanent décrit **les** Français et **la** France à l'heure K sur un canevas invariablement choisi pour le meilleur et contre le pire. Chacun a équilibré ses oppositions dans la meilleure des adhésions. Il s'agit là d'un paradoxal équilibre dont il convient de mesurer en conclusion les modes et les effets.



C O N C L U S I O N

---

*L'ÉCRITURE EN MOUVEMENT*

## LE OUI ET LE NON

Dans l'ensemble de leurs informations, les journaux ont dit « non » de la tête (à la confrontation politique) et « oui » des yeux (au spectacle) comme *L'Aurore*, ou « oui » de la tête et « non » des yeux comme *Le Figaro*, ou « ni oui » « ni non » de la tête et des yeux comme *Le Parisien Libéré*, ou « oui » et « non » de la tête et des yeux comme *L'Humanité* et *Le Monde*. Dans l'ensemble de leurs informations, les journaux ont dit « oui » à la forme générale de l'événement (unités événementielles positives) et « non » au fond (unités politiques négatives), « oui » avec désinvolture (positivité sans orientation forte) et « non » avec passion (négativité à orientation forte). Ils ont dit « oui » à des riens qui ont fini par l'emporter sur tout et « non » à un tout qui a fini par ne ressembler à rien. Le régime soviétique et la République française ont été d'autant plus heureux d'être ensemble (positivité gagnante aux points) qu'ils ont vu se confirmer en eux et autour d'eux la certitude de ne pas l'être pour la vie (négativité discrète mais placée aux articulations stratégiques de l'événement) : le problème de Berlin reste insoluble ; la conférence au sommet ne promet guère plus qu'avant ; l'OTAN n'a couru aucun risque et la coexistence pacifique l'est restée. La presse a lutté sur le front des « oui », car, entièrement négatif, le journal finirait par ne plus être spectaculaire et ne plus se vendre ; et sur le front des « non » car, entièrement positif, le journal se trahit lui-même et détruit ses propres raisons d'exister.

Chacun à sa manière réussit donc à dire « oui » et « non » simultanément. Cette performance d'écriture est obtenue par un mécanisme auto-régulateur enclenché au cœur même du débit d'unités. Jouant sur les trois échelles d'indices fondamentaux : fréquence, politisation pondérée et orientation pondérée, toute catégorie d'unités se pondère de l'une aux autres, comme l'analyse l'a montré : le « oui » ou le « non » peuvent être développés et politisés (fréquence et politisation majeure) mais sans orientation percutante sur le lecteur (orientation mineure avec *les accueils provinciaux* ou *la politique franco-russe...*) ; ils peuvent être développés et orientés (fréquence et orientations majeures) mais sans aucune passion mise à défendre cette orientation (politisation mineure avec Nina) ; ils peuvent être passionnés et orientés (politisation et orientation fortes) mais avec un débit retenu ou refoulé (fréquence mineure avec Kir...). Quelles que soient les pondérations, il reste que la quantité d'unités débitées s'impose par l'harmonie d'une paradoxale totalité : l'univers des « oui » fusionne sans mensonge explicite avec celui des « non » ; leurs contradictions s'y trouvent paradoxalement résolues. Elles deviennent cohabitables, voire complémentaires à tous les niveaux, et, pour commencer, à celui de l'ensemble des journaux.

L'information du *Figaro* ne reconnaissant qu'en de Gaulle un interlocuteur valable pour K complète sans erreurs objectives celle de *L'Humanité* n'attribuant le même rôle qu'au peuple français. Le K fanatique et surnois du *Figaro* peut être sincère et bon enfant dans *L'Aurore*; le manque de sincérité de K, lorsqu'il ne parle pas assez en communiste dans *Le Figaro*, peut se superposer à la trop grande sincérité de K, lorsqu'il parle trop en communiste dans *Le Monde*; le désœuvrement fatigué du *Parisien Libéré*, à l'effervescence infatigable de *L'Humanité*; l'*in vitro* scientifique du *Monde*, à l'*in vivo* sportif de *L'Aurore*. La mise en veilleuse du *Figaro* fait une ombre apaisante aux néons de *L'Aurore* et le courant discontinu de *Paris-Jour* fait scintiller le courant continu de *France-Soir*.

Bref, il n'y a plus de contradiction. L'univers harmonisé des « oui » et des « non » donne à chaque journal lui-même une sorte de sagesse prudente. Les lecteurs du *Figaro* savent que « le communisme est l'ennemi numéro 1 » et K, l'homme à redouter; mais ils apprennent dans le même temps que les entretiens K-G ne sont pas inutiles parce qu'ils peuvent favoriser les échanges commerciaux et préparer la conférence au sommet. Les lecteurs de *L'Aurore* espèrent que la rencontre K-G restera politiquement stérile aussi longtemps que K sera exhibé pour le plaisir de tous dans les kermesses. Les lecteurs du *Parisien Libéré* sentent qu'il n'y a rien à craindre, donc tout à prendre, d'un spectacle aussi terne qu'inefficace. Les lecteurs de *L'Humanité* applaudissent le président de l'Union soviétique en France mais ignorent l'individualité de K en face de G et du gouvernement français... Disons que tous les journaux ont fait la part du feu, du feu d'enfer aux feux d'artifice, et vice versa. Dans les *feed-back* et boomerangs mêlés, aucun journal ne peut affirmer inconditionnellement ce que sa politique lui dicte; chacun écoutant les autres, redoutant leur force et appâtant leur public, se frustre de ses tendances les plus violentes. Cette politique émoussée s'impose raisonnablement dans *Le Monde*: les avis de la presse étrangère, des partis ou des hommes politiques affrontent à poids parfaitement égalisés leurs « pour » et leurs « contre ».

Enfin, et en dernier refuge, la pondération des « oui » et des « non » se retrouve au niveau de la phrase même. La « tournée de propagande » du *Figaro* et « le triomphal voyage du Messenger de la Paix » de *L'Humanité* sont des titres dédoublés: la « tournée » distrait de « la propagande » et « le triomphal voyage du Messenger de la Paix » n'est pas le fructueux voyage du premier des militants communistes. Il n'y a pas un titre qui provoque ou accuse K dans les journaux de l'opposition, comme il n'y en a pas un dans *L'Humanité* qui l'encense en tant que communiste. La rubrique « Erreur, M. K » aurait pu s'intituler dans

*Le Figaro* « Menteur, M. K » ou « Hypocrite, M. K », puisque l'article explique que M. K ment et dissimule. Lorsque les journaux titrent au conditionnel narquois que « Boulganine aurait pris sa retraite », ils ne disent pas ce que l'article affirme, à savoir que K vient « d'épurer » un de ses confrères. Le fameux discours télévisé de K le dernier jour a été appelé ironiquement « l'apologie du communisme russe » ou « le panégyrique du communisme ». Un militantisme conséquent aurait consisté sans doute à attaquer celui qui en fait simplement « l'éloge » plutôt que celui qui en fait, péjorativement, le « panégyrique » ou « l'apologie ». *Le Figaro* aurait pu, pour mieux convaincre de la sournoiserie khrouchtchevienne, montrer enfin le sourire de K. Il s'en est gardé par crainte que le lecteur-spectateur ne se prenne à aimer ce sourire avant de le réfuter. Chaque journal partagé entre la crainte de ne pas assez plaire à ses lecteurs habituels et celle de trop déplaire à ses lecteurs éventuels, finit par se stabiliser dans une très prudente duplicité. Seul *L'Humanité* a fait preuve d'une relative indépendance d'écriture. Il a répété en titres les oppositions de ses adversaires ; il a valorisé en unités majeures l'information sur l'Église ou les-partis-et-les-syndicats dont l'orientation négative est contraire à son orientation fondamentale, ce que n'a fait aucun autre journal. Bien que ce militantisme ait trouvé ses limites, puisqu'il n'atteint pas le niveau des unités charnières, il est plus apparent dans *L'Humanité* qu'ailleurs. Peut-être parce que le journal avait, dans cet événement, le vent en poupe, comme il a été dit ; peut-être surtout parce qu'il conserve encore une orientation politique plus homogène que ses confrères et plus conforme à l'orientation de ses lecteurs.

Comme dans les vases d'Archimède, un certain équilibre s'est donc imposé entre le positif et le négatif. Les chiffres disent que les plaisirs du positif l'ont finalement emporté. Tout compte fait, on a aimé ce voyage et on a aimé K. La presse, de gré *et* de force, a transmis les moments savoureux, ou les bons mots de K, ceux qui se gravent dans les mémoires et qui ne manquent (extérieurement peut-être, dirait *Le Figaro*, mais l'habit ne fait-il pas aussi le moine ?) ni de bon sens, ni d'esprit, ni d'émotion, ni parfois de franche grandeur<sup>1</sup>. Il reste, bien

- 
1. Il convient d'en répéter quelques-uns, donc précisément de mémoire : devant la trop longue explication technique d'un savant, K : Vous voulez nous expliquer en 10 minutes ce que vous avez mis 10 ans à comprendre – Devant les trop longues narrations historiques de son guide dans un musée, K : Est-ce que je rentrerai cette année à Moscou ? – À Jacquinot à Reims : Je ne comprends pas... Ces Allemands en 1940, ils sont venus en France parce que vous les aviez invités ou parce qu'ils vous faisaient la guerre ? – À un diplomate allemand, cette boutade « déplacée » pour les uns, mais somme toute assez grandiose dans un salon officiel par sa franche camaraderie : Vous avez été battus deux fois, ça ne vous suffit



entendu, qu'on n'oublie pas, sous les bons mots, tout ce que les journaux ont mis de négatif. On ne l'oublie pas mais on le combine, on le dissout dans le plaisir de l'heure. Comment, après un tel voyage, disent plusieurs journaux, « la conférence au sommet pourrait-elle échouer » ? Cette question est l'expression d'un plaisir de l'heure diamétralement inversée d'un journal à l'autre par un déplaisir de l'heure : « comment la Conférence n'échouerait-elle pas » puisque l'accord est unanime sur la nullité des résultats politiques ? Comment pourrait-elle échouer ? Comment pourrait-elle ne pas échouer ?

### L'ICI ET L'AILLEURS

Comment pourrait-elle échouer ? et ne pas échouer ? L'harmonie des contradictions est si grande que le lecteur pourrait être réduit à tirer l'avenir à pile ou face. Cette masse d'informations propose tant d'événements divers dans un présent si exhibé que le lecteur se sent par force, car il a tout *crû*, et en droit, car tout ce qu'on lui a dit est *vrai*, désorienté et désengagé de l'histoire. Il en est désengagé parce qu'il y est engagé tout entier. Il bouge avec l'histoire ; il est dans l'histoire ; il est à la fois dans les personnages des hebdomadaires et dans les événements des quotidiens : il ne lui suffit pas d'entrer avec les hebdomadaires dans la richesse intérieure des personnages, il lui faut encore, avec les quotidiens, agir et courir aussi vite qu'eux. Photographiés ou décrits, les événements quotidiens vont vite ; les personnages ne s'immobilisent qu'à proximité de moyens de locomotion sur lesquels ils sont, vont être, ou viennent d'être véhiculés. K mange en avion, fait des conférences dans les trains, boit dans les gares, et salue partout où un démarrage va se produire : passerelle (avion), portière (d'auto), pont (de bateau), marche-pied (de locomotive). Toutes ces images sont autant de fausses bandes stroboscopiques qui, au contraire des vraies, obligent le lecteur spectateur

---

pas ? – Ou encore cette affirmation de « comédien consommé » pour les uns, mais de père malheureux pour d'autres : Pourquoi voulez-vous croire que vos disparus soient séquestrés chez nous : mon fils n'est pas revenu ; je ne le cherche plus, je dis qu'il est mort – Ou encore cette phrase émouvante comme un aveu si on la juge sincère : Je n'ai pas été élevé dans la diplomatie. Quand je parle fort, ce n'est pas que je suis en colère, c'est ma façon de parler – Ou encore cette prosaïque évidence : La bombe tuera les communistes comme les catholiques – Ou encore « orgueilleux et fanfaron » si l'on veut, mais aussi d'une certaine noblesse épique si elle repose sur des faits : Nous demandons la paix parce que nous sommes les plus forts – Et puis ce départ dans la lune avec Defferre... ; tous ces mots, tout ce « pétillant » et « bouillonnant de vie » que de Gaulle lui-même a reconnu publiquement et que les journaux ont presque tous vu « dans ses yeux ».

à être *en même temps*, ou d'un même regard, au commencement et à la fin, au départ et à l'arrivée<sup>2</sup>. Animée par l'œil circulant de l'une à l'autre, chaque image se met en mouvement dans la page comme sur un écran, tout en restant sur place comme sur une scène.

Ce qui se dit de l'image peut l'être des mots. Pour transmettre le spectacle « comme si on y était », la presse modifie les articulations logiques de son écriture. Elle dévore les sens à des vitesses qui peuvent rivaliser avec celles des dessins ou des photos. Des procédés mécaniques de mise en page peuvent faire bouger les mots les plus stables : trois villes à la une de *L'Aurore* sont placées sur une ligne horizontale à égalité de grosseur typographique : « à Bordeaux, à Nîmes, à Aix. » Chacune est précédée d'une énorme flèche, puis suivie de toutes les activités chronométrées de K ; chacune, allant vers la suivante aussi vite que l'œil, perd ses fondations en route. Il en est de même de bien des signes dans cette écriture. Un processus synchronique et diachronique de contamination les ébranle, dans la page et de page en page. Chaque élément, même le plus insipide, y joue sa vie en perturbant celle des autres ; si l'un est gigantesque, l'autre se fait minuscule ; si l'un est gothique, l'autre se fait roman ; si l'un est écrit, l'autre se fait image ; si l'un se lit à découvert, l'autre se fait encadrer. Chaque nouvelle se débite en conséquence : les grandes, en tranches, les petites, au poids. Les surfaces d'écriture s'équilibrent au fur et à mesure que l'espace et le temps chavirent sur leurs socles. La visite d'une usine textile du Nord (nouvelle longue) peut être coupée d'un entrefilet encadré sur le voyage long et pluvieux de la veille (nouvelle mi-longue), lequel peut être à son tour coupé d'un dessin représentant un verre de vin blanc-cassis (nouvelle brève). Le lecteur-spectateur se trouve être simultanément sur la route, à l'usine et au bistrot ; au jour d'hier et à celui d'aujourd'hui...

La même perturbation espace-temps se retrouve au niveau de la phrase elle-même. L'écriture reprend à son compte, phrase par phrase, la diversité exhaustive et mobile du journal. Pour renforcer le mouvement général, la phrase se dilate, et se déchire au-delà de toute contrainte grammaticale. Elle supporte dans sa linéarité sémantique toutes les contradictions harmonisées du journal ; une diversité exhaustive déforme ses articulations : « Nina a adoré la bouillabaisse et baisé

---

2. Il existe aussi des accélérations et des décélérations proportionnelles aux adhésions ou aux répulsions du journal pour tel ou tel aspect de l'événement. Si l'adhésion est forte, le journal prend l'avion et s'essouffle joyeusement dans le sillage d'un K-colombe ou d'un K-caravelle. Si la répulsion est forte, il opère de brusques ralentis. Photogéniquement, le buste toujours immobile du chanoine Kir a été d'un ralenti conséquent : le chanoine est dans cet événement en effet l'image de l'ambiguïté, du retrait, ou de l'impossibilité de... bouger.

les mains d'une maraîchère», et brouille ses compléments: «Nikita après avoir terminé, à Rouen, en apothéose [...] son voyage.» Des références multidimensionnelles brisent sa logique sans compromettre sa clarté: «très détendu au déjeuner de l'Élysée, le Premier soviétique a salué de la main les Parisiens massés sur son passage.» C'est là une belle phrase à «voir», puisqu'elle est illisible. La synchronie y devient cinématographiquement onirique. Elle rassemble, dans le temps vécu par le lecteur le long d'une phrase, des temps et des espaces multiples: K est à la fois à l'Élysée avec G et en auto au milieu des Parisiens; il mange et il salue; c'était tout à l'heure et c'est maintenant. L'écriture de presse donne ce que n'ose même pas donner l'actualité filmée: le sentiment de vivre simultanément des événements localisés en des temps et en des espaces distincts<sup>3</sup>. En perturbant les cadres de l'espace et du temps, l'écriture de presse disqualifie ses significations.

Centimètre carré par centimètre carré, l'écriture de presse refuse de jouer un rôle réflexif, médiateur entre l'événement et le lecteur<sup>4</sup>. Elle se veut comme absente. Elle se veut véhicule de transmission, moyen de transport, soit pour transporter l'événement jusqu'au lecteur: c'est le «petit écran» portatif dessiné partout, soit pour transporter le lecteur sur le terrain: «comme si vous y étiez.» Le téléphone peut même raccourcir les distances: «Notre agent spécial nous téléphone de [...]», comme si vous aviez l'écouteur. Tout pousse le lecteur spectateur à adhérer passivement à l'événement pour mieux le vivre. Cet illusionisme audiovisuel, cette inexistence affirmée du discours, ne présente aucune faille de transmission car «les faits parlent d'eux-mêmes». Aussi invisible que la toile blanche de l'écran pendant le déroulement du film, l'écriture se modifie, se contracte, se déforme et, fatalement, s'élimine. À considérer les journaux, ces «miroirs du monde», on ne trouverait sur leurs pages, comme sur le visage de Mélisande, qu'une grande innocence. Ils donnent la «vérité» comme s'ils n'y avaient pas touché; comme s'ils ne l'avaient pas écrite. Le spectacle est actualisé pour le lecteur et vécu par lui comme s'il n'y avait pas d'intermédiaire.

- 
3. La télévision s'y essaie dans les sketches. Par exemple, donnant au même instant, dans la même image, le chanteur de face, de dos et de profil.
  4. Le rôle réflexif est également et systématiquement ignoré par la publicité moderne. «Nous n'arriverons à rien en nous contentant de formuler une vérité logique», écrit posément R. MARTINEAU, dans *Motivations et publicité*, Éd. Hommes et Techniques, Paris, 1959. R. REEVES cite en exergue des paroles d'Adlaï Stevenson: «Après un discours de Cicéron, on disait "Comme il a bien parlé". Mais après un discours de Démosthène, on s'écriait: "En avant!"» (dans *Le réalisme en publicité*, Dunod, Paris, 1960). «En avant» veut dire ici: «Vivons avec», achetons le produit, ou le journal, marchons.

## LE MANIFESTE ET LE LATENT

D'où le problème de savoir ce que l'écriture de presse « cache » sous cette innocence et comment elle le cache. Le sens *manifeste* revendiqué, et même exhibé, exclut mécaniquement le sous-entendu ou le latent. On dit que Paul Valéry répondit à un de ses lecteurs tourmenté par une virgule : « Mettez-la les jours pairs avant, les jours impairs après »<sup>5</sup>. La littérature supporte et même exige un latent qui féconde l'écriture sans s'y imposer. Mais sur la page de presse, l'information, aussi sournoise qu'on la dise, ne joue pas avec les virgules. Elle joue même de moins en moins avec les « finesses » de style puisqu'elle ne vit pas dans le loisir de la mise en question. Son *objectivisme* précipité la pousse au contraire à fuir aussi bien l'aveu trop direct de son opinion que des sous-entendus trop indirects ; elle risquerait de ne pas dire « vite », « tout » « à tous » et de perdre quelques lecteurs en route. L'information de presse doit exprimer ce qu'elle ne dit pas, si on peut dire, aussi immédiatement et aussi clairement que ce qu'elle dit. Le non-dit, ou le latent exprimé dans ce qui est dit, est un latent qui ne pose pas problème, qui ne demande ni initiation ni réflexion. Il est capté mécaniquement, par n'importe quel lecteur<sup>6</sup>. Il s'agit d'un latent que la publicité connaît bien : un latent forgé par la répétition ou l'omission, par le cumul ou la raréfaction des informations. Il a été l'objet même de ce travail : mettre toujours K « à l'Élysée », c'est finalement l'y enfermer. Mettre toujours K « avec les Français », c'est finalement l'isoler du gouvernement français. Appeler toujours son voyage « un Tour », c'est finalement faire du manège. Annoncer toujours que « K arrivera » ou « est arrivé », et ne jamais annoncer qu'« il arrive », c'est amorcer un désintéressement sur ce qui va arriver... Ce système de compilation finit par enrichir la conscience du lecteur de significations étrangères à celles que propose l'écriture elle-même et cet enrichissement n'est véritablement dévoilé ou mesuré que lorsque le lecteur a tout enregistré. Nulle agence de publicité, nulle campagne électorale ne peuvent prévoir le résultat de la répétition d'un slogan ; elles le peuvent d'autant moins que les répétitions des slogans adverses viennent sans cesse en contrecarrer les effets. Au bout du compte, le lecteur retient, entre autres données, un « quelque chose », ici un Khrouchtchev, qui n'est limité dans la conscience de personne, mais qui est le prototype de tous ceux que les lecteurs ont connu dans les différents journaux. Le Khrouchtchev-de-tout-le-monde, le Khrouchtchev-terminal est un prototype de

5. Il s'agit de « Zénon, cruel Zénon » ou de « Zénon cruel, Zénon ».

6. D'où la dévalorisation du latent au niveau de la captation du signe chez un linguiste psychologue comme Charles Osgood, par exemple.

significations éparpillées en tous sens, de haut en bas et de droite à gauche. Il est le Khrouchtchev d'une conscience durkheimienne qui aurait franchi l'étape du collectif pour s'imposer comme universelle.

Ici, point *par* point, la presse a contesté ou refusé Khrouchtchev-communiste dans « ce qui est dit ». Mais point *plus* point, « ce dont » elle a parlé, a rendu, comme malgré elle, Khrouchtchev-communiste sympathique. Il n'est pas dans notre propos de dire *in abstracto* si Khrouchtchev méritait ou non cet hommage, mais on peut bien dire que ce chef *douteux* d'un parti politique *ennemi* a été, toute contradiction assimilée, un dirigeant soviétique attachant et un homme de paix. Ce K a pris forme au-delà ou en deçà de la logique intentionnelle de l'émetteur comme de la logique affective du récepteur. Il s'est tassé dans les coins d'une conscience en voie d'expansion universelle où la compilation de *tout* contribue à renforcer, voire à dessiner, la logique des parties<sup>7</sup>. Aussi ne suffit-il plus, face à cette culture, d'interpréter comme en psychanalyse, les intentions ou les sentiments de tel journaliste ou de tel lecteur ; aussi ne suffit-il pas (jusqu'à nouvelle science) de structurer la forme de tel ou tel message. Encore faut-il tenir compte de cette ténébreuse mathématique de la compilation dont la raison commence à peine à entrevoir « les vertus ».

## L'INFORMATEUR ET L'INFORMÉ

Car les systèmes de l'information moderne ne modifient pas seulement ce qui est transmis et reçu, mais encore *ceux* qui transmettent et reçoivent. *Les masses* d'informateurs et d'informés qui ont, par exemple, en tête les récits rémanents du voyage de Khrouchtchev en France, n'ont pas d'existence comparable à celle des foules, des classes, des partis, des nations au sens militant de ces termes. Elles ne sont pas également ces masses amorphes et incoordonnées, ignares ou indifférentes que les littératures critiques décrivent. Elles ne sont plus politiquement cette « classe niée » et cet « état limite de solitude et d'abandon » dont parlait Sartre<sup>8</sup>. Elles seraient plutôt « l'objet pratico-

- 
7. L'enfant est un spécialiste *naturel* de ce genre de captation. Ajoutons que la même contradiction compilatrice s'est révélée quatre ans plus tard lors du limogeage de K. Après un rapide recensement de la presse française pendant deux jours, K n'avait *point par point* que ce qu'il méritait parce que tous les dirigeants soviétiques se valent, c'est-à-dire ne valent rien ; mais *point plus point*, une rumeur d'angoisse et de tristesse répandue sur la presse française exprimait le regret de quitter un des hommes éclairés et pacifiques de son temps.
  8. « Les communistes et la paix », *Les Temps Modernes*, novembre 1952, p. 730.

inerte » qu'il décrit<sup>9</sup>, encore que cette practico-inertie définisse plus « une masse » par opposition à « un parti » politique que la masse des récepteurs proposés ici. Cette dernière se présenterait plutôt comme un **tout** vivant dont les parties (partis politiques aussi bien) ne seraient que des composantes. En tant que récepteur, voire récepteur politisé oppositionnellement à l'émetteur (le *speaker* aussi bien), je peux effectivement ne « concevoir (mon action pratique contre lui)... que sérielle : il faudrait prendre les uns après les autres les auditeurs »<sup>10</sup>. Mais je peux aussi, et paradoxalement dans le même temps, concevoir mon action comme totalisante et suffisante. Je peux penser que mon semblable, voire mon Camarade de Parti, dans les mêmes conditions d'écoute, réagit comme moi. Dans la mesure où, isolé devant mon poste ou mon journal, je réagis moi-même contre l'émetteur (*speaker*-journaliste), j'assume à moi seul une opinion au contraire **puissante** parce que commune à tous, et **satisfaisante** puisque je compense l'impuissance où je suis d'agir sur l'émetteur par l'impuissance où est l'émetteur de me contredire. Autrement dit, à cette vision fort justement « sérialisée » par excentrisme, il est possible de superposer une vision bloquée par égocentrisme. À « l'impuissance subie » par chacun comme « mastic de la sérialité »<sup>11</sup>, il est possible de superposer une puissance assumée par chacun comme mastic de la totalité.

Ces deux états d'impuissance et de puissance, contradictoires, bien que simultanés, témoignent d'un progrès singulier dans l'art d'assumer certains paradoxes. Les quantités d'information (moyens et durées de diffusion), les quantités d'informateurs et d'informés (auditeurs, lecteurs, spectateurs) s'accroissent dans des proportions telles qu'elles sont en mesure aujourd'hui d'atteindre utopiennement l'étape terminale, **l'infini totalisateur**. Des informations transmises sélectivement, on passe aux informations transmises **en totalité** ; des informations hebdomadaires et quotidiennes, on passe, comme on l'a vu, aux informations horaires (le flash d'Europe n° 1), puis aux informations « de dernière minute ». Enfin, au degré du « permanent », l'illogisme multidimensionnel, repéré plus haut, atteint la limite sportive des performances : on peut lire dans le même temps le journal, écouter la radio, regarder une télévision, et même plusieurs, puisqu'il existe aux États-Unis des meubles à plusieurs écrans.

9. *Critique de la raison dialectique*, Gallimard, Paris, 1960, p. 232 ss.

10. *Ibid.*

11. *Ibid.*

De performance en performance, les informateurs et les informés arrivent paradoxalement à s'identifier entre eux par leur commune coexistence au monde, et leur commune revendication à être tout le monde. Des informateurs-auteurs, on passe aux informateurs anonymement groupés. *Rewriters*, appareils enregistreurs et diffuseurs leur permettraient, à la limite, de découvrir leurs propres informations en même temps que ceux à qui ils les destinent : ils pourraient, par exemple, dans le cadre de cette analyse, ne découvrir les récits rémanents de leurs propres journaux qu'au terme d'une série de parutions, c'est-à-dire, comme les informés, au bout du compte... Quant aux informés, logiquement existants un par un et groupe par groupe, ils deviennent en information moderne « vous tous qui m'écoutez ou qui me lisez », autant dire tout le monde et n'importe qui<sup>12</sup>. Des informés à la réflexion individuelle et artisanale, on passe à des informés aux réflexes conditionnés et uniformisés dans l'anonymat<sup>13</sup>. Le tout le monde informateur s'identifie donc tautologiquement au tout le monde informé ; ces deux *totalités* anonymes coexistent dans une double béatitude : chaque informateur donne assez d'information pour contenter *tous* les hommes et chaque information, assez d'éléments pour contenter *tout* l'homme<sup>14</sup>. En d'autres termes, toute individualité étant respectée, les informateurs et les informés se nivellent osmotiquement.

Que ce nivellement se fasse poétiquement sur les « hauts fonds de l'unanimité »<sup>15</sup>, ou prosaïquement « par le bas »<sup>16</sup> ou bizarrement « en marge de la raison »<sup>17</sup>, il progresse de jour en jour ; chacun se retrouve dans tous et tous dans chacun. Il en germe une sorte de narcissisme universel où chacun rêve d'être dans et au-dessus de la mêlée, d'en être

- 
12. B. VOYENNE rappelle fort justement que « la marge entre le public potentiel et le public réel devient de plus en plus réduite » (*op. cit.*, p. 120) et que « la communication moderne est la conversation de tous avec tous » (*ibid.*, p. 38). R. PUCHEU dit que « tous parlent de tout » (*Le journal, les mythes et les hommes*, Éditions Ouvrières, Paris, 1962, p. 67)...
  13. D. BOORSTIN rapporte qu'un président de Harvard en 1960 rêvait d'un électeur qui sache s'informer ; pour cela, il voulait « qu'il soit capable de lire en la comprenant la première page d'un journal à la vitesse d'environ 200 mots-minute » (*L'image*, Julliard, Paris, 1963, p. 170).
  14. D. BOORSTIN, qui en donne les exemples les plus frappants, décrit les débats télévisés pour la présidence des États-Unis en 1960 en ces termes : « On aurait pu les appeler "le jeu des 400 000 dollars" : 1<sup>er</sup> prix : une situation à 100 000 dollars par an pendant 4 ans » (*ibid.*, p. 160).
  15. B. VOYENNE, *op. cit.*, p. 194.
  16. J. BONIFACE, *op. cit.*, p. 142. La plupart des critiques de la « culture de masse » le situent par là, comme on sait.
  17. P. MARTINEAU, *op. cit.*, p. 30-32.

à la fois l'acteur et le contemplateur. D'où l'idée progressivement lancinante que chacun préfère se regarder que se modifier, ou, si l'on veut, regarder le monde que le modifier. L'universalité et la totalité du *savoir* moderne bloque la réflexion au point de lui donner l'apparence de ce conformisme pernicieux que la plupart des analystes des communications de masse décrivent.

Les analyses précédentes ne conduisent pas néanmoins à qualifier exclusivement ce blocage de conformiste, de passif ou de nocif. Certes la progression des *totalités* envisagées étant infinie, on peut en effet constater que leur contenu est limité; l'influence des informateurs étant neutralisée en *feed-back* par celle des informés, on peut en effet constater la vanité de son pouvoir novateur... Il est plus généralement évident que les communications de masse n'informeront jamais l'homme entier, comme elles ne propageront jamais l'information complète. Mais il est inversement évident qu'à travers cette tendance anthropocosmique, la conscience de l'émetteur-récepteur est soumise à un rythme de dédoublement dont on peut remarquer quelques traits.

### L'INFLÉCHI ET LE RÉFLÉCHI

Les techniques d'information modernes consistent donc à « tout dire » et « tout apprendre » en un « rien de temps ». Elles ont les exigences qu'on a vues dans le perfectionnement de leurs systèmes d'écriture et de lecture. Les délais de codage et de décodage s'y rapprochent indéfiniment de zéro, comme si on vivait dans la chose informée sans qu'il soit besoin de la comprendre. Dans l'information reconnue *vivante*, le temps de la réflexion est un temps perdu. Temps du retour sur soi, du refus, du doute et de la tête bien faite, il se résorbe au profit du temps de l'inflexion, temps de la crédulité, de l'accueil, de la confiance et de la tête bien pleine. Avant l'information « en masse », la réflexion tenait en main, ou croyait tenir, ce qui est la même chose, les rênes d'une logique qui lui désignait l'avant et l'après, la droite et la gauche, l'ici et l'ailleurs, le oui et le non. Elle savait qu'il y avait un temps pour tout et elle attendait son heure. Aujourd'hui, la réflexion court derrière l'inflexion le long des mots et des images jusqu'à ces moments de vérité où, prise de court, elle reste muette parce qu'elle arrive trop tard : tête bien faite, mais hébétée, elle fait le tour de l'inflexion à la tête saturée. Les réalités s'imposent : un battement de cils de B.B. rapporte plus de devises à la France que les usines du Creusot<sup>18</sup>; des jeunes ont cassé les

18. Ou d'ailleurs. Le détail de l'information est ici oublié.



vitrines d'une rue de Stockholm et les becs de gaz d'une place de Paris ; les Mods et les Rockers se sont rués par milliers sur les plages de Brighton pour s'y livrer des combats mortels. Le présentateur de la télévision dit à ce propos que « devant de tels faits l'esprit reste confondu »<sup>19</sup>. Véritablement confondue en effet, la réflexion n'a plus que des discours de fortune pour pallier le chaos de l'inflexion boulimique. Le policier et le moraleux, dans l'acception réparatrice de ces termes, ne peuvent en effet que redresser les torts et les becs de gaz. Dans tous les cas, ils sauvent la réflexion de la débâcle et de la folie ; réparateurs besogneux, ils deviennent non plus garants de l'ordre, mais du désordre ; ils sauvent ce dernier de l'innommable.

C'est dire que la réflexion, déjà ingrate par nature puisqu'elle est l'esprit du refus et de l'ordre, est bien dévaluée aujourd'hui devant l'inflexion moderne, esprit joyeux de la consommation et du désordre. L'esprit s'écartèle entre la compréhension du monde et la croyance au monde, entre le retrait du monde et l'abandon au monde. Cet écartèlement n'est naturellement pas né avec les techniques audiovisuelles d'information ; une sorte de balancement naturel en réglait plus ou moins les écarts et l'esprit trouvait un temps pour l'un et pour l'autre, même lorsqu'il perdait beaucoup de temps loin de l'un et de l'autre : de la croyance à la compréhension, l'alternance fonctionnait comme d'elle-même. Aujourd'hui, l'inflexion au monde prend de tels virages dans l'art de consommer sans assimiler que la réflexion n'a plus le temps de refaire périodiquement peau neuve<sup>20</sup>.

***C'est pourquoi elle la refait continûment.*** À force d'être à la traîne sans être pour autant réduite au néant puisque son existence définit l'homme, à force d'être toujours sur le point de perdre pied et de laisser l'Inflexion décrocher du réel et flotter dans le rêve des images<sup>21</sup> ou paresser dans la passivité de l'« instant » et de l'« instinct »<sup>22</sup>, la Réflexion finit par comprendre qu'il vaut mieux s'accrocher à même l'Inflexion et en régler au fil du temps les imprévoyances. Au lieu de dire à l'Inflexion « oui » et « non » alternativement, la Réflexion s'habitue à dire non au moment où l'Inflexion dit oui et vice versa.

19. À l'heure de la correction de ces épreuves, on peut bien ajouter que les événements de Mai 1968 n'ont pas aidé à *le* rassurer.

20. Il existe, il est vrai, des artifices comme le disque du silence dans les *juke-boxes* américains.

21. On pourrait étudier, sous l'angle Inflexion-Réflexion, les analyses savoureuses de D. BOORSTIN sur le « pseudo-événement » : « Nous voulons être tout [...] actifs et réfléchis, amis et adversaires » (*op. cit.*, p. 13). « Nous sommes possédés non par la réalité mais par les images que nous avons mises à leur place [...] » (*ibid.*, p. 16).

22. Idée commune à beaucoup d'éducateurs.

Cette simultanéité est le signe d'une *vertu* qui peut modifier bien des *vices*. On peut en effet ne pas penser irréversiblement, comme tant de pédagogues de métier et de cœur, que « s'il existe un espoir, il est dans cette nouvelle élite qui monte, celle qui achète la Haute Fidélité », qui va « au ciné-club », ou qui lit la « presse spécialisée ». Car le fait d'acheter la Haute Fidélité, d'aller au ciné-club ou de lire la presse spécialisée peut parfois témoigner d'un penchant *ex nihilo* pour « la qualité » ; mais il peut aussi être plus massivement le résultat d'un rapport honteux avec des milliers de mauvais disques, de mauvais films et de mauvais journaux. Tout compte fait, la civilisation du bruit n'est pas étrangère à celle de l'harmonie, celle de l'image à celle de l'écriture, celle de la *quantité* à celle de la *qualité*. La Réflexion ne peut pas cesser d'exister, répétons-le, pour frustrée ou affolée qu'elle soit. Elle essaie au contraire de s'adapter. Cet effort développe précisément chaque jour les germes d'une double vue, ou d'une extra-lucidité, qui devrait, tous risques restant conformes, être un facteur de progrès.

D'où, au cœur de cette perspective, la place fondamentalement privilégiée des dessins et des caricatures dans ce reportage. Ils donnent dans une seule image, comme il a été dit, l'envers de l'endroit, le dessous du dessus, l'idée de l'apparence. Leurs modes d'utilisation iront peut-être s'amplifiant à mesure que s'amplifieront les modes monovalents et platement *positifs* de la photographie. Des « oui » aux « non » confondus, il y a, dans la *masse* des informations d'un journal, la mise en place d'une sorte de récit bipolaire. La Réflexion y apprend à courir avec l'Inflexion et à l'assagir tant bien que mal, en plein vol, comme les avions-citernes ravitaillent dans le ciel les avions dévoreurs d'espace. Son instinct vital lui fait remplacer le vieux fonctionnement à mi-temps par un fonctionnement à mi-conviction qui n'est pas sans avenir. On pourrait même y voir la promesse d'une conscience à l'engagement dédoublé, ou, si l'on veut, d'une conscience *humoristique* : mi-réfléchie, mi-infléchie, mi-active, mi-léthargique, elle laisse une moitié d'elle-même savourer pendant des heures le spectacle, écrit ou filmé, que l'autre moitié juge dans le même temps insupportable. Elle ruse... existentiellement. Elle tempère.

## L'INFORMATION ET LA CONNAISSANCE

C'est pourquoi, en dernière conclusion, et sans en développer hors de propos les effets, on peut résumer certaines dénivellations pondératrices (par exemple, p. 67 et 76) où se sont équilibrés les indices de *passion* politique, de *prise de position* orientatrice et de *dogmatisme* de transmission. Ces dénivellations se retrouvent dans la simultanéité des

« oui-non » que les récits rémanents viennent de dévoiler. Berelson et Salter avaient déjà souligné la performance équivoque de certains contenus de presse : analysant « les majorités et les minorités américaines » dans des magazines américains<sup>23</sup>, ils avaient noté que ces derniers affirment vouloir « l'égalité raciale » mais expriment dans leurs feuillets une inégalité raciale permanente ; au point, remarquent-ils, de trouver proportionnellement plus d'Américains dans leurs histoires que dans l'Amérique. Des conclusions analogues sont tirées par Wolseley<sup>24</sup> d'une étude sur un groupe de publications protestantes américaines. Celles-ci affirment vouloir l'unité des Églises mais ne proposent dans leurs contenus que des quantités infimes de thèmes proclamant cette unité. Il y a en effet, dans l'écriture de presse, plus que dans les autres systèmes d'information, un art d'exploiter l'inévitable distance non seulement entre ce qu'on pense et ce qu'on dit, mais, plus accidentée encore, entre ce qu'on pense, ce qu'on visualise, ce qu'on dit et ce qu'on répète. L'image, le mot et la répétition se superposent si bien que l'écriture de presse finit par dire au même moment ce qu'elle pense et ce qu'elle ne pense pas. Cette simultanéité contribue à forger les critiques que l'on sait (dépolitisation, désengagement, aliénation, paresse, ignorance...) dès l'instant où elle est entendue comme un « ni oui ni non » facile, une impuissance devant le parti à prendre et une incapacité devant la cause à défendre.

Mais elle peut aussi, selon les reportages, changer rigoureusement de sens et devenir, au contraire, par bien des aspects, prometteuse. Dès l'instant où le « ni oui ni non » est entendu comme un « oui et non » et comme une absence littérale de parti-pris, on peut imaginer que la presse fait preuve d'objectivité en reconnaissant les causes en présence. Cette maîtrise, choisie ou imposée, contribue à donner à ses reportages une objectivité paradoxalement insurmontable. Dans le reportage présenté, l'écriture démagogique de chaque journal exhibe fatalement, toutes nouvelles additionnées, un certain mode *démocratique* d'information : choisir de dire *tout* ce qui se passe à *tous* les lecteurs éloigne les journaux du monolithisme totalitaire qui veut au contraire leur dire et répéter *quelque chose*, voire une seule chose. Ce choix ne les rapproche pas pour autant d'une anarchie déconcertante : les récits rémanents décelés dans ce travail témoignent au contraire d'une capacité du journal à former un discours homogène et cohérent par le seul jeu de ses modes de transmission. Les récits rémanents témoignent

---

23. *Public Opinion Quarterly*, 1946, 10, p. 168-190.

24. Cité par B. BERELSON, *op. cit.*, p. 45.

même, par leur seule genèse, d'une cohérence d'autant mieux marquée et remarquable que leur plein de vie est plus divers, plus exhaustif et plus spectaculaire.

La simultanéité des « oui et non » peut devenir également prometteuse si elle contribue à forger chez le lecteur une lucidité aussi sereine et réaliste que celle des récits rémanents proposés dans ce travail. Cette sérénité réaliste, qualifiée plus haut de mythique, n'est ni chimérique, ni béotienne. Si le mythe décrit ce qui doit être *à partir de* ce qui est, le récit rémanent décrit de son côté ce qui doit être *dans* ce qui est. Jamais sa sérénité, îlot d'écume sur un océan de bruits et de fureurs, ne décolle de l'événement. Jamais les « oui » ne décollent des « non », c'est-à-dire de la réalité prise au vif de ses antagonismes. Le savoir qu'ils proposent est à ce titre plus proche et plus éloigné qu'il ne le fut jamais du savoir proposé par la connaissance scientifique. L'information et la connaissance donnent aujourd'hui un même pressentiment aussi illusoire soit-il et justement menacé des pires angoisses, de plénitude et d'universalité : la première par la – presque – diffusion instantanée de toutes les nouvelles du monde, la seconde par la – presque – mathématisation de ses codes d'investigation. L'une et l'autre offrent aujourd'hui un savoir également ennobli par le rêve d'une emprise uniforme sur l'universel vivant.

Mais l'ampleur même de ce rêve impose, de l'une à l'autre, des divergences radicales. Plus les informations sont nombreuses, variées et concrètes, plus la codification scientifique devient abstraite et mécanique ; plus les récits rémanents de l'écriture de presse, et de l'ensemble des informations « de masse », *mythifient* la réalité vivante, plus la connaissance la *structure*. La mathématisation croissante des méthodes de la connaissance n'a d'égal et de compensateur que ces captations mythiques de la vie pleine et continue, ces récits rémanents décantés de *tout* et accordés à *tout*.

Née Chapellaubeau, le 4 août 1917, à Hautefort en Dordogne (France), de Marie Entraygne, institutrice, et Joseph Chapel-laubeau, huissier.

Mariée en 1945 à Edgar Nahoum dit Morin dont elle divorce en 1970, elle se remarie la même année au philosophe Pierre Naville. Mère de Véronique et Irène Nahoum.

Licenciée en philosophie et diplômée d'études supérieures de l'Université de Toulouse. Professeur certifié en philosophie (1951). Docteur en sociologie de l'École des hautes études en sciences sociales (1965).

Agent P1, de mai à octobre 1943, et P2, d'octobre 1943 à septembre 1944, au service du réseau Charrette des Forces françaises combattantes de la Résistance; adjointe au Secrétaire générale de l'exposition « Crises et bagnes hitlériens », au ministère de l'Information, de septembre 1944 à mai 1945; incorporée en Allemagne au Bureau de propagande de la direction de l'information du Gouvernement militaire des forces françaises d'occupation à Baden-Baden, de mai 1945 à octobre 1946.

À son retour en France, en 1946, elle accepte des postes de suppléance dans des lycées parisiens. Titularisée dans l'enseignement de la philosophie en tant que professeur certifié, elle enseigne la philosophie au Collège moderne du Dorat (Haute-Vienne), de 1952 à 1955, et au Lycée Condorcet de Lens (Pas-de-Calais), de 1955 à 1958.

En octobre 1958, elle est détachée de son poste d'enseignante au lycée pour coordonner les activités de l'Institut de filmologie que dirige Georges Friedmann. Sous le parrainage de Friedmann, elle devient, en 1960, chef de travaux à l'École pratique des hautes études (maintenant connue sous le sigle EHESS), où elle sera promue maître-assistant en 1970. Elle y a pris sa retraite en 1982.

Membre fondateur et secrétaire du CETMAS en 1960 avec Georges Friedman et Edgar Morin. Membre fondateur de la revue *Communications* en 1961 où elle est demeurée active jusqu'à sa retraite en 1982 et dont elle fait toujours partie du comité de rédaction.

En plus de donner des cours, de diriger des thèses de maîtrise et de doctorat à l'EHESS et à d'autres universités, Violette Naville-Morin a participé à un grand nombre de colloques et conférences en France, aux États-Unis, au Canada, en Amérique du Sud et dans une dizaine de pays européens. Elle était fréquemment sollicitée pour des entrevues à la radio et à la télévision.

Voici une liste de ses principaux écrits dressée à partir de ses archives personnelles, des *Annuaire*s de l'EHESS, de ses rapports annuels d'activités à l'EHESS ainsi que des résumés des « activités du CETMAS », puis du CETSAS, publiés périodiquement dans la revue *Communications* :

1. « La presse française et la naissance d'un enfant royal à la cour d'Angleterre », *Plaquette du Centre d'étude des communications de masse*, sous la direction de Georges Friedmann, distribué par la librairie Armand Colin, 1960, p. 5-23.
2. « Le spectateur de l'image filmique et ses exigences nouvelles en face des techniques générales de l'information », *Revue internationale de filmologie*, Milan, 1960-1961.
3. « L'amour bref », *Arguments* 21, 1<sup>er</sup> trimestre 1961, p. 49-51.
4. « Le voyage de Krouchtchev en France », *Communications* 1, Paris, Éditions du Seuil, 1961, p. 81-107.
5. « Gargarine sur la rose des vents de la presse parisienne », *Communications* 1, Paris, Éditions du Seuil, 1961, p. 183-193.
6. « Les Olympiens », *Communications* 2, Paris, Éditions du Seuil, 1963, p. 106-121.
7. « Trois moments équivoques », *Communications* 2, Paris, Éditions du Seuil, 1963, p. 228-230.
8. « Des rites et des hommes, morts d'Édith Piaf et de Jean Cocteau », *Communications* 3, Paris, Éditions du Seuil, 1964, p. 64-76.
9. Violette Morin et Joseph Majault, *Un mythe moderne, l'érotisme*, Belgique, Tournay, Casterman, 1964, 128 p. Traduit en espagnol *El erotismo*, Madrid, Eurameria, S.A., 1964; en italien *Un mito moderno, l'eroticismo*, Rome, Edizioni Paoline, 1970; en portugais *Erotismo, um mito moderno*, Rio de Janeiro, Bloch editores, 1967; en hollandais *Erotiek, Een moderne mythe*, Het Spectrum, 1969.
10. « À temps nouveaux, nouvelles morales. Érotisme et civilisation », *Plaquette du Congrès de Taizé*, 4-6 septembre 1964, tiré des pages 41 à 51 de *Jeunes Femmes* 87, 1964.
11. « James Bond Connery, un mobile », *Communications* 4, Paris, Éditions du Seuil, 1965, p. 88-102.

12. «L'histoire drôle», *Communications* 8, Paris, Éditions du Seuil, 1966, p. 102-119. Traduit en portugais dans la revue *Communicationes*, Buenos Aires, Editorial Tiempo Contemporaneo, 1970; traduit en italien, *Idee nuovo*, vol. 48, Milan, 1969.
13. «James Bond», *France Forum* 74, septembre 1966, p. 3-8.
14. «Érotisme et publicité: un mécanisme d'auto-censure», *Communications* 9, Paris, Éditions du Seuil, 1967, p. 104-113. Traduit dans la revue mexicaine *Dialogos*, vol. 4, février 1968.
15. «Utopies et sociétés», dans *Le réel et l'irréel*, Entretiens de Bayonne (avril 1967), Paris, Centurion, 1968, coll. «Approches», p. 176-182.
16. «Du larcin au hold up», *Communications* 11, Paris, Éditions du Seuil, 1968, p. 90-98. Traduit en portugais, dans la revue *Communicationes*, Buenos Aires, Editorial Tiempo Contemporaneo, 1969.
17. «L'objet biographique», *Communications* 13, Paris, Éditions du Seuil, 1969, p. 131-139. Traduit en portugais, dans la revue *Communicationes*, Buenos Aires, Editorial Tiempo Contemporaneo, 1971.
18. «La culture majuscule: André Malraux», *Communications* 14, Paris, Éditions du Seuil, 1969, p. 70-83.
19. *L'écriture de presse*, Paris, Mouton, 1969, 157 p. Traduit et édité en espagnol *Tratamiento periodístico de la información*, Barcelone, Éd. ATE, coll. «Libros de comunicacion social», 1974.
20. «Une gracieuse broderie de salon», *Plexus*, janvier 1970, p. 80.
21. «Le dessin humoristique», *Communications* 15, Paris, Éditions du Seuil, 1970, p. 110-131.
22. «Le continu et le discontinu culturel: difficultés de la fonction critique en audiovisuel», *Critère et fonction de la critique de télévision* (XXIV<sup>e</sup> Prix Italia, Turin, 1972), *Actes du congrès*, Turin, Éditions R.I., 1973, 5 p.
23. «Une théorie du comportement humain», *La quinzaine littéraire*, 1<sup>er</sup> au 15 février 1973, p. 29-30.
24. «La Beauvoir américaine», *Le point*, n<sup>o</sup> 22, 19 février 1973.
25. «Avec San Antonio: un humour en miettes», dans *Une nouvelle civilisation? Hommage à Georges Friedmann*, Paris, Éditions Gallimard, 1973, p. 417 à 433.
26. «L'ordre règne en utopie», *Le point*, n<sup>o</sup> 35, 21 mai 1973.
27. «Héros et idoles d'aujourd'hui», *Encyclopedia Universalis*, 1973, p. 373 et 376.
28. «Rires avec ou sans paroles», *Le Monde*, 27 décembre 1974.
29. «La mode rétro», *Écran*, n<sup>o</sup> 30, novembre 1974.
30. «La violence et la mort à la télévision», *Actes du congrès sur Méthodes de recherche et résultats concernant la relation entre la violence à la télévision et la criminalité* (XXVI<sup>e</sup> Prix Italia, Florence, 1974), ERI, Edizioni Rai radiotelevisione italiana, 1974, p. 162-165.

31. « Les paradoxes de la rhétorique publicitaire », Présentation à l'Institut de presse de l'Université de Tunis, décembre 1974.
32. « L'inconsciente conscience de durer » (Critique sur *L'irréversible et la nostalgie* de Vladimir Jankélévitch), *Quinzaine littéraire*, 15 janvier 1975.
33. « La séquence des actualités télévisées ou une rhétorique de l'ambiguïté (partie 1); Information télévisée: fragmentation et recomposition de l'image de la société (partie 2) » (recherche relative aux journaux télévisés de quatre télévisions européennes), *Actes du congrès sur L'actualité en télévision* (XXVII<sup>e</sup> Prix Italia, Florence, 1975 ), vol. I, p. 29-45 et p. 119-141 et vol. II, p. 10-19, Turin, ERI, Edizioni RAI radiotelevisione italiana, 1976.
34. « Le vol d'Icare ou l'art de la fugue », *Cahiers de l'Herne; Raymond Queneau*, n° 29, 1975, Condé-sur-l'Escaut, p. 125-138.
35. « Faire sortir l'érotisme de son moyen-âge pénitenciel », *Écran 49*, octobre 1976.
36. « Le feuilleton télévision : un ralenti de la vie », tome 1, p. 25-36; « Introduction au problème du récit feuilletonné en audiovisuel », tome 2, p. 12-20, *Actes du congrès sur Le feuilleton télévisé* (XXIX<sup>e</sup> Prix Italia, Venise, 1977), Rome, ERI, Edizioni RAI radiotelevisione italiana, 1978.
37. « L'information télévisée, un discours contrarié », *Communications 28*, Paris, Seuil, 1978, p. 187-201.
38. « Définir le comique », *La brèche*, n° 10, juillet 1978.
39. « Le sport, pas la guerre », *La quinzaine littéraire*, n° 281, juillet 1978.
40. « À Georges Friedmann », *Communications 28*, Paris, Seuil, 1978, p. 14.
41. « Un art populaire : le feuilleton TV », *Écran*, n° 68, 1978.
42. « La culture de masse et la culture d'élite », dans *Le handicap socioculturel en question*, Paris, Édition ESF, 1978.
43. « Avec le feuilleton télévisé : un art de prendre son temps », *Communications, revue internationale de la recherche en communication*, Koln, RFA, Verlag Hanz Richars Sankt Augustin, 1980, p. 55-66.
44. « Les conflits entre le beau et le vrai dans l'information télévisée », *Esthétique et information*, Centre d'études de presse, Institut universitaire de technologie, Université Bordeaux III, 1979, p. 57-62.
45. « Rire en images », *Le Monde*, 27 décembre 1979.
46. « Les communications de masse », *Lettre d'Inforcom*, Maison des Sciences de l'homme, n° 5, janvier 1980, p. 5-7.
47. « Dans les *Fragments du discours amoureux...* un huis-clos de sorties... », *Communications 36*, numéro spécial sur Roland Barthes, Paris, Seuil, 1982, p. 89-105.
48. « Anesthésiques. Présentation du livre d'Ignacio Ramonet *Le chewing-gum des yeux*, Alain Moreau, éditeur », *La quinzaine littéraire*, 1<sup>er</sup>-15 juin 1981.
49. « Le présent actif dans le feuilleton télévisé », *Communications 39*, Paris, Seuil, 1984, p. 239-246.



50. « Les mésaventures du bon sens dans le récit publicitaire », Tiré à part de source inconnue, p. 105-114. Quiconque connaît la source est prié de la communiquer aux Presses de l'Université du Québec (puq@puq.quebec.ca ou Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec, G1V 2M3).
51. « Sois belle et tais-toi », *Autrement*, 1987.